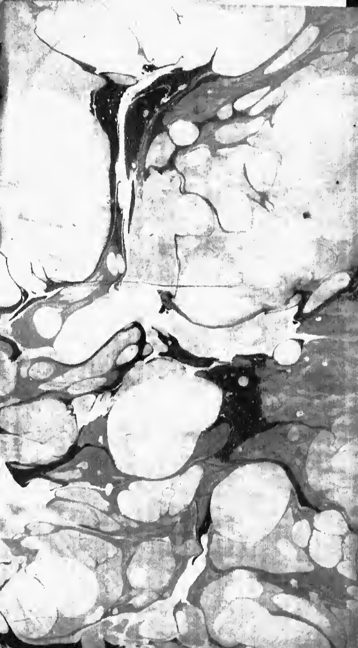






VOYAGE
EN FRANCE,
EN ITALIE
ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL.

TOME QUATRIEME.

VOYAGE
EN FRANCE, EN ITALIE ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL,

OU

LETTRES ÉCRITES
DE PLUSIEURS ENDROITS DE L'EUROPE ET DU LEVANT EN 1750, &c.

Avec des obſervations de l'Auteur ſur les diverſes productions de la Nature & de l'Art.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

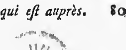
TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chryſoſtôme.

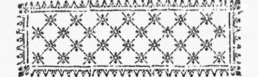
M. DCC. LXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.



✱



LETTRES ÉCRITES DE DIVERS ENDROITS DE L'EUROPE ET DU LEVANT.

En 1750, &c.

LETTRE CX.

JE vous ai fait part hier de toutes les productions naturelles de l'intérieur de la terre, que contient le vaste Cabinet d'Aldrovande ; du moins tout ce que je suppose qu'elle produit. Vous vous attendez que je vais passer aux merveilles du regne végétal : je le croyois aussi ; mais il y a encore une grande famille à visiter auparavant. Aldrovande a-t-il omis quelque chose ?

La terre, outre les êtres qui ſont vraîment ſes productions, contient dans ſon vaſte ſein une multitude de formes élégantes & très-ſurprenantes, qui autrefois habitoient ſa ſurface ou celle de la mer, qui la ſillonne. Les Saintes Ecritures nous diſent qu'il y y a eu un déluge. Je n'aurois pas beſoin d'autre témoignage pour le croire; mais il y en a des preuves. La ſurface ſolide ſur laquelle nous marchons maintenant, les plus durs rochers que nous voyons, les carrieres les plus profondes, où notre induſtrie nous a fait deſcendre, ont été autrefois mols & dans un état de diſſolution. Quoiqu'ils ſoient durs à préſent, & qu'ils ſemblent avoir été placés de tout tems dans leur état fixe, ils ont été mols & en mouvement. La terre la plus profonde, la pierre la plus compacte, les maſſes iſolées & les carrieres ſolides & continues, tous contiennent également dans leur ſubſtance la plus ferme, des feuilles de plantes, des coquillages de mer & des oſſemens d'animaux. Il faut donc qu'ils aient été

mols lorſque ces corps étrangers s'y ſont enfoncés, & ce n'eſt pas dans le tems de la création que cela s'eſt fait : ces créatures, dont ils renferment actuellement des portions ou des reſtes entiers, n'exiſtoient pas encore alors.

Toute pierre dans laquelle on rencontre une coquille, un os ou quelqu'autre partie d'un animal, doit néceſſairement avoir été dans un état de molleſſe pour les recevoir ; & même à en juger par la prodigieuſe quantité de ces fragmens, cet état doit avoir exiſté un tems conſidérable après leur premiere formation. En vain dira-t-on que la mer a changé ſon cours dans cet endroit, & que dans un autre la terre s'eſt exhauſſée de nouveau par quelque accident imprévu. La preuve eſt univerſelle ; il n'y a point de pays qui ne la fourniſſe. Envain diroit-on auſſi que tout cela s'eſt fait par des moyens naturels, & que ces corps ont été apportés là par les déluges & les innondations particulieres, dont les Hiſtoriens & les Poëtes ont fait mention.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les plaines, mais ſur les montagnes, & même ſur le ſommet des plus hautes, que les pierres & la terre, dont elles ſont formées, contiennent dans leur ſein de ces corps autrefois vivans. Aucuns moyens naturels ne peuvent avoir produit de pareils effets: rien ne peut les avoir logés à une telle hauteur; rien ne peut les avoir ſi univerſellement diſperſés ſur toute la ſurface du globe, qu'un déluge qui ait été auſſi univerſel, qui ne peut avoir été opéré que par un miracle, dont toute la ſubtilité de l'invention humaine ne peut maintenant aſſigner la cauſe ni la ſource; & qui, comme s'expriment les volumes ſacrés qui en ſont mention, couvrit toute la terre avec une telle profuſion, que l'eau fut élevée de pluſieurs coudées au deſſus du ſommet des plus hautes montagnes.

Au moyen de cette terrible cataſtrophe, on explique toutes ces apparences extraordinaires; & ce n'eſt que par-là qu'on y peut parvenir. Quelque ſurprenante que paroiſſe la

relation du déluge, lui seul pouvoit déposer sur toutes les parties de la surface de la terre, des corps qui habitent la profondeur de la mer; & réciproquement ces corps qu'on y rencontre, prouvent aussi la réalité & l'existence de cette catastrophe. Des gens qui ont travaillé à élever des doutes dans l'esprit des autres sur la vérité des seuls écrits qui sont au-dessus de tous les doutes, ont attaqué ce grand événement comme incroyable; & surpris de ne pouvoir expliquer par des moyens naturels ce qui nous a été expressément rapporté comme un miracle, ils en ont voulu conclure qu'il n'a jamais existé. Ils ont bien senti la force de la preuve que ces portions enterrées d'animaux fournissoient, de la vérité qu'ils cherchoient à affoiblir: c'est pourquoi ils se sont efforcés d'anéantir cette preuve. Que l'on trouve de ces corps, c'est une chose trop visible & trop universellement attestée pour la pouvoir nier; la seule ressource étoit donc de prouver qu'ils n'étoient pas réellement ce qu'ils paroissoient; que jamais ils n'a-

voient fait partie d'aucuns animaux vivans: mais que la terre les avoit produits au lieu même où on les trouve, par je ne ſçais quelle nouvelle eſpéce de génération équivoque.

Pour ſoutenir ce ſiſtême abſurde & groſſier, on a fait revivre l'ancienne doctrine de la force créatrice & de la puiſſance plaſtique dans la matiere; & voyant que cela ne ſuffiſoit pas encore, on a ſuppoſé que les ſemences de ces parties animales apparentes, étoient logées dans la terre; & on a imaginé qu'elles y croiſſoient depuis l'état de plante ſéminale par une eſpéce de végétation. On a ſoutenu que les bras de l'étoille de mer étoient abſolument des végétaux; & l'entêtement que les impoſſibilités n'arrêtent point, les a décrits, comme pouſſant en hauteur & croiſſant de tous côtés en groſſeur, quoique renfermés dans un rocher vif, auquel ils touchent de tous côtés, & dont ils ſont entourés de toutes parts. Aux endroits où on a trouvé des coquilles dépariées, de celles qui ſont ordinairement par paires,

on a ſuppoſé que le germe n'a été créé que pour former un corps imparfait, choſe inconnue dans la nature. On a même prétendu que les ſerres ſéparées d'un crabe, ou la cellule ſeule d'un nautile, étoient parfaits dans leurs genres & provenus de ſemences qui ne pouvoient pas s'étendre plus loin. Y a-t-il quelque choſe à quoi de pareils eſprits ne puiſſent s'accrocher ? Ils ont déclaré que les accidens même étoient produits d'une graine particuliere, ſelon le cours de la nature, & quand le poids d'un rocher qui s'eſt écroulé a applati un petoncle, ils ſuppoſent qu'il a cru ainſi. Envain dans la multitude des coquilles que l'on trouve ainſi, leur en fait-on voir certaines qui ont ſouffert des accidens qui n'ont pu leur arriver, tandis qu'elles étoient dans la mer; envain leur montre-t-on des coquillages croiſſant ſur d'autres coquillages, & qui moulent leur baſe ſur la ſurface de celui ſur lequel ils ſont : envain veut-on parmi des tellines, maintenant enterrées dans les pierres, leur en mon-

trer certaines qui ont encore, exiſtant dans la coquille, le trou que la langue pointue & oſſeuſe de la pourpre y a percé, tandis qu'elle étoit vivante; tout cela eſt inutile pour eux, mais non pas pour vous. Au lieu de vous faire l'énumération des preuves contenues dans cette fameuſe Collection, je vous ai tracé mes idées ſur les diſputes qui ont ſi longtems diviſé les Sçavans de toutes les parties du monde ſur ces objets: mais vous voudrez bien prendre tout cela en bonne part. Je ſçais que j'écris à un homme aſſez prévenu en ma faveur pour penſer que j'ai raiſon, lors même que je n'oſe pas me le dire à moi-même. Regardez ceci comme une préface au détail que j'ai à vous faire de cette partie de la Collection; cette Lettre eſt trop longue pour y inſérer ce que j'avois réſolu de vous dire en commençant: vous l'aurez dans ma prochaine Lettre; & probablement ce ſera le même courrier qui vous les portera toutes les deux.

LETTRE CXI.

IL eſt tems que j'en vienne à l'énumération des choſes, dont l'introduction ſeule a occupé une Lettre entiere; mais le portique n'eſt pas trop grand pour l'édifice. Je ne ſçais quelle idée vous prendrez de ce tréſor ſurprenant d'après ma deſcription: quand on l'a vu, on ſçait que, quelque choſe qu'on puiſſe en dire, c'eſt encore trop peu.

Dans la premiere armoire dont on a régalé nos yeux, ce que nous vîmes ne peut être mieux nommé qu'un jardin ſouterrein. Toute la ſurface préſentoit à la vue une ſuite de pierres, tirées en partie des rochers ſolides de différens pays, ſur le côté plat deſquelles paroiſſoient plus que des figures & des traits, car on y voyoit les plantes réelles en relief, & à celles dont le feuillet immédiat de la pierre diviſée avoit été conſervé, on y remarquoit en creux tous les linéamens de l'autre, chaque vei-

ne de la feuille imprimée, chaque fibre de la tige. Ici paroissoit sur une pierre rouge remplie de mine de fer, la suite étoilée des feuilles de quelque plante, semblable au mélilot ordinaire, dont les tiges rudes s'accrochent aux habits quand on se promene le long des haies. Elles sont disposées dans leur forme réguliere & radiée, & ont partie de leur tige rompue qui est suspendue au-dessus & recourbée. Leur substance est celle de la masse mais pétrifiée; leur forme n'est point altérée, & on peut y suivre les nerfs & les fibres. Ici la feuille large de quelque arbre étend ses veines grises dans le cœur d'une pierre pâle; là les chattons de l'aulne & le fruit du coudrier élevés au-dessus de la surface d'une ardoise brune, annoncent leur production. A quelque distance de là étoit une masse d'une matiere plus dure & presque autant que le caillou: on pouvoit aisément y distinguer les tiges déliées d'une touffe de mousse, & même jusqu'aux feuilles. Ici l'on voyoit une grande pierre blanche à

la ſurface de laquelle s'éleve un épi d'orge ; mais les différentes bruyeres s'y trouvent en quantité: ſix armoires contenoient à peine la maſſe de ce tréſor. Une pierre bleuâtre ou une ardoiſe noire les contenoient. Celle-ci trouvée ſur les lits de charbon de terre, l'autre dans le voiſinage des mines de fer. Elles avoient des figures & des dimenſions différentes ; mais toutes étoient de grandeur naturelle : & un œil inſtruit de ces ſortes de choſes, pouvoit y diſtinguer les diverſes eſpéces. J'ai vu avec plaiſir une note de la main même d'Aldrovande, qui dit qu'elles ont été tirées d'Angleterre ; mais quelle a été ma ſurpriſe de voir à la ſuite de cette remarque, que quoique trouvées principalement en Angleterre dans leur état foſſile, la plûpart & preſque toutes, dans leur état de croiſſance, ſont du produit de l'Amérique. Le Pere Plumier a donné les figures d'une multitude de plantes du genre des fougeres, qu'il a découvertes dans ſes voyages en Amérique ; & l'exact Aldrovande a ren-

voyé en beaucoup d'endroits à ses figures de celles-ci, pour faire voir qu'elles représentent le même genre qui a été envoyé des mines de charbon d'Angleterre.

Ce sont les végétaux terrestres qui ont fourni le premier assortiment de ces trésors souterreins. Le suivant est composé de ceux qui ont leur origine & qui croissent dans la mer. Le nombre, la variété de ceux-ci étoit aussi immense que ceux des premiers; mais ces derniers étoient infiniment plus beaux. On les voyoit rangés de suite & par compartimens, selon leur différente forme, leur grandeur & leur structure. Chacune des espéces que le fond de la mer fournit, s'y trouvoit dans son état altéré, excepté le beau corail rouge. Il est singulier qu'une espéce qui est si commune dans la mer, & si remarquable par sa couleur, n'ait point été enterrée avec les autres dans le limon. Ce n'est pas parce qu'il ne s'en trouve point dans cette Collection, que je dis cela; quoique cette seule circonstance seroit pour moi une preuve

assez forte qu'il n'en existe point; mais il n'y a aucun Auteur judicieux & digne de foi qui assure en avoir jamais vu. C'étoit la seule chose qui me parut manquer dans cette vaste Collection. Nous en vîmes ici quelques-uns épars, séparés & dégagés, tels qu'on les trouve dans la craie & autres matieres tendres; mais le plus grand nombre, sans comparaison, étoit plongé dans le roc solide & les cailloux; ils faisoient même partie de leur structure: on en pouvoit suivre la forme & les linéamens avec une exactitude parfaite; & toute leur substance avoit fait place à la pierre ou au caillou, excepté à quelques endroits où on voyoit une portion de la tige sortir au dehors de la surface.

Nous y vîmes aussi épars & dégagé, le petit fungus corallin, si fréquent dans les mers de l'Amérique & ailleurs, dont les uns sont faits en boutons, d'autres en coupes, quelques-uns en cones renversés & d'autres plus larges en pyramides. Ici quelque espéce élégante montroit ses

branches blanches, comme si elle eût été tirée tout récemment de la mer, jusqu'à ce qu'on découvroit à quelques cassures des bords, la matiere pierreuse trop dure pour une telle croissance. Dans un autre endroit on voyoit des multitudes de Cylindres ressemblans à autant de tuyaux rangés à côté les uns des autres, qui montroient encore le lit de craie où ils avoient été enterrés par une partie de l'enveloppe blanche qui restoit autour. Dans un angle étoit une boëte de la belle *pierre de plume* qui doit son origine à un corail étoilé plongé dans le pur caillou. Dans d'autres des matieres plus grossieres avoient la même forme, & les étoilles sortoient au-dessus de la surface, ou y avoient leurs extrémités plongées: là un marbre noir offroit sous des figures élégantes le *fungites corallin blanc* qui y étoit enfoncé: l'art du Maçon les avoit taillés & détachés dans différentes directions, & l'on pouvoit voir les petites cellules & les cloisons transversales qui les séparoient, l'une remplie de la matiere noire du

marbre, les autres conservant leur blancheur naturelle, & ayant encore la véritable structure de la plante qui conservoit encore sa forme bien plus élégamment que de toute autre maniere. Il est impossible de détailler combien de marbres précieux doivent leur beauté à ces corps adventices. Les figures blanches que nous voyons dans ceux de nôtre propre cru, sont presque tous de cette origine, quoiqu'on ne le soupçonne guères. Je trouve en effet que l'Angleterre est plus fameuse que tout le reste du monde pour cette partie. La quantité & la variété qu'on en conserve ici est immense, & doit avoir été une production de nos rochers.

Comme il n'y a aucune partie du monde végétal qui n'ait contribué pour sa part aux trésors souterreins de ce regne, ceux du genre animal n'ont pas été plus limités, soit pour le nombre soit pour les espéces. Le fond des mers aussi bien que la surface de la terre séche, ayant contribué aux trésors enfouis de ce Cabi-

net, il n'y manque pas non plus des habitans de l'un & de l'autre. Il est vrai que ceux de la mer, comme cela se devoit naturellement, en ont fourni la plus grande quantité ; mais ceux de la terre n'en ont pas été exclus.

La premiere tablette que nous examinâmes, contenoit un nombre de corps vastes, informes & d'une pésanteur surprenante : je n'avois aucune idée de ce que ce pouvoit être, lorsque l'on me dit que c'étoient des dents molaires d'Eléphans. On les trouve dans les plus durs rochers, enterrés dans toutes les parties de l'Europe, quoiqu'il n'est pas possible de supposer que les animaux auxquels elles ont appartenu, ayent été originaires de ces pays. Combien ce déluge n'a-t-il pas été universel ! Quelle a du être la violence de ces flots roulans pour amener des corps aussi gros & si pesans de pays si éloignés, & les loger chez nous.

La suivante contenoit des dents de chevaux, des défenses de sangliers & des os de diverses espéces

d'animaux terrestres, toutes pétrifiées. Dans ce nombre étoit une portion choisie, le produit des mines de Turquoises de France. Cette partie contenoit indifféremment des os de cuisse, des côtes, des machoires, des dents & autres parties dures d'animaux de diverses espéces. Tout à travers ceux-ci on voyoit courir en différens endroits des lignes de couleur noire, ou quand on les regardoit de plus près, d'un bleu foncé. A quelque distance de là étoient placés des morceaux qui avoient éprouvé l'opération du feu, & qui étoient par-tout d'un bleu pâle. Ce sont les Turquoises véritables & naturelles, ou comme on les nomme quelquefois, pierres de Turquie. Il y en a une sorte plus dure, originaire du Levant, qui est naturellement bleue; mais la plus grande partie de celles que nous voyons, est de cette espéce osseuse. Le bleu foncé existe dans les lignes & les taches; & l'effet qu'y produit une chaleur modérée, est d'étendre cette couleur & de rendre la Turquoise par-tout d'un bleu pâle,

Après ces parties des animaux terreſtres, nous parcourumes dans ce Cabinet celles des animaux marins qui ſont conſervées dans leur entier. Nous vîmes un grand nombre de pierres d'un gris pâle, brunes & blanches, & beaucoup d'autres d'un noir de jay, qui avoient ſur leur côté plat des figures de poiſſons parfaits. Les têtes, les écailles, les nageoires, chaque partie en un mot y étoit conſervée dans la plus grande perfection: quelques-unes même n'avoient pas encore perdu leur couleur naturelle.

Enſuite nous vîmes de petites boëtes contenant diverſes eſpéces de dents de poiſſons plus gros & de différentes ſortes. Ici on remarquoit des langues de ſerpens de Malte, que l'on reconnoiſſoit pour être réellement des dents de goulus de mer, de pluſieurs eſpéces & groſſeurs ou même ſorties de différentes parties de la même bouche: car dans cet eſpace il y en a quelquefois de bien des ſortes; on pouvoit les ſuivre dans tous leurs dégrés depuis la plus fine

& la plus déliée, dont les dimensions, ainsi que la figure donne une idée de cette origine fabuleuse, jusqu'à celles dont le seul ressouvenir fait trembler. Il y en avoit quelques-unes de trois doigts de largeur & plus de huit pouces de longueur; les unes pointues par le bout, d'autres armées de doubles crochets à la base, d'autres avec les côtés faits en scie. Après celles-ci on voyoit des dents de loups marins, plus petites, mais non moins remarquables; on les a regardées comme des pierres précieuses, & on les portoit en bagues en leur supposant de grandes vertus. On a cru que c'étoit la production des crapaux, & par cette raison on les a nommées buffonites ou pierres de crapau. Les palais pétrifiés & les jointures osseuses du palais des poissons oblongs, ronds & angulaires, mais tous bas comme ceux-ci, formoient l'arrangement suivant & fermoient cette grande division.

Ce qui suivoit étoit beaucoup plus grand; les planches contenoient des coquillages pétrifiés; ces espéces ne sont

pas moins étonnantes que les précédentes pour le nombre & la variété, & ne pourroient être décrites qu'en les parcourant les unes après les autres. Qu'il vous suffise d'apprendre que les collections les plus nombreuses de coquilles qui sont devenues si fort à la mode, n'en approchent pas pour la quantité; & que si elles sont supérieures en beauté, à coup sûr elles n'approchent pas de celles-ci pour la rareté. De celles-ci, les unes sont enfoncées dans la pierre ou le marbre, de même que les coraux & les plantes; mais la plus grande partie sont seules & dégagées, & la plûpart aussi parfaites que quand elles étoient vivantes dans la mer.

Il est étonnant que cette partie des productions du monde souterrein ne soit pas renfermée dans le nombre des originaux vivans que nous connoissons pour habitans des mers. On n'y en trouve pas pour de simples échantillons; mais des quantités prodigieuses de celles que nous ne connoissons que dans cet état, &

qui pendant leur vie habitent la mer & périssent à l'endroit même où elles ont vécu, hors de la portée de l'œil humain, & que rien ne pouvoit nous faire connoître qu'un accident tel que celui à qui nous les devons, & qui bouleversa toute la face des choses.

Parmi le nombre des coquillages que nous connoissons dans leur état nouveau, je puis vous citer l'huître dont il se trouve ici un nombre d'espéces & de variétés différentes: cependant le *petoncle* y fournit encore une plus grande quantité d'espéces, la *moûle*, la *scallope*, la *limpet*, le *buccins*, le *trochus* & le *limaçon*, & enfin depuis la *nerite* menue jusqu'au *nautile* énorme. Tous ces coquillages sont conservés, les uns ayant autour d'eux des restes de leur substance de coquille, d'autres étant unies intimement avec la pierre, & quelques-unes étant changées en masses si pures & si brillantes, qu'elles ressemblent à des agathes, des onix, & autres pierres précieuses.

Entre les multitudes de poiſſons à coquilles, que nous ne connoiſſons que dans ces reſtes du tems du déluge, & qui par cette raiſon ſont une partie très-intéreſſante & très-eſtimable de l'étude de l'Hiſtoire naturelle, la premiere place pour le nombre & la varieté eſt due aux coquilles que Columna a nommées *Conchæ anomiæ*, & à qui on n'a point donné d'autre nom depuis. Car pour le faire convenablement, il faudroit diſtinguer tous les genres; & ce n'eſt pas un nom, mais des centaines dont on auroit beſoin. La claſſe étendue des cornes d'Ammon vient enſuite, qui eſt la premiere pour ſa beauté & la ſingularité de ſa ſtructure. Toutes les parties de la terre en fourniſſent de différentes grandeurs, depuis le diametre d'une piéce de ſix ſols, juſqu'à celui d'une petite roue de caroſſe, & il y en a un nombre d'eſpéces preſque infini. La Norwege eſt remarquable par la profuſion immenſe, dans laquelle elle produit les Orthoceratites. Ils ſont tous enfon-

cés dans le corps de la pierre; & nous en voyons dans quelques-uns de nos pavés. Ces coquilles, ainsi que les précédentes, ont toutes les divisions du nautile, & semblent en effet ne former avec lui qu'une même espéce, débarrassée de son cordon spiral, soit entierement ou n'en conservant qu'un ou deux tours vers la queue. Les derniers qui se présentent de ces restes parfaits des coquillages sont les échinites, les pétrifications de quantité d'espéces d'oursins de mer, quelques espéces que l'on connoît vivantes encore aujourd'hui dans une partie du monde ou une autre; mais le plus grand nombre, qu'on ne voit nulle part que dans ces vestiges du déluge.

Après cette profusion d'animaux entiers ou presque entiers, on remarque pour en terminer toute la suite une multitude de corps réguliers, mais de figure étrange: ce sont ou des portions d'animaux autrefois vivans & habitans dans la mer; ou bien il est impossible de dire ce que c'est. Quelques-uns d'eux

ont été tels, on le voit très-évidemment ; pour les autres l'analogie rend témoignage qu'ils ont eu la même origine.

Les premiers parmi ceux-ci, dont l'origine est la plus incertaine, sont les Belemnites, les *Dactyli Idæi* des Anciens, ainsi nommés de ce qu'ils ont la figure de doigts, & qu'ils viennent du mont Ida où on en trouve une infinité. Ils ont beaucoup de variétés ; mais leur figure la plus ordinaire est celle de cone. Leur grosseur paroît limitée à un peu plus que celle du pouce, & leur longueur à celle du doigt d'un homme. Mais ce qu'ils ont de plus étonnant, c'est qu'ils sont creux par le gros bout, & contiennent une espéce de coquille comme celle du nautile, & des deux dernieres espéces qu'on vient de décrire ; & que cette même espéce de coquillages qu'on trouve renfermée & attachée dans sa cavité, de maniere qu'elle semble faire partie de la belemnite, se trouve dans la même, ou tout au moins dans une espéce fort semblable, beau-

coup

coup plus grande & en liberté dans la terre, ou renfermée dans la pierre blanche ordinaire.

Vous avez entendu parler, ſans doute, des olives pétrifiées du mont Carmel. Les melons pétrifiés, dont on a dit tant de choſes, & imaginé tant de miracles, pour expliquer leur production, ne ſont autre choſe que des maſſes de pierre globulaires ou creuſes, ſemblables à celles de beaucoup d'autres parties du monde, où il croît des petits cryſtaux courts dans les côtés des cavernes. Ce qu'on appelle olives dans le même lieu, ne doit pas plus ſon origine au regne végétal, que ces melons imaginaires. Elles ſont du nombre des parties d'animaux qui garniſſent la derniere tablette du cabinet d'Aldrovande. Ce ſont les pointes ou picquans d'une eſpéce particuliere d'hériſſons de mer, à la verité mal caractériſées ſous le nom de pointes, puiſqu'elles ne picquent pas réellement, mais croiſſent ſur la ſurface d'une eſpéce d'hériſſon, comme cel-

les qui sont de vrayes pointes sont sur celle d'une autre, & servent au même usage, du moins en partie.

Les *Entrochus*, ou bras de l'étoille de mer Magellanique, ou de quelques espéces approchantes, car elles sont telles assurément, des plantes de rochers comme on les appelle, paroissent aussi en nombre prodigieux dans cet assortiment. Ils sont ronds ou en forme de colonnes; auprès d'eux se trouve la collection des asteries ou pierres étoilées, qui ont aussi la figure de colonnes, non pas rondes mais angulaires, les unes & les autres ont les colonnes formées de leurs jointures, attachées par les extrémités; & les jointures des unes & des autres se trouvent quelquefois séparées. On voit ici quantité d'échantillons de chaque dans ces deux états, & sous une variété surprenante de forme & de grandeur.

Il est plus difficile de dire quel est l'animal, à qui cette asterie appartient, que de donner au moins une conjecture bien soutenue sur l'origine des autres. Les bras de cette

étoille de mer ſinguliere, ſont ſi parfaitement ſemblables à ce qu'ils repréſentent, qu'ils ſont évidemment de la même eſpéce ou d'une eſpéce fort approchante; mais nous ne connoiſſons dans la nature aucun être vivant qui reſſemble à l'aſterie. Tout ce qu'on peut juger de ſa forme originelle, c'eſt qu'on la trouve quelquefois attachée à la baſe d'un corps cruſtacé angulaire, qui reſſemble auſſi à l'étoille de mer, ou du moins au genre des échinites. Il y a trois beaux échantillons d'aſteries ainſi attachés, parmi ceux que l'on conſerve dans ce curieux Cabinet; & ils prouvent que ç'a été anciennement partie de quelque poiſſon cruſtacé, quoique d'une eſpéce que probablement perſonne ne connoît dans ſon état recent.

C'eſt par-là que finit l'abregé très ſommaire du contenu de cette partie du cabinet d'Aldrovande. Je ne dois point paſſer le reſte ſous ſilence; mais je m'y étenderai moins. J'ai goûté un ſingulier plaiſir à voir toute l'étendue de cette vaſte ſcien-

ce de l'Hiſtoire naturelle, raſſemblée devant moi ſous un même coup-d'œil dans ce cabinet. Peut-être que le détail ſuccint que je vous en ai fait dans mes Lettres, n'aura pas pour vous le même attrait.

LETTRE CXII.

J'Ai fini dans ma derniere Lettre la deſcription de la partie minérale du cabinet d'Aldrovande: le jour qui ceſſa alors nous empêcha de pouſſer plus loin notre examen. Je me ſuis fait une loi, depuis que ce cabinet ſurprenant fait le ſujet de mes Lettres, de vous détailler tous les ſoirs ce que j'ai obſervé dans le reſte de la journée. Je continuerai cette méthode encore pendant deux Lettres: je puis me tromper; mais quoique l'appareil en ſoit immenſe, je crois qu'un ſimple coup d'œil pourra être renfermé dans cet eſpace. Je ne ſuis pas en état d'en faire davantage, & vous n'aurez pas beſoin vous-même d'en recevoir un plus grand nombre.

Le lendemain matin, dès que nous fûmes entrés, on nous ouvrit les portes d'une grande Bibliothéque. Elle étoit entierement remplie. A la partie supérieure étoit une suite de volumes sans nombre; on nous les fit tous passer en revûe les uns après les autres. On ne s'attendoit pas que nous les lirions. Ils ne contiennent pas des discours, mais des peintures ou quelque chose de plus que des peintures, car ce sont des échantillons des choses même qu'ils devoient représenter à nos yeux. On y voyoit disposés dans un certain ordre les plantes de tous les pays du monde. On avoit pillé le Levant pour les rassembler; on avoit cherché jusque dans les pays les plus déserts, sans en excepter même le fond de l'Océan.

Avant que de nous montrer le premier volume, on nous fit appercevoir un assortiment des tribus de Végetaux que leur grandeur n'avoit pas permis de réduire sous la forme de figures. Ils étoient tout à découvert ou sous verres sur le devant des

tablettes voisines. Nous vîmes dans ce nombre le cerveau de Neptune & l'étoille de mer, qu'on reconnoît à peine pour des plantes. Les masses de celles-ci nous conduisirent aux buissons plus petits de corail rouge & blanc, plus approchant de la forme de plantes, quoique encore sans feuillage & sans leur couleur. De ceux-ci nous passâmes aux arbrisseaux plus durs, du produit de la mer. Nous vîmes ce qu'on a appellé le corail noir, & une multitude de formes élégantes, rouges, brunes, de couleur de jay, les unes à découvert, les autres couvertes d'incrustations étoilées d'une matiere coralline blanche, & presque pierreuse.

De ceux-ci le sistême étoit continué jusqu'aux plantes qui formoient le premier de cette vaste suite de volumes. Nous y vîmes à chaque page, & disposé en maniere de tableaux, quelque belle plante marine de l'espéce la plus molle, applattie sur la feuille blanche, & collée avec un peu de colle claire. Toute la forme & en grande partie la cou-

leur en étoit conſervée, & à quelque pas de diſtance on l'auroit cru peinte. Tout le monde végétal étoit arrangé ſous cette forme dans ce magnifique jardin ſec. Le premier volume contenoit la ſuite immenſe des fucus & des algues, des goueſmons, des mouſſes de mer & des corallines. Nous y vîmes le beau fucus du Cap, le corail qui imite la corne de l'écreviſſe de mer, & les guirlandes peintes. Le ſecond contenoit les mouſſes de terre, parmi leſquelles nous vîmes l'eſpéce baſſe & humble de notre propre crû, & avec elles les eſpéces d'Aſie & d'Amérique, qui imitent les plantes & les arbriſſeaux. La griffe de Loup & la mouſſe Cyprès, le *Selago* picquant de rocher, la *fontanelle* flottante des ruiſſeaux, la mouſſe verte & baſſe des murs dégradés, & la griſe pendante des antiques forêts.

Après les mouſſes, les premieres en ordre, ou comme on le dit communément, parce qu'elles approchent plus de la perfection, ſont les fougeres, les capillaires de Ca-

nada & de Crète, les langues de cerf à longue feuille courbée, & qui prend racine par le bout, pour produire une nouvelle postérité; la basse que produisent nos ombrages renfoncés & les murailles ruinées, les espéces hautes des forêts des Indes occidentales qui ressemblent à des arbres. On voyoit dans les mêmes volumes un petit nombre de productions singulieres, alliées par leur nature, quoique différentes pour la figure, les langues de serpent, les queues de cheval, & une ample suite de productions belles & extraodinaires.

Nous trouvâmes dans la prochaine suite, des plantes plus parfaites. Nous y vîmes les gramen, qui au lieu d'une ou deux espéces que j'étois accoutumé de connoître, nous offrirent une famille tout à la fois nombreuse & belle, dont les variétés ne sont pas plus surprenantes que les beautés. Quelle est la plus foible portion des ouvrages de la nature qui ne soit capable d'étonner quand on la connoît? Nous y vî-

mes avec la même feuille gramineuse, avec la même fleur en épi, des plantes depuis la basse yvraye jusqu'au bled d'Inde, dont l'épi est le plus gros que l'on connoisse. Le jonc, le roseau, le cyperus renommé en médecine, se présenterent tous à notre vûe dans cette classe. Le bled de toute espéce qui fait le soutien de la vie, la canne à sucre, le panicaut & le millet, la queue de renard droite, & la plume de chapon recourbée. Après ces plantes la ressemblance de feuilles avoit conduit le Naturaliste peu expert & mal informé de la méthode plus parfaite de s'attacher aux fleurs, aux plantes à racines bulbeuses. L'ail & le moly nous frapperent d'abord la vûe. La suite du volume nous fit voir l'asphodèle, le perceneige, la tulippe, le lis, la jacinthe & la fritillaire peinte de diverses couleurs. Les herbes d'une espéce plus rare, trésor d'une terre des Indes, se trouvoient ici avec profusion. Ici rougissoit le cannocorus brillant, là le cucuma montroit sa racine de couleur

de saffran ; plus loin les feuilles larges de l'anoorchis faisoient honte à la courte tige de sa fleur.

Après cela, selon un ordre difficile à suivre, quoiqu'approchant de la méthode moderne, nous parcourumes de grandes pages occupées par le jasmin, l'olivier & le caffé. Là le poivrier laissoit pendre ses fruits en guirlandes. L'arbre de corail, le rosier des Indes, le bois de fer, la mort aux chiens rampante & toute la variété du tulipier épanoüissoient leurs belles feuilles ; ici le quinquina déployoit ses fleurs, là le tabac couvroit la baye entiere par la largeur de sa feuille ; enfin la silique pourpre du petit *capsicum* donnoit envie de la manger.

Le laurier rose se présenta à nous dans un autre volume, & sa feuille grise ajoutoit de nouvelles graces à sa fleur pourpre. La gentiane y déployoit sa fleur bleue & ses feuilles nerveuses, près d'elle étoit la *lantana* veloutée. Ici le sandal montre ses fleurs éclatantes ; là le campêche précieux, le guayac & le sassa-

fras étalent leurs différens feuillages. Le fruit raboteux de la chausse-trappe trouve ici à peine sa place sur le papier uni, & quoique fendue, elle imprime sa dentelure sur la feuille opposée. Là est placée la petite fleur du spirea avec son bouquet épais : & ici le pavot simple occupe un plus grand espace. Le lis d'eau, tant l'espéce dorée que l'argentée, la large pivoine, & la colombine languissante fermoient la suite.

Le volume suivant commençoit par le souci uni; & ensuite nous montroit les herbes aromatiques, les parfums odorans, la lavande & le romarin, le baume, le basilique & toute la tribu odoriférante. Celui d'après nous présenta la fleur en trompe, la martynie soufflée, que l'on n'avoit pas encore honorée d'un nom, la scrophulaire pourpre & la vigne vierge. Le cresson âpre & le senevé picquant, le radis & toute la classe légumineuse étoient compris dans une autre; ensuite venoient les mauves & les ketmies, les co-

tonniers & toute la suite variée des houx. Vous citerai-je l'orchis à double racine, le salep des Orientaux, la rhubarbe, l'hipecacuanha? Nous les vîmes tous; mais il n'est pas en mon pouvoir de les décrire, il faudroit des volumes entiers pour la faire. Le yam, la nourriture des sauvages Indiens; le palmier, dont le tronc donne le sagou; la cassade, dont le suc est un poison, mais qui quand il en est ôté devient une substance solide & saine, dont on se sert pour nourriture; la mandragore fameuse par une erreur, & regardée comme le trésor de l'écriture; les guys qui croissent sur les arbres, & ne sont pas uniquement bons à voir comme les autres, mais renferment dans leurs feuilles spongieuses une eau propre à étancher la soif du voyageur. Ceux-ci & une multitude d'autres qui montrent leurs figures par leurs parties conservées, & leurs singularités, & leurs usages par des notes écrites de la main du célébre Aldrovande, exposerent à nos yeux tout le monde végétal dans un es-

pace fort reſerré. Tout ce que les montagnes & les déſerts, tout ce que les lacs & les marais produiſent, tout ce que les ſables d'Afrique ou les forêts d'Armenie donnent de beau, de curieux ou d'utile, ſe trouve ici; & ſa nature ou ſes qualités y ſont détaillées. Imagineroit-on que la vie d'un homme ait pu ſuffire à ramaſſer, étudier, & arranger toutes ces choſes? Croiroit-on que la fortune d'un Prince ait pu faire face à la dépenſe des voyages & des correſpondances néceſſaires pour chercher toutes ces choſes & ſe les procurer? Ce n'eſt pourtant que la troiſiéme partie de ce tout ſurprenant, & même moins que la troiſiéme partie. Ce n'eſt que le tiers des curioſités naturelles que contient ce cabinet. Les raretés de l'art forment elles-mêmes une ſuite innombrable.

Je ne prétends pas vous les rappeller en détail. Pour vous dire ce que j'en penſe, cela ne me paroît pas mériter l'attention qu'Aldrovande & beaucoup d'autres gens,

d'une curiosité louable, y ont donnée. J'entreprendrai pourtant dans ma prochaine Lettre de vous indiquer en courant (car il faudroit des volumes pous les décrire) les curiosités du regne animal que l'on rencontre dans ce cabinet.

LETTRE CXIII.

JE vous ai promis une légere esquisse des morceaux du regne animal que l'infatigable Aldrovande a conservés. Je ne sçavois guères à quoi je m'engageois. La plus légere mention de toutes ces particularités suffiroit pour occuper cent Lettres. Qu'il vous suffise d'apprendre que rien n'a échappé à ses soins. Depuis la mite qu'on apperçoit à peine, jusqu'à l'énorme éléphant, il n'est rien qui n'y soit conservé, soit en entier, ou en partie; & la variété des méthodes pour les préserver est surprenante. Un casoar, oiseau qui mérite à peine de porter ce nom, se présenta à notre vûe dans son

entier, placé sur un piédestal & dans une attitude droite. Ses plumes ressemblent à du poil; ses aîles ne sont que les rudimens de ce qu'on appelle ainsi: ses jambes formées pour la force sont plus dures que celles d'aucun autre oiseau. Derriere lui, & élevé au-dessus de sa tête & de la nôtre étoit une autruche, qu'on jureroit vivante. Ensuite nous parcourûmes différentes rangées. L'albatros étendu contre une planche, déployoit ses aîles d'une étendue qui surpasse l'imagination. Près de lui le vautour montre son col sans plumes. L'oiseau de paradis brillant d'or & de tout l'éclat des couleurs laissoit aller sa longue queue, & montroit à peine ses jambes, dont on a cru long-tems qu'il étoit privé.

Près de là le coq de roche étendoit sa hupe de plumes droites & variées avec la plus grande régularité. Le corbeau des Indes montroit son bec aceré, armé à sa base d'une protubérance arrondie. A ses côtés le faucon, & la pie grieche du Bresil montroit son bec étrange &

diſproportionné qui excede la groſſeur de ſon corps.

Toutes les eſpéces de faucons, quoique deſſechés, annonçoient encore leur fierté naturelle. La majeſté du hibou ſurprenoit & en même tems excitoit à rire. Les préjugés des hommes ont fait donner des caractères à ces animaux, ſans conſidérer s'ils les méritoient ou non. La ſageſſe qu'on attribuoit autrefois à cette eſpéce d'oiſeau, convenoit beaucoup mieux, je crois, à ſa gravité & à la dignité ſinguliere de ſon aſpect, que la folie, dont il nous plaît aujourd'hui de le faire l'emblême. On ne peut s'empêcher de voir le petit hibou, ou aſio, qui n'eſt pas plus gros qu'une grive. On voit avec ſurpriſe le grand chat-huant cornu, qui n'eſt ni moins gros, ni d'un regard moins fier que l'aigle. Tous les deux portent toutes les marques de leur eſpéce, & cependant il y a entr'eux des gradations infinies de grandeur & de couleurs.

De-là nous paſſâmes au macao, ou ara, au kakatoes, au perroquet,

& à la perruche, dont une variété infinie nous éblouissoit par leurs couleurs vives. Le bleu du saphir n'a pas tant de lustre que l'aîle de l'ara, dont une espéce a la poitrine dorée, & l'autre a la queue comme du feu. Le kakatoes blanc comme la neige, plaisoit de loin par son éclat. Les perroquets brilloient par le verd, la couleur de l'or & le pourpre; & il s'en trouvoit aussi quelques-uns absolument noirs : les petites perruches faisoient honte à l'émeraude par la couleur de leur dos, & portoient sur leur poitrine, toutes les couleurs des autres, dérobées à leur espéce particuliere, & brillant, s'il est possible, d'un éclat plus grand que dans leur origine.

Ensuite un ordre d'oiseaux plus petits diversifioit la scene. Ici restoient les chardonnerets & les linottes; le rossignol ouvroit son petit bec, comme s'il étoit prêt à chanter pour célébrer sa femelle.

Venoient ensuite le hoche-queue & le moineau; tous deux fournissant des espéces nombreuses, & chaque

espéce variée d'une infinité de couleurs. Ici le petit roitelet relevoit sa courte queue : là le moineau des Indes étendoit sa queue étroite le long de la tablette. Le mésange relevoit sa huppe colorée à la tête de ses freres infiniment variés; & toutes les espéces suivoient par ordre.

Imagineriez-vous qu'il y eût un ordre d'oiseaux encore plus petits à parcourir ? Les oiseaux mouches venoient ensuite, eux près de qui les roitelets sont des aigles. Le perroquet & toute sa suite ornée des plus belles couleurs, est vilain & sans beauté en comparaison. Ils ne sont pas plus gros que des bourdons, & quelques-uns même sont plus petits. Leur long bec, aussi délié qu'un fil fin, étoit ouvert, & on voyoit leurs petites pattes embrasser la perche. Trop délicats pour être exposés en plein air, on les conservoit dans des boëtes; mais on les voyoit parfaitement à travers la glace. L'arc-en-ciel n'a point de couleurs qu'on ne voye sur leur plumage; & toutes ses couleurs sont

mortes & ternes près de celles-ci. Un or brillant & un verd vif sont celles qu'on y remarque le plus universellement ; mais on y voit souvent aussi un pourpre supérieur à toutes les nuances de l'art, un bleu près duquel l'outremer n'est que de la terre, un rouge que l'œil ne peut regarder sans en être ébloui. Ces oiseaux se trouvent plus communément dans les pays chauds de l'Amérique, suivant une inscription qu'on y lit. Ils y sont sans cesse sous les aîles, & se nourrissent de la rosée sucrée qu'ils trouvent à la base des fleurs. Ils volent toujours, même en prenant leur nourriture, & remplissent l'air d'un bourdonnement semblable à celui que fait l'abeille, mais seulement plus agréable.

Je croyois avoir tout vu ; mais j'aurois pu me rappeller qu'il en manquoit encore quelques-uns. Le côté opposé de cette piece en contenoit autant que nous en avions parcouru. Tous étoient en plumes, & posés dans leur attitude naturelle. A la tête de cette classe étoit le flamand qui

approche de l'autruche pour la hauteur, & le furpaffe par la longueur de fes aîles. Il étoit d'une couleur blanche comme la neige, diverfifiée d'un rouge d'écarlate plus brillant que le feu. Devant lui étoit placé la fpatule, oifeau furprenant qui reffemble au héron, fi ce n'eft qu'au lieu d'un bec pointu, il l'a plat, large & arrondi par le bout. Après ceux-ci on voyoit le cygne, le canard, & l'oye dont les variétés font immenfes. Ici étoit *l'œil doré*, là la tadorne arrêtoit la vue par fes couleurs charmantes. D'un côté étoit accroupi le canard mufqué; derriere étoit redreffé le cygne. Tout fur le devant & bien différent de tous les autres, le pélican étaloit fa grande poche, tendue au-deffous de fon menton, & qui atteint jufqu'au bout de fon bec.

A ceux-ci fuccedoit une fuite encore plus finguliere, les oifeaux aquatiques qui ne font pas faits pour marcher, & qui volent avec peine. La nature les a formés prefque uniquement pour nager. Ils habitent fur les

eaux, leur nourriture eſt dans l'eau; s'ils n'ont pas reçu les moyens de traverſer les airs auſſi librement que leurs freres qui ont les aîles plus propres à cet exercice, ils ont la faculté de plonger dans l'élément qui leur convient, à une grande profondeur, fort loin & avec une rapidité ſurprenante. C'eſt par ce moyen qu'ils pourſuivent leur proye, qu'ils échappent aux dangers qu'ils ont à craindre de la part de leurs ennemis; mais tout cela ne les met pas à l'abri des ennemis d'une autre eſpéce. Tandis qu'ils courent après les petits poiſſons, quelque brochet rapace leur fait ſouvent payer de leur vie le fruit de leur courſe.

Le premier qui s'offrit à nous parmi ceux-ci, eſt le penguin, de qui les jambes ne ſont pas placées ſous le ventre, comme aux autres oiſeaux, mais ſemblent ſortir abſolument du croupion. Si cet oiſeau riſque à ſortir de l'eau, leur poſition eſt telle qu'il faut qu'il marche tout droit. Son bec aigu & ſes aîles courtes ſont ſingulieres dans

toutes leurs proportions, & tout l'oiseau est tel que quiconque n'en a point vu, ne peut avoir une juste idée de sa figure, ou doit regarder cette idée comme une fantaisie du Peintre, ou de celui qui le décrit.

Derriere celui-ci & dans une rangée semblable est le *bec en rasoir*, celui qui lui ressemble le plus, la *grebe cornue*, la *gélinote hupée*, toute la suite des plongeons d'eau-douce.

Ensuite nous visitâmes les genres des poules, le coq de basse cour avec toutes ses variétés, la petite poule de Bantam, & l'espéce frizée. Le faisan montroit ses belles plumes, & l'espéce des Indes surpassoit en éclat toutes les pierres de cette partie du monde. Le paon étendoit la vaste étendue de sa queue, qu'on ne regarde point par derriere. Devant lui étoit l'oye, la *gélinote d'Ecosse*, & le coq de bruyere; le mâle & la femelle sont si différens, que les plus experts les auroient pris volontiers pour des espéces différentes. La caille, la perdrix & la beccacine y semblent vivans; &

le lagopus fait regarder, malgré qu'on en ait, ses pieds chaussés & de couleur de neige.

Il restoit encore une suite à voir. On avoit mis à part la cigogne, le héron, & toute la tribu aquatique; on y voyoit dans ce nombre la grue des Baleares, qui est peut-être mieux nommée paon, parce que sa tête est ornée d'une huppe de plumes faite en couronne. La damoiselle qui danse tout en marchant, car sa position peint ces deux mouvemens, attiroit les regards charmés, & vers le bord le plus bas paroissoit le combattant, le courlis, & l'avocette.

Ainsi finissoient les genres des oiseaux. Les poissons & les quadrupedes moins nombreux, mais très-bien conservés, se présenterent ensuite devant nous: je dis moins nombreux, non pas que les trésors de la nature aient été plus limités dans leurs espéces, mais par la difficulté de les préparer, de les conserver, & de leur trouver place. Il faudroit non une maison particuliere, comme celle où ces curiosités ont été arran-

gées, mais une Ville entiere pour en contenir toute la ſuite. Qui pourroit conſerver, & où pourroit-on placer la Baleine & le Rhinoceros? Toute la claſſe qui remplit les bois & qui paît dans les prairies, qui nage dans la mer, ou ſe promene dans les rivieres! Comment pouvoir les garder? Il étoit impoſſible de les montrer tous dans leur propre décoration; mais nous en vîmes beaucoup d'entiers, & des portions d'autres ſuffiſantes pour en montrer les ſingularités. Le ſquelete d'une grande Baleine s'étendoit à travers la piece vis-à-vis; & l'on voyoit contre la muraille les reſtes d'un Eléphant.

Les poiſſons qu'on avoit conſervés dans leur entier, étoient en fort grand nombre : le goulu de mer à tête en marteau, ou la zigene occupoit une planche toute entiere. Sa tête eſt un lobe traverſal, qui, à chaque extrémité, montre un œil, & ſa large bouche eſt placée endeſſous & dans le milieu. Plus loin ſont ſuſpendus des goulus & des chiens de mers de diverſes eſpéces qui

qui respirent par différens nombres de trous le long de chaque côté, & ont tous leurs horribles bouches armées de dents, & placées non à l'extrémité de la tête comme dans les autres poissons, mais loin de la tête & sous le ventre. La nature a placé ainsi la bouche du plus vorace de tous les poissons, afin que, pour dévorer sa proye, il soit obligé de se retourner sur le dos, & que la nécessité de ce mouvement donne à la proie le tems de s'échapper. Au-dessous de ceux-ci, on voyoit la forme singuliere de la Trompette, le plus long & le plus délié de toute la race écaillée : sa tête est un museau qui ne s'ouvre que par le bout, non à plat, comme dans les autres poissons, mais perpendiculairement en en-bas. Près de lui l'Hippocampus ou le cheval marin, comme d'autres l'appellent, peu connu de ceux qui en ont traité, & qui ne peut bien être compris, que quand on le voit auprès de ce poisson à l'espéce duquel il appartient proprement. Plus bas la Brême de mer

montre ſon large côté & ſa queue fourchue, & l'orbite reſtant de ſon vaſte œil. Près de lui ſe trouve l'Aiguille oppoſée pour ſa forme, & que quelques-uns ont placé parmi les Trompettes, quoique par ſa longue bouche, elle reſſemble beaucoup au brochet. Au-deſſous eſt attaché la fameuſe Remora ou le Succet. Vous avez entendu dire, mon cher, que ce poiſſon arrête un vaiſſeau qui vogue à pleines voiles, en s'attachant le long de ſes côtés. Quelle grandeur croiriez-vous qu'il doit avoir pour produire un tel effet? Celui que nous avions ſous les yeux, avoit atteint toute ſa groſſeur, & il n'avoit pas à peine dix pouces de longueur. Je n'ai pas beſoin de vous en dire davantage ſur cette merveille. Il eſt ſingulier que la nature ait deſtiné ce poiſſon pour un état de repos; car il a des nageoires aſſez propres à lui donner du mouvement. Pour cet effet elle a armé le derriere de ſa tête d'une ſubſtance cannelée ou d'une eſpéce de rape, qu'il applique à tout ce qu'il rencon-

tre, & par le moyen de laquelle il s'y attache fermement. Ce poiſſon eſt ſi peu difficile pour le choix de ce que ce peut être, que nous en avons vu quelques-uns dans leur repos naturel & attaché à des poteaux, d'autres à la peau d'un Requin ou de quelqu'autre gros poiſſon, un à un grand Congre, & d'autres plus petits à des coquillages & à des coraux.

Tandis qu'il eſt ainſi attaché, il a une pleine liberté d'ouvrir ſa bouche; & ſans doute il ſe nourrit de tout ce qui ſe préſente ſur ſa route, & trouve ainſi une nourriture ſuffiſante ſans avoir l'embarras de la chercher, & ſans courir le riſque d'être englouti lui-même par quelque poiſſon vorace plus grand que lui. Près de lui étoit placé le poiſſon volant, eſpéce étrangement oppoſée à celui-ci quant à ſon économie, & par les avantages dont la nature l'a pourvu. Comme le premier ne jouit pas du privilege de courir toujours dans ſon propre élément; celui-ci au contraire s'arroge le droit d'en

parcourir un nouveau. Non content du monde des eaux pour la ſcene de ſes promenades, il prend l'air & anticipe ſur le privilege des oiſeaux. Ce n'eſt qu'un petit poiſſon non plus: les nageoires qui lui tiennent lieu d'aîles, ſont celles qui croiſſent immédiatement au-deſſous des ouies. Elles ſont d'une grande longueur, atteignent juſqu'à la queue, & ſont plus larges que ſon corps. Il s'en ſert pour nager & pour voler; c'eſt le ſort de ce poiſſon ſans défenſe d'être un friand morceau pour un des plus agiles & des plus voraces d'entre les habitans de la mer. C'eſt en vain qu'il entreprendroit de ſe ſauver par la viteſſe de ſa courſe. Ses nageoires comme telles, ſervent à toutes les autres intentions; mais ici il eſt obligé de s'en ſervir comme d'aîles: l'animal quitte ſon élément quand il eſt attaqué, & s'élevant à quinze ou vingt pieds de la ſurface, il nage dans l'air à une diſtance conſidérable. Tant que ſes nageoires ſont humides, elles lui ſervent d'aîles, & en font les fonctions avec une

grande facilité; mais quand elles sont séches, ce poisson ne peut plus les faire agir, & il retombe. On en a vu tomber ainsi sur le tillac des vaisseaux; souvent ils deviennent la proie des autres poissons à l'instant même qu'ils retombent dans la mer: & comme s'ils ne pouvoient échaper à un danger que pour tomber dans un autre, il y a des oiseaux qui planent continuellement sur les vagues; & on les voit souvent saisir cet étrange poisson, tandis qu'il est dans l'air.

A celui-ci succédoit le Dauphin, le destructeur même de ce fugitif; il n'est pas replié comme on nous le peint sur les enseignes; c'est le plus droit des poissons, & un des plus beaux. Toute la suite des poissons plats venoit après depuis le turbot & la raye, jusqu'à la petite limande. La tare montroit la pointe osseuse de sa queue, qui menaçoit encore de picquer. La fameuse Torpille, remarquable par ses qualités, sans être d'une forme singuliere, étoit connue ici par son nom; &

on y avoit expliqué dans une note toutes les erreurs concernant ses effets. Si on touche ce poisson du bout du doigt, on ressent un coup semblable à celui de l'électricité, qui engourdit le bras jusqu'au coude. Voilà le fait : mais quelques-uns prétendent, que, quand le poisson touche l'hameçon amorcé, ou même la ligne, il produit le même effet : voilà l'erreur.

L'Anguille & toute l'espéce des lamproyes vint ensuite. Dans un coin du vaste lieu qui les contient, on voit l'anguille de sable, la grande & la petite : dans un autre le fier Serpent de mer rouloit son corps en ligne spirale, & sur le bas étoit étendu le Congre immense qui a la longueur d'un homme.

De-là l'œil parcouroit ensuite le Loup marin, dont la vaste bouche fournit ce qu'on appelle les bufonites, qui sont proprement ses dents, & non pas des pierres. Le brochet, la perche, & tous les poissons de mer de cette espéce suivoient : l'horreur étoit encore sur leurs machoires.

horribles & béantes. Ensuite le poisson appellé l'Aîle de papillon montroit sa tache unique sur une nageoire mince & légere. Les côtés & les nageoires noires & peintes, annonçoient que c'étoit avec raison qu'on avoit dénommé le Paon de mer & toutes les espéces qui venoient après lui. De-là nous passâmes au genre du Thon & du Maquereau. Le doré attira ensuite nos regards par sa forme singuliere, & après lui le Peranoscou ou Regardeur d'étoilles, poisson qui destiné à vivre au fond de la mer, a les yeux placés non sur les côtés, mais au sommet de sa grosse tête.

Une espéce plus grande & plus étrange se présenta alors devant nous. La grenouille pécheuse, ou diable de mer, ci-devant décrit, conduisoit la bande, poisson énorme & singulier, dont la longueur égale celle d'un homme. Sa tête est beaucoup plus grosse que tout son corps, & cette tête est toute en bouche. On ne peut rien voir de si terrible que l'armure de ses machoires, garnies de rangées de dents innombra-

bles, déliées & pointues comme des aiguilles, & toutes ayant la pointe inclinée en-dedans; sa machoire inférieure en est couverte: la supérieure ne l'est pas moins; ainsi que sa langue, son palais, & même son gosier. Sur sa tête sont deux globules charnus & mobiles, servant d'appas aux petits poissons imprudens, qui, voulant s'en saisir, sont eux-mêmes engloutis à l'instant par ce poisson vorace. Derriere & tout autour de ce diable de mer, étoient placées les figures étranges du poisson *Coted fish* dont les côtés figurés sont parsemés de cercle & d'étoilles, ou armés de picquants. Le Porc-épic paroissoit le premier, ensuite le Hérisson de mer, non le coquillage qu'on appelle ainsi, mais un véritable poisson de ce nom. Autour d'eux étoient disposés les poissons quarrés, & les triangulaires, ainsi que la grenouille d'Amérique & le crapeau *guaperuæ*.

Après cela l'Épée & la Scie montroient leurs armures. Derriere eux paroissoit le squelete de la licorne

de mer, qu'on auroit du plutôt placer avec celui de la Baleine. La corne torſe, comme bien des gens l'ont imaginé, de ce poiſſon, ſe voyoit parmi cette collection, non pas comme méritant le nom qu'on lui a donné, mais comme en étant ſimplement une dent qui avance. La troupe étoit terminée par l'étrange & extraordinaire veau marin; & par un poiſſon prétendu, qui déshonoroit le lieu qu'il occupoit, & qui n'a de réalité que dans l'imagination de quelque charlatan, je veux dire la Syrene. Le *montefish* a donné lieu d'abord à ce monſtre fabuleux, & l'art l'a beaucoup embelli.

D'après cette vaſte ſuite, nous paſſâmes à d'autres habitans de la mer, plus petits mais plus beaux, les coquillages. Ici nous vîmes étalés à nos yeux tous les tréſors de cette belle portion des ouvrages de la nature, arrangés ſinon d'une maniere ſcientifique, du moins dans un ordre pittoreſque. La variété preſque infinie des buccins, des rochers ou *murex*, & de la pourpre,

commençoit toute cette ſuite. Ils étoient ſuivis par les conques & toute la ſuite des coquilles en vis. On voyoit enſuite les volutes coloriées, du nombre deſquelles étoient le fameux Amiral, & le vice-amiral brillant, dont le premier eſt diſtingué par une bande jaune. Toute la ſuite venoit après; mais il n'y manquoit aucune beauté remarquable d'une eſpéce ſemblable, dans le tigre, le léopard, & l'aîle de papillon. De-là nous paſſâmes aux coquilles, par où il eût été mieux peut-être de commencer, les petoncles variés par leurs couleurs auſſi bien que par leurs formes, l'oreille de mer, & la variété immenſe de celles qu'on a dénommées à raiſon de leurs dentelures.

Nous vîmes enſuite les Nautiles, claſſe de coquilles ſurprenante, les uns épais & fermes, d'autres légers comme l'air, blancs & minces comme le papier le plus fin. Les eſpéces épaiſſes faiſoient voir mille diviſions dans leſquelles leur cavité intérieure étoit formée, ſéparées par

des cellules de nacre, & à travers toutes lesquelles regnoit un canal de communication. Les autres plus minces sont tout vuides. Ceux-ci flottent sur la surface de la mer, & sont habités par une espéce de polypes. Deux de ses jambes lui tiennent lieu de rames; & de sa large bouche se déploye une fine membrane qui le défend du vent, & se gonfle comme une voile. Les nérites & les limaçons de diverses couleurs venoient à la suite, & après ceux-ci un ordre moins nombreux des moules & des huitres; la conque de Vénus, le cœur à côtes, la telline polie, & la pholade raboteuse. Ici la chame faisoit voir ses rebords coupés. On voyoit les moules, genre varié quoique beaucoup moins beau; avec elles venoient les pinnes, dont la grande largeur est mal soutenue par sa substance fort mince. De sa base sortoit une touffe de filets plus déliés en même tems, & plus forts que la soie, qui pendoient & ne demandoient qu'à être travaillés: on conserve tout auprès des gands

qui ont été fabriqués de ces filets brillants, & qui le disputent à la plus belle soie.

Le Pousse-pied, classe étrange, venoit ensuite; la coquille centrale & l'espéce à long col, d'où quelques Auteurs credules ont assuré que provenoient des canards. Il n'y a rien de singulier dans cette coquille qui ait pu donner lieu à une erreur si ridicule. Les jambes du poisson qui y est renfermé, ses bras ou nageoires, ou comme on voudra les appeller, sont garnis de poils; comme ils pendent hors de la coquille entr'ouverte, ils ont peut-être quelque chose qui ressemble en gros à des plumes : & cette seule circonstance a fait supposer que des bandes d'oiseaux qu'on voit paroître dans des tems réglés sur les mêmes côtes, étoient éclos sur cette coquille. Les premieres descriptions ont annoncé ce qui étoit vrai, que ces coquilles s'attachoient aux vieilles planches & aux troncs d'arbres tombés par accident dans la mer. Toute la classe fait de même; & d'après cette

circonſtance ceux qui ont répété cette hiſtoire, ſinguliere ont exagéré la merveille encore plus ; & non contents de dire que des oiſeaux étoient produits par ces coquilles, ils ont aſſuré que ces coquilles croiſſoient elles-mêmes ainſi ſur ces arbres, qui, après la ſaiſon des fleurs, les produiſoient régulierement comme des eſpéces de fruits. Ainſi une ſimple mépriſe a engendré l'erreur compliquée de dire que ces coquilles ſont des fruits nés ſur des arbres; & qu'elles ne produiſent pas elles-mêmes des coquilles comme les autres, mais des oiſeaux.

Ce qui fermoit dans cette collection le genre des coquilles, étoit les Echinites, les œufs de mer, les ourſins ou hériſſons de mer, ou tout autre nom qu'on a jugé à propos de leur donner. Leur variété eſt fort grande, & leur condition différente. Dans certains il n'y avoit de conſervée que la coquille nue ; dans d'autres quelques-unes des pointes, & dans d'autres toute l'armure. Les coquilles mêmes ſont les unes proémi-

nentes & bourfouflées, d'autres plus baffes, & d'autres tout-à-fait plattes : de ces dernieres il y en a qui n'ont pas l'épaiffeur d'un demi-écu, quoique d'un diametre deux fois plus grand : & ils font hachés fur les côtés, ou percés de trous plus près de leur centre, & oblongs, qui ne vont pas jufqu'à détruire l'égalité uniforme des rebords.

L'armure des pointes, foit confervée en entier, ou fimplement quelques picquans reftans, font extrêmement différents. Dans quelques-uns ils étoit petits, déliés & pointus comme des aiguilles, dans d'autres ils étoient courts, encore plus déliés & crochus; dans les uns ils étoient droits & plus gros: tantôt ils étoient longs & angulaires, ici arrondis, & là courts, épais & faits en forme de clous. Ces pointes fervent à bien des ufages à l'animal, quand il eft vivant. Mais comme elles font attachées au bord par des bafes charnues, il n'eft pas étonnant qu'elles tombent pour le peu qu'on y touche, quand le corps de

l'animal en a été emporté. Non-seulement elles lui servent de défense entre ceux qui voudroient les dévorer, dont les machoires tendres n'osent pas saisir le porc-épic ainsi couvert ; ils s'en sert aussi pour se transporter d'un lieu à un autre. L'animal en employe alors autant qu'il lui en faut, & peut par leur moyen se jetter d'un côté ou de l'autre, & mouvoir toutes ses parties & dans toutes les directions. L'Auteur curieux, dans les courtes notes qu'il y a ajoutées, n'a pas manqué d'indiquer ceux d'entre ces piquans, qui ont donné l'origine à ceux des fossiles de la premiere collection. On voit ici jusqu'à la conviction ceux d'entre les autres qui n'ont été jugés tels que par conjecture. Les espéces étoient appariées avec celles de l'ordre des fossiles : & on montroit sur un de ces animaux les prétendues olives pétrifiées dans leur état récent.

Ainsi finissoit la collection, tirée du monde aquatique : les bois, les forêts, les plaines & les déserts de-

voient encore y fournir leur contingent, pour completter entierement tous les trésors des productions de la nature.

Nous passâmes d'abord en revue la tribu des insectes, conservés dans des boccaux, entre des talcs, & de mille façons différentes. Les vers, les scarabées & les papillons avoient ici chacun leur place, & leur canton séparé; le Cerf-volant faisoit voir ses cornes épaisses & écartées : le Capricorne dans un autre endroit, étendoit toute la longueur de ses cornes déliées, recourbées sur le dos & continuées jusqu'au-delà de la queue. Nous y vîmes la Cochenille, qu'on a prise pour une graine, & qu'on a connue depuis pour un animal parfait. Ceux qui l'ont reconnue pour telle, prétendent la suivre depuis son état de ver jusqu'à celui de scarabée aîlé, & ont entrepris de la montrer dans l'état de chrysalide. Nous la vîmes ici dans son état parfait, qui n'est plus sujet à changer.

Le ver luisant & son mâle aîlé,

paroissoit dans une autre boëte : & non loin delà, on voyoit arrangé dans un grand cercle les scarabées aquatiques de beaucoup d'espéces; le scarabée de moulin, le staphilin noir, qui releve sa queue nue, comme s'il étoit prêt à faire une piqure imaginaire. Le grillon terminoit cette suite, & ce genre étalloit ses formes singulieres dans la sauterelle, le taupe grillon & la manthe vorace.

Les mouches produites par les vers aquatiques, dont la vie entiere est renfermée dans l'espace court d'un seul jour, & qui n'ont jamais connu qu'il existe quelque chose qu'on appelle nuit, parurent ensuite sous nos yeux, & formoient un assemblage fort joli. Les Demoiselles, les dragons volans qui voltigent sur les bords de nos étangs, occupoient le centre; ensuite cette collection suivoit jusqu'aux mouches qui bourdonnent autour de nos maisons, & qui picquent notre bétail. Il n'en manquoit pas une seule espéce. Après cela venoit tout le genre nombreux

des araignées, formant une longue ſuite ; celles-ci étoient ſuivies du ſcorpion, le plus gros de tous les inſectes, & qui ſemble être le chaînon qui lie cette ſuite avec la claſſe ſupérieure, & qui approche du Crabe.

Les quadrupedes furent les derniers qui ſe préſenterent à notre vue: c'eſt la partie la moins belle & la moins parfaite de cette collection; elle ne laiſſe pas cependant d'avoir ſon mérite. Il ne faut pas faire un crime à l'Auteur de ce défaut. La nature a donné à la plûpart de ces animaux une forme trop groſſe ; & le reſte eſt d'une nature trop corruptible pour pouvoir être conſervé dans ces cabinets. Nous en vîmes cependant beaucoup, les uns mieux conſervés que les autres ; mais tous en aſſez bon état, pour pouvoir être reconnus. La ſouris & toute la claſſe des rats commençoit la kyrielle ; delà nous paſſâmes au philandre ou *Opoſſum*, fameux par la fauſſe peau qui couvre ſon ventre & forme un ſac, pour renfermer ſes

petits encore ſans défenſe, dans les tems de danger. Delà vient qu'on a cru fauſſement autrefois qu'il les faiſoit alors rentrer dans ſon ventre : mais cette idée étoit trop extraordinaire, pour avoir été crue des perſonnes judicieuſes, même avant qu'on eût découvert la vérité par ces collections d'animaux. Le Caſtor venoit enſuite, cet animal renommé pour ſon uſage en médecine, auſſi-bien que par ſa fourure. Sa queue écaillée ſemble joindre enſemble la nature du poiſſon à celle des quadrupedes. On voyoit tout ſeul l'écureuil perché ſur ſa branche; & l'écureuil volant avoit ſes côtés étendus, de maniere à faire voir la membrane qui regne depuis ſes pattes de devant, juſqu'à celles de derriere, & qui ne reſſemble point du tout à des aîles, quoiqu'elle en faſſe l'office.

Le Porc-épic fermoit cette ſuite avec ſes picquans dreſſés comme s'il étoit prêt à les lancer contre le chaſſeur, ſuivant l'ancien conte qu'on en faiſoit autrefois. Ils lui ſervent de défenſe; & c'en eſt en effet une très-

bonne pour cet animal foible, contre beaucoup d'autres qui chercheroient sans cela à le détruire : mais il n'a pas la faculté de les lancer comme des armes, quoiqu'on ait avancé faussement autrefois ce fait fabuleux.

Le Fourmillier étendoit sa queue platte sur la tablette voisine : près de lui rampoit, comme s'il eût été encore vivant, le lésard écailleux à courtes jambes : tous les deux ont des langues d'une énorme longueur; & tous deux vivent en l'étendant sur les fourmillieres & parmi d'autres insectes, & se nourrissent de ceux qui s'y attachent. Delà nous passâmes aux peaux entieres ou à des portions de peaux des genres du singe, de l'ours, du tigre, du léopard & du lion. Le rhinoceros y a fourni sa corne : & une autre espéce que les Auteurs, sur cette matiere, n'ont pas bien distinguée, montroit son arme double du même genre, qui explique le prétendu passage étrange du Poëte Latin, qui a parlé de la double corne de cet animal.

Loin de ceux-ci étoit une quantité innombrable de boccaux, remplis d'efprit-de vin, contenant tout le genre des ferpens & des lezards. On y voyoit auffi la tortue peinte ou le crapeau de Surinam, qui contre toutes les méthodes connues de la génération, produit fes petits par le dos.

Nous crumes avoir fini ; mais il reftoit encore à voir un tréfor d'un autre genre. Quand aura-t-on fini d'épuifer les tréfors de la nature ? Quand la patience du véritable Naturalifte fe laffera-t-elle ? On nous ouvrit des portes qui ne nous paroiffoient fervir qu'à fermer une grande armoire de livres. Nous y vîmes une bibliotheque d'une nouvelle efpéce, contenant près de deux cens volumes placés fur les tablettes, de grands *in-folio* uniformes & de même parure. C'étoit les manufcrits de l'Auteur. On nous les ouvrit les uns après les autres, jufqu'à ce que nous fumes las de les parcourir. Ils contenoient, outre le précis de ce qui a été écrit par d'autres fur l'hiftoire naturelle, des

remarques innombrables de l'auteur même : on y trouvoit presque tous les animaux du monde & une grande multitude de plantes & de minéraux, dessinés de sa main, & coloriés d'après nature.

C'est de ces manuscrits que l'immortel Aldrovande, (immortel seulement par sa réputation, heureusement pour lui) a rassemblé & compilé les quatorze volumes in folio qu'il a publiés, sur les diverses parties de l'histoire naturelle ; ouvrage qui contient tout ce qui a été connu, & tout ce qui avoit été dit de son tems, non-seulement sur les divers objets de cette étude, mais sur tout ce qui y a rapport.

Aldrovande les a publiés : aussi le nom de ce sçavant sera-t-il toujours cité avec éloge, tant que cette science sera connue. Mais quelle a été la récompense d'Aldrovande ? Je rougis de honte en le disant. Ce sçavant Aldrovande qui a passé sa vie, & employé une fortune assez grosse à suivre la plus noble aussi-bien que la plus amusante & la plus

utile des études, eſt mort : quand & où ? A la charité publique, & dans un hôpital.

LETTRE CXIV.

NE ſoyez point ſurpris ſi j'ai été ſi long-tems ſans vous écrire. Je ſuis maintenant dans une partie du monde toute différente, où je n'ai pas les commodités de vous faire parvenir mes lettres. Juſqu'à préſent même il ne s'eſt rien préſenté d'important à vous écrire. Qu'eſt-ce que les événemens ordinaires d'un voyage pour un homme de gout tel que vous ? Et à quoi m'auroit ſervi de vous envoyer le détail de quelques petites villes d'Italie, par où il m'a fallu paſſer pour arriver au lieu de mon embarquement : je vous ai déja décrit le pays & ce qu'il a de plus curieux ; le récit du reſte eût été auſſi ſec pour vous, que j'aurois eu d'ennui à le remarquer.

Je ſuis maintenant mon cher..... ſur le terrein ſacré de l'Iſle de Crete,

ſi célébrée anciennement par les Poëtes & par les Hiſtoriens. Il faut dire adieu aux beaux appartemens, aux Palais & aux Jardins : adieu à la curioſité pour les antiques & pour les productions charmantes des modernes : adieu à la converſation ſpirituelle & polie des Italiens. Je ſuis tranſplanté au milieu d'un peuple qui paſſe la moitié de ſa vie à dormir, dont le ſouverain plaiſir eſt de cauſer après avoir pris le caffé, & qui paſſe les intervalles de ſon tems à manger du ris & boire de l'eau. Vous voyez que je ne ſuis pas enthouſiaſmé des Muſulmans. En effet j'ai quitté tant de plaiſirs, qu'il ne me reſte que de la mauvaiſe humeur contre tout ce que je trouverai dans le Levant. Je commence à regretter d'avoir entrepris un long voyage, qui me promet ſi peu de plaiſir & d'agrément.

Candie, où j'ai débarqué & où je ſéjourne pour me délaſſer du voyage, n'eſt que la ſeconde ville de l'Iſle; qui eſt en la poſſeſſion des Vénitiens. Ses habitans, à ce qu'on dit, ſont au

nombre d'environ quatre milles; dont plus de la moitié sont des Grecs, & presque tout le reste des Turcs. La Ville est bien fortifiée, & le port en seroit très bon, si on en avoit les soins convenables. Les maisons sont basses & mesquines, triste contraste de la vue de celles d'Italie: au lieu de cette magnificence d'édifices à laquelle mon œil étoit habitué, jugez quelle doit être le désagrément de voir que les meilleures maisons n'ont que deux étages dont le premier sert de logement pour le maître & ses domestiques, & même pour les chevaux. La cuisine, la salle de compagnie, le cellier & l'étable, sont pour la plûpart au rez-de-chaussée du même corps de logis. Les murs sont le plus communément de briques, & les angles d'une espéce de pierre brute, telle qu'elle sort de la carriere. Il y a souvent sur le derriere de la maison une terrasse au niveau de l'étage supérieur; mais on en pratique toujours une sur le faîte, car le toît est couvert de planches, qui au moyen d'une espéce d'enduit, servent à re-

tenir & maſtiquer les pierres à fuſil ou cailloux, dont la couche ſupérieure eſt formée. Les maiſons en général ſont toutes tournées vers le Nord ; les habitans ont un grand ſoin de ſe garantir des vents du Midi, qui ſouvent ſeroient capables de les ſuffoquer en plein air ; mais quand le vent du nord ſouffle, ils vont prendre l'air ſur leur terraſſe qui eſt expoſée au Midi : celle qui eſt au ſommet des maiſons leur ſert pour ſe promener le ſoir, & procurer de l'air dans les grandes chaleurs.

Si l'art n'a pas tant fait pour Candie que pour quelques-unes des villes d'Italie, il ne faut pas en accuſer la nature; les plus belles de ces dernieres ne ſont pas plus agréablement ſituées. La campagne n'eſt pas moins charmante entre la ville & les montagnes, que de l'autre côté. On voit de toutes parts des forêts d'oliviers; les vignobles & les boſquets diverſifient agréablement le coup d'œil. Cette Ville produit année commune cent cinquante mille pintes d'huile. Les vignobles y ſont jolis,mais moins

régulierement plantés qu'en Europe : les jardins, quoique remplis des plus belles fleurs & des plantes les plus rares, sont mal rangés & sans aucun dessein : les meilleurs ne sont que des bosquets d'orangers & de limoniers sauvages, entremêlés de cédres & de quelques pruniers & cerisiers.

La bonne odeur que répandent ces arbres, dédommage en quelque sorte de la puanteur des cadavres, qui est la plus horrible de toutes les odeurs. Les Turcs ont conservé la coutume des anciens Romains, d'enterrer les morts le long des grands chemins ; mais ils ne creusent pas les tombeaux à une assez grande profondeur, & la chaleur du climat en exhale une odeur si affreuse, que je suis étonné comment la force de l'habitude peut la leur faire supporter. On perpétue la mémoire du défunt sur une pierre à chaque bout du tombeau : mais pour les personnes d'une certaine conséquence, on y éleve quelquefois une colonne de marbre surmontée d'un Turban pour chapiteau.

LETTRE CXV.

ME voici enfin à Candie. Retimo par où j'ai paſſé dans ma route, n'eſt que la troiſieme Ville de quelque conſéquence de cette Iſle autrefois ſi fameuſe. Elle eſt petite mais fort agréable ; ſa ſituation eſt des plus ſingulieres ; elle eſt bâtie ſur une bordure de rochers, qui s'avance fort loin dans la mer. Elle eſt environnée de murs tout autour ; mais ces murs ſervent plus à la décorer qu'à la fortifier. D'ailleurs ſa ſituation fait qu'ils ne peuvent lui être d'aucune utilité pour ſa défenſe ; car elle eſt entierement commandée par un autre rocher vaſte & applatti. Le port autrefois fort beau, étoit défendu par une bonne citadelle ; aujourd'hui il eſt preſque entierement comblé. Le pays qui eſt à l'Occident de Retimo eſt preſque tout de rochers ; cependant la route qui conduit à Candie eſt extrêmement agréable : on ne découvre dans tout ce chemin

que des jardins & des plantations. La Ville n'a point d'autre eau que celle qui lui vient d'une unique ſource éloignée d'une demi-lieue; mais vous jugerez qu'elle doit être bien abondante, quand vous ſçaurez qu'elle fournit ſuffiſamment d'eau pour la Ville, quoique le canal qu'on a pratiqué pour l'y conduire, ſoit en mauvais état & qu'il s'en perde la moitié en chemin. Il y a ſur le bord du chemin qui mene à une vallée, une Moſquée avec une maiſon dans la cour pour recevoir les voyageurs; en effet quand il eſt trop tard pour faire ouvrir les portes de la Ville, on leur y donne le gîte & le ſouper gratis. Le vin de Retimo étoit autrefois fort eſtimé; il mérite encore à préſent quelques éloges.

Damaſta n'a rien qui mérite d'être remarqué; juſque-là cependant nous avions fait une aſſez belle route; mais depuis cette Ville juſqu'à Candie, le chemin eſt auſſi difficile & auſſi raboteux, que celui qui conduit aux montagnes de Mendip dans la province de Sommerſet: on ne rencon-

tre que des inégalités de terreins & des rochers rudes & difficiles.

Je m'étois fait une haute idée de Candie, qui est la capitale (si on peut se servir de ce terme) de toute l'Isle : l'effet n'a pas rempli mon attente ; c'est la moins agréable des Villes qu'on y trouve. Sa circonférence est assez étendue ; mais excepté ce qui environne la place du marché, tout n'offre qu'une scène de désolation : les maisons sont en ruines ou prêtes à écrouler ; & personne ne se met en peine de les rebâtir. Quand les Vénitiens en étoient les maîtres, la Ville étoit peuplée & florissante : les Turcs, après plusieurs années d'un siége, qui leur a couté bien du sang & des dépenses immenses, semblent ne l'avoir prise que pour en faire un monceau de ruines.

Candie a été bâtie sur les ruines de l'ancienne Heraclée ; & son port étoit de quelque importance autrefois : pour le présent il est tellement engorgé, qu'il ne peut y entrer que des chaloupes & des petits vaisseaux. La Ville a été construite par les Sar-

razins. Ses murailles sont très fortes ; mais c'est l'ouvrage des Vénitiens : les Turcs ont à peine réparé les brêches qu'ils ont faites eux-mêmes durant le siége. On y trouve beaucoup de Grecs, encore plus de Juifs. Il y a aussi quelques Arméniens & trois ou quatre familles Françoises ; tout cela ne fait pas plus de deux mille hommes ; le reste des habitans sont Turcs.

Le sol est riche & abondant autour de Candie ; je n'ai jamais vu de plus belles récoltes de bled. Les Turcs sont fort graves & posés ; il m'ont semblé les gens du monde les plus sobres ; & j'ai été extrêmement surpris d'apprendre qu'il y a chez eux des occasions où le Carnaval de Venise est un tems de gravité en comparaison des divertissemens & des folies auxquelles ils se livrent. Cette fête est le Baïram qu'ils célébrent dans le tems que la caravane des Pélerins arrive à la Mecque. Ils l'observent comme une espéce de Jubilé pendant trois jours ; & dans cet intervalle, ces gens les plus so-

bres qu'il y ait au monde, deviennent les plus fous & les plus extravagans. Je me regarde comme fort heureux de ne pas en avoir été le témoin. On m'a dépeint cette ſolemnité comme la choſe la plus déſagréable & la plus révoltante. Quiconque ſe trouve alors dans la Ville, eſt contraint d'y aſſiſter; pour ceux qui ſont dehors, ils ſont obligés de s'arrêter malgré eux juſqu'à ce que la fête ſoit paſſée; car on ne permet pas à un voyageur de continuer ſa route, quelque affaire qu'il puiſſe avoir; il faut qu'il s'arrête tant que ces folies durent.

LETTRE CXVI.

VOus ne ſerez pas ſurpris, mon cher ami, que j'aye eu la curioſité de viſiter le Mont Ida. Nous avons voyagé par un chemin fort inégal, rempli de rochers, de montagnes & de précipices pour nous rendre à la vallée de Micabée, qui fait un des plus beaux points de vûe

de tout le monde : c'eſt un amphithéâtre naturel, environné d'un côté par une chaîne circulaire de montagnes, & de l'autre par la mer, qui en eſt pourtant à une certaine diſtance. Nous paſſâmes par l'ancien Phaſos, capitale des Etocretes, les héros d'Homere. Bientôt après nous découvrîmes des bordures ou chaînes entieres de montagnes, qui ne ſont que des prolongemens du Mont Ida ; & nos yeux furent récrées par la vue des chevres ſauvages, que nous vîmes en grand nombre ſe ſuivre les unes les autres de précipices en précipices avec une agilité incroyable. Il n'y a rien dans l'économie des animaux qui me cauſe plus de ſurpriſe que cette faculté de grimper qu'a la chevre, elle que la nature ne ſemble en aucune façon avoir pourvu de pieds propres pour cela. Nous voyageâmes ſur des montagnes couvertes de neige pour aller au Couvent des Arcades. Il eſt ſitué ſur une hauteur ; c'eſt le plus riche & le meilleur qu'il y ait dans toute l'Iſle. C'étoit vraiſemblablement l'ancienne Arcadie,

la plus belle & la plus floriſſante des Villes de cette Iſle. Tout ce que nous y vîmes alors, ſe réduit au Couvent & ſes dépendances, ſituées ſur un terrein de niveau, que la nature a formé au ſommet de la montagne. Nous arrivâmes à cette plaine par un chemin agréable, parmi des vignobles & des vergers; d'où nous voyions au-deſſus de nos têtes la montagne, que nous étions fort curieux d'examiner.

Le Couvent eſt un édifice paſſablement régulier; & l'Egliſe eſt décorée dans le goût gothique. On eſt étonné de le voir ſubſiſter parmi les deſcendans de ces gens, chez qui on a trouvé le gout le plus exquis & la plus grande pureté de deſſein; mais les Italiens ſont deſcendans des Romains: qu'y a-t-il d'extraordinaire que le tems ne ſoit capable d'amener? Le territoire du Couvent eſt extrêmement conſidérable: il s'étend d'un côté juſque ſur le Mont Ida, & d'un autre il continue juſqu'à la mer.

Nous trouvâmes à ce Couvent

deux Moines qui eurent la complaiſance de nous accompagner au voyage du Mont Ida : car nos guides en ignoroient totalement le chemin.

A ſept lieues du Couvent nous arrivâmes au dernier endroit où on puiſſe avancer à cheval. Il fallut nous réſoudre à faire le reſte du chemin à pied ; il n'y avoit pas moins de trois lieues de marche juſqu'au ſommet, ſur des rochers nuds, ſtériles & raboteux, & ſur des précipices affreux, tels que je n'en avois jamais rencontré juſque là. L'Apennin m'avoit paru terrible ; ce ne ſont que des pentes douces & agréables en comparaiſon du Mont Ida. Nous nous équipâmes pour cette expédition ; & avec un peu de peine nous fîmes environ deux lieues des trois. Quoique la nuit ne fût pas encore venue, nous fûmes forcés de nous arrêter ici, & de prendre notre gîte dans un vieil enclos, qui étoit une eſpéce de bergerie pour des beſtiaux. Si nous euſſions paſſé plus loin, nous n'aurions point trouvé d'eau. La molleſſe des lits ne nous fit pas

dormir trop long-tems; nous nous levâmes à la pointe du jour; & arrivâmes le matin de fort bonne heure au ſommet de la montagne.

J'eus alors le tems de reſpirer & de regarder autour de moi: mais hélas! qu'y avoit-il à voir? J'ai été ſur le haut du Mont Ida; voila tout ce que j'en puis dire. Cet endroit fameux n'a que ſon nom qui mérite d'être remarqué: c'eſt une montagne rude, ſtérile & déſagréable, dont le pied, qui s'étend conſidérablement de tous côtés, occupe le centre d'une Iſle extrêmement jolie: la ſeule choſe que j'ai appriſe en grimpant ſur le haut, c'eſt que, comme je l'ai remarqué précédemment du coloſſe de l'Apennin, la vûe en eſt plus belle de loin que de près. Je n'y ai pas trouvé une ſource, une grotte, ni un boſquet capable de ſatisfaire les yeux. Le bétail qu'on y voit ſe réduit à quelques chevres hétiques; & la plus grande partie du païſage n'eſt que neige & rochers. Si vous avez lû la Géographie de Dionyſius & les notes de ſon Commenta-

teur ; vous avez du imaginer que le Mont Ida faisoit le plus beau spectacle du monde ; mais, croyez-moi, ces beautés n'existent que dans les descriptions. J'y ai été ; pour eux ou ils en ont parlé sans sçavoir, ou ce sont de francs imposteurs. La neige remplit un nombre de cavernes sur la plus haute partie de la montagne, & paroît y séjourner depuis plusieurs siécles. J'étois désespéré d'avoir pris tant de peine pour rien ; mais mon ami qui n'en avoit pas été plus satisfait que moi d'abord, vint me trouver, lorsque l'on parloit de redescendre la montagne ; il apportoit quelques curiosités qui valoient, me dit-il, toutes les peines que nous avions prises. A la vérité j'en fus très-satisfait. Il apportoit plein ses deux mains de crystaux d'une forme toute particuliere. C'étoit des colonnes pentagones depuis un pouce jusqu'à près de deux de longueur, terminées à chaque bout par une pyramide du même nombre de côtés : toutes étoient parfaitement régulieres à cet égard, & la surface en étoit

ſi polie, que le tout paroiſſoit plutôt un ouvrage de l'art qu'une production de la nature. Leur couleur en général étoit jaune, de différentes nuances, plus ou moins foncées; d'autres avoient un mélange de brun, & quelques-unes étoient tout-à-fait ſans couleur. Les plus belles avoient l'air de topaſes taillées dans cette forme, & leur beauté ne le cédoit pas à la pierre précieuſe de ce nom. Mon Compagnon me dit, en maniere de ſecret, que la moitié des pierres qu'on appelle aujourd'hui Topaſes, ſont de ces ſortes de cryſtaux qui ont été colorés par accident, comme celles-ci, par les émanations & les vapeurs d'une mine de plomb; mais pour leur forme il m'avoua qu'elle étoit abſolument nouvelle pour lui, & en faiſoit un très-grand cas. Il les avoit tirées d'une crevaſſe de rocher. En revenant nous en trouvâmes encore pluſieurs autres éparſes dans la boue & à la ſurface.

Du ſommet du Mont Ida, qui eſt un rocher eſcarpé, pointu, pelé & preſque perpendiculaire, on peut dé-

couvrir la mer de deux côtés ; mais la singularité de ce coup d'œil ne vaut pas à beaucoup près le mal qu'il faut avoir pour y grimper.

LETTRE CXVII.

SI le coup d'œil qu'on découvre du haut du Mont Ida ne dédommage pas de la peine d'y monter, il y a une autre partie qui nous donna lieu de faire un autre voyage, dont nous n'eûmes surement pas lieu de nous repentir. Ce sont les ruines de l'ancienne Gortyne que nous vîmes de-là, & qui ne nous parurent pas loin du pied de la montagne; cependant en y allant nous trouvâmes qu'il y avoit plusieurs bons milles de chemin.

La route pour descendre du Mont Ida, est effrayante au dernier point. Nous n'avions devant nous que des rochers & des précipices ; & nous étions forcés de tourner tout autour pour trouver un passage sur. En allant voir les restes de cette ancienne

Ville, nous paſſâmes par Apodacala; & en rangeant le Mont Ida de près, & pluſieurs montagnes ſtériles, nous arrivâmes à Novi Caſtelli, petit village qui n'eſt qu'à deux milles du terme de notre voyage : nous y prîmes quelques rafraîchiſſemens, afin d'être plus en haleine pour conſidérer tout. Gortyne, dont il ne reſte maintenant qu'une multitude de ruines & de fragmens, diſperſés çà & là ſur une grande étendue de terrein, étoit autrefois la plus grande & la plus riche Ville de l'ancienne Crète. On en fait remonter l'origine jusqu'à Taurus, qui, ſous le nom de Jupiter, enleva Europe ſur la côte de Phénicie, & à Gortyne fils de Rhadamante; mais qui que ce ſoit qui ait bâti la Ville, c'étoit, il y a bien des ſiécles, une place très-forte. Annibal, après la défaite d'Antiochus, s'y retira, & y trouva ſa ſureté.

Les ruines, pour le préſent, ſont diſperſées au pied de quelques petites montagnes dans les plaines de Miſſaria, à environ deux lieues de

la baſe du Mont Ida. Je n'ai jamais vu un ſi grand amas de granite, de porphyre & des plus beaux marbres du monde. Ce ne ſont pas là toutes ſes richeſſes : on voit couchés & renverſés au haſard des jaſpes, & autres pierres du plus grand prix, travaillés en pilaſtres & en ouvrages de revêtement. Tout cela annonce quelle doit avoir été jadis la magnificence d'une Ville, où actuellement les ſeuls fragmens empêchent de paſſer la charrue & bleſſent les pieds des beſtiaux. Le travail de tous ces morceaux le diſpute à la richeſſe des matériaux : en un mot il n'y a guères de collection de ruines qui puiſſe faire un coup d'œil plus majeſtueux. Une des portes eſt encore ſubſiſtante dans ſon ancienne place, quoique pas entiere : l'arcade en eſt noble, & chaque partie du travail peut paſſer pour un chef-d'œuvre. Près du même endroit nous meſurâmes deux colonnes du plus fin granite, taillées chacune d'une ſeule pierre, & elles ont plus de dix-huit pieds de longueur. A quelque diſtance eſt une

double rangée réguliere de piédeſtaux, qui ſemblent avoir ſoutenu les colonnes qui formoient le portique de quelque Temple. A en juger par ces reſtes, ce doit avoir été un édifice trè -conſidérable. Il y a des chapiteaux & des architraves, travaillés avec le plus grand ſoin. Je jettai les yeux ſur pluſieurs fragmens groupés enſemble, que j'imaginai, ſans trop pouvoir dire pourquoi, avoir appartenu au Temple de Jupiter, qui fut autrefois bâti dans cet endroit, le même où Menelas ſacrifia aux Dieux, lorſqu'il apprit la nouvelle que ſa femme s'étoit évadée. On ſçait que le Temple d'Apollon étoit au milieu de la Ville; ainſi ces fragmens ne peuvent pas en avoir fait partie.

Je paſſai quatre ou cinq heures à examiner ces auguſtes ruines : & mon Compagnon n'en marqua pas la moindre impatience. Vous vous rappellez cet eſprit de Milton, qui, quand il étoit dans le Ciel, étoit accoutumé à en conſidérer les riches parquets, plutôt que ſon Dieu. Mon bon Ami, tandis que je conſidérois

& par conféquent admirois le travail des frizes, des chapiteaux & des figures, s'amufoit à en caffer des petits morceaux, pour fervir d'échantillons, des différentes fortes de marbre & de granite, dont tous ces ouvrages étoient faits.

Je fus extrêmement fatisfait de la façon dont on avoit fabriqué quelques colonnes, qui, par leur pofition, doivent probablement avoir appartenu au Temple d'Apollon. Elles font du marbre le plus beau, & fort longues à proportion de leur groffeur : chacune étoit d'une feule piece ; & elles étoient cannelées, non pas felon leur longueur, comme le font d'ordinaire les colonnes flutées, mais en lignes fpirales, qui régnoient depuis le bas jufqu'en haut.

A quels ufages indignes les chofes les plus nobles ne font-elles pas réfervées ! J'ai vu en nous en retournant, & à environ une lieue de ces ruines, les deux plus belles d'entre toutes les colonnes, fervant de jambages à une porte, faite de maçonnerie ordinaire.

LETTRE CXVIII.

LE peu de satisfaction que m'avoit procuré le fameux Mont Ida, n'empêcha point que je ne désirasse avec ardeur de visiter une fameuse merveille de l'Isle de Crète, je veux dire le Labyrinthe. Cependant j'avois appris, par ma propre expérience, à ne point me former de ces lieux une idée aussi grande, que les Auteurs sembloient m'y autoriser; peut-être est-ce à cette défiance que je dois, en grande partie, la surprise que celui-ci m'a causé.

Le Labyrinthe, tel qu'il existe maintenant, est un passage souterrein, obscur, étroit & irrégulier, qui tournoye & forme mille détours si embarrassés, qu'ils paroissent le résultat d'un pur hasard; il occupe toute la cavité ou l'intérieur d'une montagne, par ses différentes allées & ses détours. La montagne est une de celles qui sont placées au pied du Mont Ida; & elle n'est pas éloignée

de plus de deux ou trois milles des ruines que j'avois été voir en dernier lieu.

Nous fûmes obligés de nous faire éclairer avec des flambeaux; car il regne au dedans une obſcurité totale; & il eſt fâcheux d'avoir à craindre de ſe perdre ou d'être laiſſé dans les ténébres, dans un lieu dont on entend dire qu'il ſeroit impoſſible de ſe tirer. L'entrée eſt une ouverture raboteuſe, formée par la nature, d'une largeur conſidérable; mais qui n'a pas plus de cinq pieds de hauteur, de ſorte qu'il faut ſe courber pour y paſſer. On croiroit que le lieu où elle conduit a été renverſé ſens deſſus deſſous par quelque accident. Le platfond en eſt uni & plat; mais le plancher eſt rude & inégal, juſqu'au point de bleſſer les pieds. On voit au toît une grande variété de pierres, dont quelques-unes ſont fort belles: la montagne eſt compoſée de lits ou couches de différentes ſortes de marbres & de pierres communes, & on en voit beaucoup ici qui ſont placées bout-à-bout.

De cette entrée commune nous avançâmes dans une caverne d'une étendue prodigieuse, qui, comme on dit, sert d'anti-chambre au bâtiment. Son pavé est rude aussi & va un peu en pente; & les côtés en sont garnis d'une grande variété de pierres. Je ne crois pas qu'aucun lieu en ait jamais offert de tant d'espéces différentes, dans un si petit espace; & du platfond qui en est plat aussi, mais un peu moins uni qu'à l'entrée, on y voit suspendu une grande quantité de petits glaçons pierreux, tels que mon Ami en avoit trouvé de si parfaits dans les montagnes d'Eole: à l'exception que ceux-ci sont plus courts & d'une espéce plus grossiere.

A mesure qu'on avance dans cette pente de la caverne, on découvre les merveilles de ce lieu. Les ruelles, les allées, les chemins de traverse, & les ouvertures se font appercevoir & sont si variées, & entrelassées, que je ne suis plus du tout surpris de ce que les anciens Ecrivains en ont raconté. Nous évitâmes les sentiers les plus

étroits; & nous abandonnant dans la rue principale, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, nous y ſuivîmes nos guides; car il nous eût été impoſſible de nous y conduire nous-mêmes. Nous y rencontrâmes beaucoup d'ouvertures qui nous euſſent égarés certainement; mais c'étoit pourtant le plus aiſé de tous les chemins. Nous le ſuivîmes l'eſpace de trois bons quarts de mille, & trouvâmes au bout deux grandes cavernes, qui formoient un couple d'appartemens fort beaux. Nous nous y repoſâmes ſur quelques grandes pierres, & à l'aide des nos flambeaux, nous commençâmes à examiner les murailles autour de nous. Cet endroit a quelque choſe d'auguſte, & de grand, au-delà de toute imagination. L'idée de nous trouver ſi éloignés de la lumiere du jour, ne contribuoit pas peu encore à rendre cette ſituation plus vénérable.

Cette allée ſe partage à l'extrémité en deux ou trois branches; nous craignions déja de nous être égarés; mais nos guides nous apprirent que

ce n'étoit pas là qu'étoit le plus grand danger. Ils nous conduisirent dans quelques-unes des autres routes auxquelles celle-ci aboutissoit, & nous les trouvâmes unies & simples, de sorte qu'en quelqu'endroit que nous prissions le parti de retourner sur nos pas, nous revenions au même endroit d'où nous étions partis. C'étoit tout autre chose dans le lieu où étoit le danger réel. Quand nous fumes de retour, on nous mena de l'embouchure de la grande caverne, l'espace d'environ dix toises en avant dans l'allée principale; & on nous y montra un autre chemin que nous aurions pu enfiler aussi aisément que le bon. Nous n'eumes pas avancé quelques pas, que nous y vîmes tant de tournans, de détours, d'allées de traverse entrelassées, que nous n'eumes pas de peine à concevoir qu'un voyageur pouvoit bien s'y égarer, sans aucune apparence de jamais retrouver sa route.

L'allée par laquelle nous étions parvenus jusqu'à l'autre bout du Labyrinthe, avoit environ huit pieds

de hauteur, & passablement assez de largeur. Le toît en étoit plat partout, & formé par la partie inférieure de quelques lits fort unis & réguliers d'une pierre, dont la couleur approche de celle de notre marbre gris de Derby, & qui, si on la tailloit, feroit assurément un très-bel effet. Mon compagnon de voyage détacha ici, de même que des autres rochers dans beaucoup d'endroits, des coquilles pétrifiées de différentes espéces, & quelques beaux morceaux de crystal. Le plancher de ce passage est uni presque par-tout, & on pouvoit y marcher trois de front en plusieurs endroits; mais vers le milieu, il devient non-seulement plus étroit, mais encore il est si bas pendant un trajet assez considérable, que nous fumes obligés de nous y traîner à quatre pieds. Le plus souvent les murs sont du roc vif dans toute sa simplicité; nous remarquâmes ailleurs qu'ils étoient formés de pierres empilées les unes sur les autres.

Il est visible que les deux appar-

temens qui sont au bout de l'allée principale, & qui terminent le Labyrinthe, sont un ouvrage de l'art, ou du moins qu'ils ont été finis de main d'homme. Ç'a été probablement deux cavernes formées d'abord par la nature, & que des ouvriers ont aggrandies en creusant, & en taillant régulierement le rocher. Leur étendue est à peu-près circulaire, quoique la circonférence n'en soit pas réguliere : elles n'ont pas moins de vingt pieds de largeur. Ici les murs ont été taillés dans le roc ; ailleurs ils sont naturels, & par-tout passablement unis. Chez nous les enfans ont coutume de tracer leurs noms avec un couteau sur le toît de plomb d'une Eglise, pour rendre témoignage qu'ils ont monté jusqu'au sommet ; de même aussi les personnes qui ont eu le courage de pénétrer jusques-là dans le Labyrinthe, y ont aussi gravé leurs noms, ou du moins les lettres initiales. Nous en avons remarqué une multitude considérable en lettres capitales, quelques-uns en chiffre, & plusieurs inscrip-

tions : nous y laissâmes aussi les nôtres.

Après avoir écrit nos noms, ce qui n'est pas bien difficile, parce que le rocher est tendre, nous apperçûmes que les autres, quoique tracés indubitablement de la même maniere (car des étrangers n'auroient pas pu avoir d'autres moyens de le faire) n'étoient point creux, mais saillans, & quelques-uns mêmes fort en relief. En les examinant de plus près, ils nous parurent comme des espéces de camées, dont les lettres en blanc sortoient hors du rocher gris. Il y en avoit qui n'étoient qu'un peu saillantes, tandis que d'autres étoient sortantes de trois lignes pour le moins ; & entr'autres une inscription, C. G. M. 1437, excédoit le rocher de près d'un demi pouce ; mais le sommet des lettres étoit émoussé. La plûpart de ces noms étoient accompagnés de dates, & nous ne tardâmes pas à remarquer qu'en général les figures étoient d'autant plus relevées, que la date étoit plus ancienne. Nous en vîmes de plus modernes qui étoient

aussi creuses que les nôtres ; mais aucune n'étoit si nettes au fond que celles qui étoient nouvellement tracées. Les unes étoient à demi remplies, d'autres presque de niveau avec la surface du rocher ; d'autres enfin de différens degrés plus ou moins sortantes.

Cet effet me parut fort extraordinaire ; mais mon ami se hâta de me l'expliquer. Vous avez remarqué, me dit-il, les petits crystaux, qui sont suspendus au toît de cette caverne, & les masses d'une matiere semblable qui s'attachent à ses murs en morceaux de différente figure : tous sont de même origine que cette matiere qui remplit ici, & même excéde le niveau des cavités tracées avec le couteau dans la pierre. Il nous fit convenir qu'il avoit raison, quant à la matiere ou substance de cet ouvrage relevé en bosse, en nous apportant un de ces crystaux de pierre qui pendoient à un angle de la grande allée précisément, à l'entrée de cette salle ; il le rompit, & cassa pareillement une des lettres relevées

en boſſe ; nous vîmes que la matiere étoit la même dans les deux, & abſolument différente du rocher, auquel elle pendoit, ou d'où elle ſortoit. C'eſt du Spar, me dit mon ami, un mineral qui flotte imperceptiblement dans toute eau. C'eſt la matiere qui ſe ſépare des gouttes qui ſuintent de la pierre, avant que de tomber ſur le plancher ; & quoique d'une eſpéce plus groſſiere, c'eſt elle qui forme une croute ſur nos bouilloires à thé, & ſur les autres vaiſſeaux dans leſquels on fait bouillir de l'eau claire. Ce ſpar ſe fait paſſage avec l'eau dans toutes les parties des rochers de cette caverne ; mais il trouve plus de facilité à ſortir aux endroits où le roc eſt nouvellement coupé. C'eſt ainſi qu'il eſt porté dans les tailles de la pierre ; & il ſe ſépare d'avec l'eau dans ces creux. La premiere couche mince qui y eſt logée, en reçoit enſuite une autre, & par ſucceſſion de tems, le tout ſe renfle & déborde de la ſurface horiſontale du rocher, de la même maniere que ces ſtalactites, ou cryſtaux pierreux,

sortent du toît. C'est la même matiere dans l'un & dans l'autre, & elle est tout-à-fait différente de la substance du rocher auquel elle est adhérente. La façon dont l'un & l'autre se forme, est aussi exactement la même; & on imagineroit qu'il ne reste aucun moyen d'en douter.

Il y a des rêveurs en mineralogie, qui depuis peu ont soutenu opiniatrément que cette circonstance prouvoit la croissance graduelle des pierres; s'ils avoient été sur les lieux, ils n'auroient pas avancé que les pierres croissent, par la raison qu'on y trouve dessus, quelque chose qui est tout-à-fait différent de la pierre même. Ils auroient pu aussi bien conclure que l'enclume du Forgeron à Haymarket prend de l'accroissement, parce qu'il y naît dessus tous les ans un grand fungus. Cependant voilà comme nous sommes faits: voilà nos philosophes.

Le Labyrinthe de Crète a bien des siécles d'antiquité; les Auteurs qui en ont parlé, il y a dix-sept ou dix-huit siécles, ont décrit

les dimenſions de ſes allées, de ſes routes, & de ſes ouvertures, préciſément telles qu'elles ſont actuellement. Ses côtés, le ſommet, le fond dans tous, ſont le rocher, le roc vif, & par conſéquent le roc croiſſant, s'il eſt vrai, ſuivant ce ſiſtême, que les rochers prennent de l'accroiſſement. Mais auſſi ſi cela eſt, comment s'eſt-il pu faire, qu'actuellement les côtés, le haut & le bas, ne ſe touchent pas. Des paſſages ſi étroits, dans le ſiſtême des pierres croiſſantes, auroient du ſe joindre depuis un ſi grand eſpace de tems, & ne nous laiſſer aujourd'hui aucune trace du Labyrinthe.

C'eſt une choſe ſurprenante que la façon, dont une erreur une fois adoptée ſe perpétue. Il ſembleroit que chacun ſe fit un devoir d'en impoſer à ſoi-même, & à tout le reſte des hommes, & de démentir ſes ſens pour en venir à bout. Bellon a avancé d'après ſa propre imagination, que le Labyrinthe de Crète étoit une carriere dont on avoit tiré des pierres pour bâtir l'ancienne

Gortyne & Gnoſſus : pour le prouver il dit qu'on peut voir encore les ornieres ſur la montagne, & les traces qu'y ont laiſſé les chariots ſur leſquels on tranſportoit les pierres. Pour vérifier le fait, j'ai cherché dans les environs ces ornieres & ces traces de roues ; mais inutilement. La ſituation du lieu eſt trop mauvaiſe pour en tirer des fardeaux auſſi lourds. En entrant dans le Labyrinthe nous avions encore quelque diſpoſition à en croire Bellon, parce que ſa relation étoit ſoutenue de l'opinion générale ; mais nous vîmes bientôt que c'eſt une erreur & une ſuppoſition évidente. La pierre n'eſt pas ſemblable à celle dont Gortyne étoit bâtie, comme il eſt aiſé de s'en aſſurer par les ruines de cette ville ; & Gnoſſus en eſt trop éloigné, puiſqu'il eſt ſitué au-delà des montagnes. D'ailleurs la pierre eſt tendre, d'une mauvaiſe couleur, & par cette raiſon peu propre en général pour bâtir : à l'égard des ſortes de pierres qui ſont blanches & plus belles, elles ſont trop du-

res pour être travaillées avec des outils ordinaires. La ſtructure du Labyrinthe dépoſe encore contre l'avis de Bellon : car ſes contours & ſes paſſages n'ont point pu être pratiqués commodément pour faire ſortir des pierres. En pareil cas, on les auroit détachées tout ſimplement du front de la montagne, & on n'auroit point cherché à s'enterrer ainſi deſſous.

Ce que j'ai vu des montagnes d'Eole & de quelques autres montagnes d'Italie, m'ont convaincu que ce fameux Labyrinthe a été dans ſon origine un ouvrage de la nature, que quelque perſonne riche & puiſſante a cru mériter d'être perfectionné à cauſe de ſa ſingularité. En Italie, & dans beaucoup d'autres endroits, les montagnes qui ſont compoſées de pierres, ne ſont pas d'un rocher ſolide; mais elles ont fréquemment des creux, des cavernes, & des crevaſſes. Quand elles ſe trouvent avoir quelques particularités extraordinaires, il eſt facile à l'imagination d'enfanter des fables,

& à l'art humain d'enrichir encore par-dessus, & de les embellir. Il paroît qu'on n'a rien fait autre chose ici que de rendre les passages plus hauts en quelques endroits, & de les élargir dans d'autres, en taillant dans le toit & les côtés. Les allées elles-mêmes ont été formées naturellement.

En effet on peut concevoir qu'il y a dans tout ceci quelque chose de plus que du caprice. Ces cavernes souterreines pouvoient fournir un asyle dans les cas de danger, & dans des affaires d'état. Nous lisons que souvent on s'en est servi en pareil cas. C'est un motif suffisant pour justifier tous les travaux qu'on y a faits, & une bonne raison pour les embarras qu'on a laissés à l'entrée. Toutes les montagnes de l'Isle de Crète sont remplies de cavernes, plus ou moins grandes; & nous vîmes dans les côtés du Mont Ida des ouvertures qui auroient pu nous mener aussi loin que celles de cette fameuse caverne, si on eût employé seulement un peu d'art pour

élargir quelques-unes des entrées plus étroites.

Il ne faut pas croire que ce Labyrinthe, comme on le nomme, ait été le lieu réel & originaire qui a porté ce nom dans cette Isle fameuse. Les descriptions de l'un & de l'autre, ni même le lieu ne cadrent point. L'ancien Labyrinthe de Crète étoit un ouvrage de l'art, & a été bâti sur le modèle du fameux d'Egypte, l'une des merveilles du monde, formé de murailles épaisses, & embelli d'un portique à l'entrée. Il paroît aussi avoir été dans la ville Gnossus, au lieu que celui-ci en est fort éloigné. Enfin pour détruire entierement tout soupçon de leur identité, Diodore de Sicile & Pline, en parlent comme d'un édifice détruit de leur tems, & dont il ne restoit plus aucunes traces. Il n'est pas surprenant qu'une caverne souterreine de cette espéce, remplie d'embarras dont on ne peut pas se tirer, & finie par la main des hommes, ait été, dans la suite des tems, décorée du nom d'un an-

cien édifice de ce genre, détruit depuis si long-tems. C'est celui-ci & non l'ancien, qui est le fameux Labyrinthe de Crète dont Cedrenus & d'autres Auteurs après lui ont parlé.

LETTRE CXIX.

JE traverse actuellement le Levant, & vous ne sçauriez concevoir combien j'ai de joie à voir des lieux célébrés par les Auteurs que j'ai été acoutumé de lire avec vénération. Il faut vous avouer que la vue & le ressouvenir sont tout ce que je puis me rappeller de la plûpart : car ils me paroissent tout-à-fait dénués d'agrément, après les trésors qu'on trouve dispersés dans tous les cantons de l'Italie. Je suis maintenant sur le Cimolus des Anciens, l'Argentiere des modernes. La fameuse terre qu'on employoit dans les manufactures de lainage, étoit le sol de cette Isle. Si je m'en rapporte à mes yeux, notre terre à

foulon eſt une choſe tout-à-fait différente ; car la leur doit avoir été blanche. Il n'y a rien ſous les pieds, ſi on en excepte les jardins & les cantons cultivés, que la terre blanche ſemblable à de la marne, qui s'émie ſous les pas, & ſur laquelle il eſt déſagréable de marcher. Mais que dois-je trouver en cela d'étonnant ? Nous diſtinguons notre terre à foulon moderne, ſous le nom de *cimolia purpuraſcens*, terre pourpre de Cimole ; elle eſt brune, & on la tire dans le Comté de Bedford.

Le nom faſtueux que les Modernes ont donné à cette petite Iſle, a tiré ſon origine de quel ques mines d'argent, qu'un refugié François y a découvertes, il y a bien des années. Mais les Turcs ont mis de ſi forts impôts ſur le terrein, qu'il ne vaut pas maintenant la peine d'être travaillé, d'autant que la mine n'en eſt pas riche.

C'eſt un pays pauvre, un amas de montagnes brulées, pierreuſes & d'un aſpect déſagréable, fâcheux à traverſer, & qui ne vaut pas la cul-

ture. Il n'y a dans toute l'Isle qu'un seul petit village, dont le peuple meurt presque de faim. Il ne cultive qu'un seul petit canton de terre autour de la Ville ; on y recueille du coton, & un peu d'orge pour la subsistance des habitans. Nous fûmes bientôt las de ce séjour ; mais mon infatigable ami me conjura de l'accompagner jusqu'au lieu où sont situées les mines qui lui ont donné son nom. Nous n'eûmes pas de peine à louer un guide ; car il ne peut pas y avoir un grand voyage à faire dans une Isle qui n'a pas plus de six milles de traverse d'aucun côté. Nous eûmes cependant une route désagréable pour y arriver par des rochers & des précipices. C'est la croupe d'une des plus hautes montagnes. Nous vîmes des vestiges de forges & des lieux où on avoit coutume de préparer & de fondre la mine ; mon ami ne fut pas long-tems sans trouver un peu de terre minérale ; elle est semblable à celle de Norwege, mais autant que nous en pûmes juger, elle est bien pauvre.

L'argent n'eſt point caché ici dans la mine de plomb, comme dans les mines d'Angleterre : mais il paroît en filets & par veines dans l'intérieur d'une eſpéce de caillou ; c'eſt ainſi que j'appellois la pierre dans laquelle mon compagnon me la fit voir ; pour lui il l'appelloit une agathe.

Ce ne fut pas la ſeule choſe précieuſe que mon ami s'appropria à Argentiere. Les femmes y ſont jolies : elles voyent ſi rarement des étrangers, & ſont ſi pauvres, qu'elles profitent avec plaiſir des occaſions, & ne ſont pas difficiles. Mon ami avoit acoſté un pauvre petite fille, qui étoit venue nous apporter à vendre des gros bas de coton, la ſeule manufacture de cette Iſle ; & ſi quelques gens plus au fait que lui des femmes du Levant, ne lui euſſent donné des avis très - néceſſaires en pareil cas, il y a lieu de croire qu'il ſe feroit mal trouvé de cette connoiſſance.

LETTRE CXX.

SI je ne fus pas fort satisfait de ce qui s'offrit à notre vûe à Argentiere, il n'en fut pas de même à Milo. J'y ai séjourné depuis dix jours, & je ne pense pas y avoir mal employé mon tems. Vous rirez de notre route, depuis Argentiere jusqu'ici : ç'a été l'affaire de vingt-sept minutes. Nous débarquâmes à Poloni; & le coup-d'œil du paysage, vu de cet endroit, ne me donna pas beaucoup de satisfaction. Il est auprès de la côte aussi raboteux, aussi pierreux & tout aussi stérile qu'à Cimole; mais après avoir fait environ une lieu de trajet, nous arrivâmes dans un pays abondant & très-agréable. La route passe à travers des plantations de coton & des vignobles; & nous vîmes quelques riches campagnes de bled. Deux ou trois autres milles plus loin, nous rencontrâmes une Ville passablement longue; c'est la principale place de

l'Isle, & on l'appelle de son nom Milo. Les maisons y sont mieux bâties qu'en aucun autre lieu du Levant que j'aye encore vu ; & ses habitans qui sont en grand nombre, ont l'air occupé, & paroissent à leur aise. Je suis fâché de vous dire, que, quoique les rues de Milo soient larges, & les maisons assez régulieres, pour ne pas dire très-bien bâties, c'est l'endroit le plus puant & le plus sale que j'aye vu. Dans quelques-uns des pays les plus civilisés de l'Europe, le devant des Palais au rez-de-chaussée est assez malpropre, ici ce sont des vrais cloaques; la puanteur de ces endroits jointe à la malpropreté des herbes marines qui pourrissent, & aux plantes des marais salés, forme une puanteur compliquée, la plus horrible que j'aie senti. C'est quelque chose bien étrange que l'habitude! Les habitans n'y sentent pas plus cette odeur, que les Turcs de Candie celle de leurs cadavres; mais dans ces deux pays l'air est empesté de vapeurs nuisibles, qui

rendent les Villes très-malfaines.

Vous ferez étonné d'entendre parler d'une Ville conftruite de pierre ponce. C'eft exactement ce que l'on voit à Milo ; on ne s'y fert point d'autres matériaux. Les blocs de pierre ponce y font fort gros & extrêmement légers, & quoique fpongieux & creux, ils font durables. Nous vîmes de ces pierres brifées à l'angle des bâtimens, & nous remarquâmes en beaucoup d'endroits qu'elles font compofées de filets fibreux. Elles ont été évidemment brulées dans la forme qu'elles ont actuellement ; & mon compagnon nous regala d'une conjecture finguliere qu'il a imaginée à leur occafion. Il eft d'avis que ce font des maffes de cette forte d'afbefte que les Apotiquaires ignorans appellent alun de plume, qui ont été calcinées à un feu affez fort pour opérer quelque altération dans leur contexture, quoique notre feu ordinaire ne foit pas affez vif pour cela. Il en a mis à part quelques morceaux pour les emporter en

Angleterre ; je ne ſçais pas trop ce que nos ſçavans penſeront d'un ſiſtême auſſi étrange. Mais la nouveauté a ſouvent des charmes.

Le Cadi ou principal Magiſtrat de Milo eſt Turc ; mais les habitans ſont tous Grecs. Ils ont quantité d'Egliſes & de Chapelles ; mais après vous avoir décrit les Egliſes d'Europe, je ne vois rien dans celles-ci qui mérite une mention particuliere. Le Monaſtère de Ste Marine eſt fort agréable ; il eſt bâti ſur une montagne, bien arroſé, & décoré de plantations d'oranges & de limons entremêlés de cedres & autres eſpéces des plus beaux arbres originaires du pays, qui font un joli coup-d'œil. Les Religieux de ce Couvent ne ſont pas d'excellens jardiniers ; tout y croît de ſoi-même & pêle mêle ; ſuivant mon goût, cette négligence parfaite a des beautés qui l'emportent ſur la plûpart des ouvrages de l'art.

Milo eſt une Iſle ſinguliere ; la plus grande partie en eſt brulée & preſque en charbon. Il ne faut pas en être ſurpris ; il y a eu de tout

tems dans différens cantons, des feux souterreins très-considérables qui y existent encore à présent. On pourroit presque appeller tout son territoire un roc brulé, réduit en pierre ponce par ces feux, & abreuvé dans toutes ses parties par l'eau de la mer. Nous appercûmes je ne sçais combien d'ouvertures le long de la côte, à mesure que nous avancions de la pleine mer vers *Polonia.* La mer se précipitoit à grands flots dans toutes, & revenoit en murmurant avec un bruit sourd, après avoir selon les apparences pénétré dans chacune d'elles à une grande profondeur sous l'Isle.

Milo abonde en minéraux de diverses espéces : mon compagnon qui sçait combien je suis curieux de ces études qu'ils éclaircissent, quoique, à dire le vrai, je n'y ai acquis jusqu'à présent que des connoissances bien superficielles, me conduisit de place en place pour les observer. Presque tous les rochers que nous rencontrions, manifestoient en les touchant avec la langue, l'alun qu'ils contiennent. Il nous proposa d'entrer dans

quantité de cavernes, pour considérer de plus près l'état de ces productions ; comme il me sembloit que toute l'Isle nous fourniroit des objets dignes de notre curiosité, je ne m'y opposai point. Nous en traversâmes plusieurs : je fremissois souvent à la vue des précipices qui sembloient nous menacer d'une perte certaine. Nous y vîmes quantité de gouttes pétrifiées ou crystaux qui pendoient du haut des toîts, dont quelques-uns étoient de couleur de fer, d'autres composés de la mine de ce métal : ce n'étoit pas là ce que nous cherchions. Les Anciens ont célébré Milo pour son alun ; & décrit un grand nombre des diverses formes sous lesquels ils y trouvoient ce sel. Mon ami s'attachoit avec acharnement à les découvrir ; & comme il arrive ordinairement aux gens qui ont du jugement & de l'industrie, ses espérances ne furent pas vaines.

Il me fit voir dans quelques creux du rocher qui formoit le pavé d'une des plus éloignées de ces cavernes

naturelles, des morceaux d'un alun pur, parfait & solide, formé naturellement par le desséchement des petites gouttes d'eau qui y avoient séjourné, après s'être chargées de sel en passant à travers les rochers. Quelques-uns étoient spongieux, compacts; & la variété de leur apparence répondoit assez bien à toutes les descriptions que les anciens Auteurs nous ont données de ce qu'ils appellent alun natif. Il restoit encore une espéce, la plus belle de toutes à chercher; c'est celle qu'on appelle alun de plume. Les Ecrivains modernes ont pris mal à propos pour elle, une des sortes d'amianthes, c'est-à-dire, une pierre qui ne se dissout point dans l'eau, & qui n'a aucun des caractères de ce sel, ni même d'aucun sel du tout. Nous ne tardâmes pas à renconter cette espéce véritable : d'abord nous vîmes beaucoup d'efflorescences sur le devant des pierres qui formoient les murs d'une des plus profondes cavernes; & en les examinant, nous vîmes qu'elles étoit composées par

filets fort courts. Cependant nous découvrîmes peu après des feuillets d'alun pur, blancs comme la neige, & tous formés de beaux fils luisans, qui pendoient du haut du même rocher. Mon compagnon se donna beaucoup de peine pour attraper quelques-uns des plus beaux ; & il les regarde comme un trésor inestimable.

Les anciens Auteurs connoissent beaucoup mieux l'histoire naturelle, que nous ne semblons l'avouer, & ils étoient beaucoup plus fidéles dans leurs descriptions, que ceux qui en ont écrit d'un style plus pompeux dans ces derniers tems. Outre l'alun, cette Isle étoit encore célébrée par son souphre ; & je dois à ces Auteurs la justice de dire que jamais je n'en ai vu de si beau : j'ai examiné le souphre de Golfatara, & ce qu'on appelle le souphre fixe du Vésuve. J'en ai trouvé beaucoup de l'un & de l'autre sous mes pieds dans ces lieux ; ce n'est qu'à Milo que j'aurois été tenté de m'arrêter pour le ramasser. Le souphre fixe du Vésuve est verd, mais d'un verd terne, qui

ressemble à de la terre ; au lieu que le souphre verd de Milo est luisant & transparent comme du crystal; j'en ai trouvé certains morceaux qui s'écrasoient sous mes pieds en passant sur les montagnes qui en fournissent abondamment, lesquels n'étoient guères moins beaux que des émeraudes. Nous vîmes aussi une grande quantité de l'espéce jaune pure; il y en avoit autour de nous des morceaux aussi gros que la tête; & de tems en tems on en trouve qui sont rouges & transparens comme le rubis. N'allez pas imaginer que tout le souphre de Milo soit de la même finesse. Il y en a beaucoup de l'espéce commune; on en voit aussi du fin très-fréquemment : & souvent une masse qui paroît de l'espéce grossiere à la surface, contient dans son milieu des morceaux très-purs.

Il me reste encore à considérer les productions naturelles de Sidero Joannes, le S. Jean de fer. C'est ainsi qu'on nomme une partie considérable de l'Isle, à cause des mines de fer qui y sont abondantes.

Nous

Nous nous en étions formé de grandes idées; nous ne pûmes pas les voir, car le lieu étoit trop chaud. C'eſt là que les feux ſouterreins ſe font ſentir avec plus de force; & ceux qui ſont aſſez initiés en Chymie, pour ſçavoir que la limaille de fer, & du ſouphre en poudre, humectés & réduits en pâte, s'enflamment d'eux-mêmes, ne ſeront peut-être pas embarraſſés de concevoir qu'une Iſle abondante en ces minéraux, & pénétrée par l'eau de la mer qui s'inſinue dans ſes cavernes, doit être toute enflammée au-dedans.

Quand nous étions ſur le point de quitter cette Iſle, mon compagnon me demanda, & j'y conſentis facilement, que notre petit vaiſſeau cotoyât le rivage, afin que nous euſſions la commodité d'examiner la ſtructure de l'Iſle. Elle nous parut une voûte de pierres, pénétrée par l'eau de la mer dans certains endroits, & remplie de feu dans les autres. Les différentes ouvertures dans le rocher, qui formoient les crévaſſes ſous leſquelles nous paſſions,

nous donnerent la facilité de regarder les cavernes qui paroissoient fort grandes. Elles étoient obscures, de sorte que nous ne sçaurions dire leurs dimensions réelles, ni jusqu'où elles peuvent atteindre : quelques - unes nous parurent si singulieres, que nous abordâmes pour y entrer. L'une d'elles qui nous avoit invités à l'aller voir par son plafond peint, étoit à environ quatre milles au midi de la Ville ; nous y entrâmes aisément, & nous vîmes que, quoiqu'elle soit actuellement à quelque distance de l'eau, l'eau monte jusque là dans les mauvais tems. Jamais je n'avois rien vu de si agréable que ce coup-d'œil. La grotte surpasse tout ce que l'Art a jamais pu imaginer : elle a environ vingt pieds de hauteur ; & comme la lumiere y donnoit alors, elle paroissoit par-tout incrustée de cette espéce de matiere luisante que l'on vend chez les marchands de couleur pour en tapisser nos grottes. Chaque partie de la caverne, le haut, les côtés, & même le plancher, étoient couverts d'une incrustation de cette ma-

tiere brillante ; il y en avoit de rouge, de jaune, la plus grande partie étoit parfaitement sans couleur, & aussi transparente que du crystal.

En y portant la langue, on sentoit au gout que le tout étoit d'alun ; ses couleurs rouge & jaune étoient produites par un mélange de particules de fer & d'autres minéraux, qui affectoit ainsi sa superficie, sans causer aucune altération dans son goût. Quand nous eûmes bien admiré cet endroit, nous descendîmes dans une autre caverne peu éloignée. C'étoit une cavité formée par la nature dans le rocher : elle est voisine de la mer ; cependant les vagues n'atteignent point jusques-là, si ce n'est dans les tempêtes. Toute sa partie supérieure étoit pareillement tapissée d'efflorescences d'alun ; mais elles n'étoient pas formées de particules brillantes ; & le tout étoit en poudre blanche très-fine. Il y avoit plus d'un pied d'eau sur le pavé de cette caverne : ainsi je ne me souciai pas d'y entrer ; mais aucune considération n'étoit capable d'arrêter mon com-

pagnon. Il remplit une petite boëte de ce qu'il détacha des murailles, comme il avoit déja fait dans l'autre. Je ne sçais pas si toutes les curiosités naturelles qu'il a ramassées arriveront saines & sauves en Angleterre; si cela est, les Amateurs de cette science devront lui avoir beaucoup d'obligation : car assurément, il a rassemblé peu à peu, une grande quantité de choses précieuses & rares.

L'esprit n'est point étonné de la production des fleurs naturelles d'alun sur toutes les faces de ces cavernes. Les rochers en sont abondamment fournis; le goût l'y découvre par-tout, & on le sent sur les surfaces de la plûpart. L'eau de la mer remplit par fois ces cavernes, & partout où elle touche le rocher, elle dissout le sel qui se trouve à sa surface. Quand le corps de l'eau s'est retiré, il reste encore une humidité attachée sur les pierres & qui est fort chargée de sel : cette humidité attire à elle des particules de souphre & de fer, quoi qu'elle ne soit, à propre-

ment parler, que du sel pur; & lorsqu'elle se desseche, le sel demeure. Aux endroits où il a été attiré pur, on le voit tout blanc sur la pierre; quand il est mélangé avec d'autres particules, il est rouge ou jaune; où l'évaporation de l'eau s'est faite fort lentement, il a eu le tems de se rassembler en crystaux, qui sont ces paillettes brillantes que nous avions vues sur les côtés, & sur le pavé de la premiere caverne. Quand elle séche plus promptement, la nature n'a pas le loisir suffisant pour rassembler les particules en masses; mais elles s'attachent aux côtés qu'elles tapissent en forme de poudre.

Les beautés & les singularités de ces cavernes nous engagerent à en considérer beaucoup d'autres; & nous ne perdîmes nos peines dans aucunes. En rangeant la côte, nous vîmes un autre trou dans le rocher, dont les côtés & le sommet étoient tapissés d'un brillant éclattant, qui ne paroissoit que comme un endüit appliqué sur le rocher uni & poli. Nous nous en approchâmes fort vîte;

quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que ce brillant n'étoit pas du ſel, mais du feu. Le pavé compoſé d'une terre mêlée de ſouphre, étoit alors tout couvert d'une flamme bleue. Ce que nous avions vu de brillant ſur le rocher, devoit ſon origine à la flamme; ce ſpectacle neuf, très-ſurprenant, penſa nous couter bien cher. En avançant vers la caverne, nous avions le vent au dos; & nous étions aſſez proches pour regarder au-dedans,& voir une partie du fond; mais une bouffée de vent qui s'éleva d'un autre côté, pouſſa vers nous la vapeur des matieres enflammées, qui nous renverſa par terre. Si le même vent eût continué une minute de plus, nous en euſſions été ſuffoqués: heureuſement il changea dans l'inſtant, & nous en profitâmes pour nous en éloigner à quatre pieds. La vapeur me fit connoître, à n'en pouvoir douter, que le ſouphre n'étoit pas la ſeule matiere qui bruloit; car on ſentoit une odeur de porreau: à coup ſur, il y a auſſi de l'orpiment.

Au ſortir delà, nous trouvâmes en

avançant, que nous marchions sur une nouvelle espéce de terrein. La terre fumoit en beaucoup d'endroits; dans quelques-uns, elle étoit brulante, & sonnoit le creux sous nos pieds. Le vent continuoit à écarter de nous la mauvaise odeur, sans quoi je pense qu'elle eût été insupportable. Comme nous avions été sur le mont Vésuve, cela ne nous étonnoit pas : nous marchions sur des voûtes qui couvroient des régions de feu. Les rochers par-tout où nous en rencontrions étoient remplis de cavernes : & quand nous fumes arrivés tout-à-fait sur le terrein brulant, nous ne pouvions en aucun endroit mettre les mains dans un trou de la carriere, sans le trouver absolument chaud.

Nous trouvâmes dans les rochers plusieurs cavités naturelles capables de contenir dix ou douze personnes, & si chaudes qu'elles pourroient servir d'étuves. Il y en a qui ont été aggrandies après coup, & taillées par les habitans; sur-tout une qu'on appelle le Bain du Corsaire, parce que dans le tems où cette Isle étoit la re-

traite de ces sortes de gens, on s'en étoit servi communément pour y raffraîchir les matelots.

Indépendamment de ces étuves naturelles & artificielles, il y a à Milo des sources chaudes en abondances, & des bains naturels; mais au pied de la montagne dans le voisinage de la petite ville de Castro, on trouve des bains publics, fort commodes pour l'usage, quoiqu'ils ne soient point décorés par des bâtimens. L'embouchure en est si basse, qu'un homme de taille ordinaire ne sçauroit y entrer sans se baisser; mais le toît s'éleve à mesure qu'on avance. Ce passage naturel mene à une distance très-considérable sous la montagne, d'un côté par un passage grand & facile, & de l'autre, par une allée étroite; chacun d'eux est terminé, ainsi que la grande allée du Labyrinthe de Crète, par une espéce de salle où il y a un bain d'eau tiéde, & des places pour suer. Le degré de chaleur en est tel, que les personnes d'une constitution foible ont peine à la supporter; mais ces

bains & ces sudatoires ont operé un grand nombre de guérisons.

L'eau de ces bains est salée. On ne doit pas en être surpris, si on considére que les eaux de la mer pénétrent toute l'Isle. On devroit plutôt s'étonner qu'il se trouve dans le pays aucune eau propre à boire. A dire le vrai, il ne s'en rencontre pas beaucoup : toutes les sources dans les lieux bas sont sulphureuses & chalibées, & quelques-unes le sont extrêmement. La meilleure eau de toute l'Isle est celle de la source qui est à Castro; elle est chaude en sortant de sa source; quand elle est réfroidie, on s'apperçoit qu'elle n'a été échauffée que par des feux qui sont au-dessous; car il ne lui reste pas le moindre goût qui annonce un mélange de matiere minérale.

On voit dans beaucoup d'endroits de cette Isle des sources sourdre à travers le sable; & elles sont toutes chaudes. Elles échauffent même le sable si fort, qu'on ne sçauroit y enfoncer les doigts sans se bruler. Il ne faut que quelques minutes pour cui-

re les œufs, qu'on y enterre à peu de profondeur. J'en ai examiné un bon nombre; & toutes m'ont paru, de même que la ſource qui eſt à Caſtro, d'un eau pure, échauffée par un feu ſouterrein.

LETTRE CXXI.

J'Avois été aſſez ſatisfait de mes obſervations à Milo, pour m'attendre à quelque choſe de conſidérable à Siphante, iſle plus étendue, & qui au premier coup d'œil promettoit encore davantage. Je n'ai pas lieu de me repentir tout-à-fait d'y avoir été; j'y ai trouvé des objets capables de m'amuſer, mais en général ils ſont d'un genre tout différent de ce que j'ai vu à Milo.

Les anciens Auteurs ſe ſont bien trompés dans les dimenſions qu'ils ont données à leur Sythnos. Ils ont fixé la circonférence à trente-ſix milles. Le ſimple coup-d'œil m'a convaincu qu'elle en devoit avoir beaucoup plus; & ceux qui l'ont meſurée,

aſſurent qu'elle en a quarante. Quelques Géographes Grecs l'appellent Mérope ; & les Latins en ont parlé ſous les noms de Mérapia & Acis. Ces Auteurs en ont extrêmement diffamé les habitans ; ils ont rendu ſuſpecte la foi Siphantine, ou plutôt ils l'ont deshonorée, au point de la faire paſſer en proverbe comme celle des Carthaginois ; quand ils vouloient parler de la conduite la plus contraire à la probité, ils l'appelloient Morale Siphnienne. Pour le préſent on n'y remarque rien de ſemblable. Les habitans avec qui j'ai converſé, ſont polis & obligeans ; quoique je réſide dans cette iſle depuis huit jours, je n'ai aucun lieu de m'en plaindre.

Je vous ai parlé de Milo comme d'un amas de pierre ponce, Siphante eſt un rocher de marbre. J'ai été étonné en paſſant au-deſſous des montagnes, de voir que leurs côtés, aux endroits où le rocher paroît briſé, ſont tous de porphire ou de granite ; & qu'en certains endroits, on a taillé des routes

dans des couches de beau marbre. Vous conjecturez sans doute, que dans un tel pays les habitans doivent mourir de faim : désabusez-vous ; ces lits de marbre sont recouverts de deux & quelquefois de trois ou quatre pieds d'une terre très fertile ; & tout y croît merveilleusement. Je n'ai jamais vu de plus beaux raisins : les fruits en général y sont d'un très-bon goût ; & le bled y vient à pleins épis. En arrivant à Siphante, & pas plutôt, je commençai à sentir la différence du climat que je venois de quitter, & de celui où j'entrois. L'air de Milo étoit impregné de vapeurs de souphre ; & la seule pureté de celui de Siphante me le faisoit croire odoriférant. Je m'étonne comment on peut vivre à Milo ; en effet, j'y ai vu fort peu de gens avancés en âge : au lieu qu'à Siphante, l'homme que je pris pour porter mon bagage en débarquant, avoit cent dix-huit ans. Tous les habitans de cette Isle ont un air de santé répandu sur leur visage ; dans l'autre ils ont un teint livide, comme s'

on les voyoit à travers la flamme d'esprit de vin.

Il y a dans cette Isle quatre villages, dont les habitans sont fort nombreux & tous occupés. Ils ont plusieurs manufactures, & tirent un très-bon parti de la plûpart des productions naturelles de l'Isle. L'huile, les capres, les fruits, la cire & le miel, sont les principales branches de leur commerce. Outre ces villages il y a un Château bâti sur un rocher vers la mer, où étoit située autrefois l'ancienne Apollonie; & ils ont plusieurs Couvens.

J'avois lû tant de belles choses des mines de Siphante, & des richesses que l'Isle tiroit de ces trésors, que j'étois fort curieux de sçavoir où elles étoient. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon compagnon de voyage n'étoit pas moins empressé que moi à faire cette découverte. Il me dit qu'elles devoient être vers la mer, parce qu'il se ressouvenoit d'avoir lu, que l'eau y entra & les détruisit en punition de ce qu'on avoit négligé d'offrir à Apollon suivant

l'usage la dixme de leur produit. On nous mena donc à une caverne dans une montagne qui faisoit face à la mer, & où les eaux pouvoient atteindre pendant une grosse tempête. Les habitans nous dirent, d'après une ancienne tradition, que c'étoit là qu'avoient été les mines. Nous entrâmes dans une cavité très-profonde, obscure & désagréable. Mon ami qui ne trouva rien d'abord qui répondît à son attente, poussa plus loin ses recherches; & après une perquisition pénible, il revint me trouver sans avoir réussi. Il est persuadé, tant pour n'avoir point trouvé de mine, que par la nature du rocher, que jamais il n'y a eu d'or ni d'argent en cet endroit. Quoi qu'il en soit, les témoignages de tous les Auteurs se réunissent pour prouver qu'il y a eu dans cette Isle des mines de l'un & de l'autre; & il est bien singulier qu'on ignore jusqu'au lieu d'où on les tiroit. Actuellement l'industrie est la mine des Siphantins; & quoiqu'ils aient perdu depuis long-tems ces trésors, ce sont

encore les peuples les plus riches, & les plus heureux de toutes les Isles du Levant.

Si nous ne découvrîmes point de mines d'or ni d'argent, nous trouvâmes une abondance prodigieuse de plomb dans tous les cantons de ce pays. Par-tout où le rocher présentoit une surface nue de quelqu'étendue, nous y vîmes une matiere bleuâtre & luisante, en masses de différentes grosseurs : c'étoit une mine de plomb, & même très-riche ; & dans certains endroits, elle étoit si proche de la surface à la pointe des montagnes, que non seulement les pluies l'avoient mise à découvert, mais encore en avoient entraîné diverses portions ; de sorte que nous marchions sur des masses de différentes espéces dont plusieurs étoient fort riches. Ils ne se donnent pas beaucoup de peine pour fouiller la terre ; mais ils la fondent en plomb en bien des endroits. Ils pouroient en tirer bien meilleur parti, sans l'appréhension qu'ils ont des Turcs leurs Maîtres ; & ils aiment mieux planter & labourer

le terrein, que de creuser dans les entrailles de la terre, & de suer à la forge.

Une Isle autrefois aussi opulente que Siphnos, doit certainement avoir contenu dans ce tems-là des bâtimens magnifiques ; & il est bien surprenant qu'on en trouve aussi peu de restes. Je ne prétends pourtant pas vous dire qu'il n'y en ait aucun. J'ai déterré sans beaucoup de peine un Temple dédiée à Pan, qui, suivant les Auteurs, a été très-fameux dans cette Isle ; il paroît que c'étoit un édifice très-noble. Il y a des fragmens de colonnes de granite d'un travail excellent, & quelques-unes des frises sont magnifiques. Le meilleur morceau que j'ai vu de ce genre, fait partie de la maison d'un des trafiquans de l'Isle. Entre le Port & le Château qui n'est pas éloigné du lieu où sont les restes du Temple, (car ils sont précisément au pied de la montagne) il y a une grande partie d'un tombeau qui semble avoir été très-élégant. Il a de deux à trois pieds de largeur, autant de profondeur, &

plus de six pieds de longueur. Les matériaux sont un marbre pourpre & jaune très-élégant, du produit de l'Isle; & il est richement sculpté. Les feuilles d'Acanthe qu'on y voit, partout où elles sont encore entieres, sont les plus belles que j'aie jamais vues d'ouvrage antique: les côtés sont émoussés & les angles écornés; les parties saillantes de quelques pommes de pin, & autres figures de la même espéce, ont été usées ou enlevées: & ce qui renfermoit peut-être alors les cendres de quelque Prince ou Héros, sert à présent d'auge à cochons.

J'ai vu plusieurs autres monumens du même genre, & ils avoient en général la même forme. Ils ressemblent assez à un cercueil posé sur la terre & sans couvercle; j'en ai surtout remarqué un qui m'a frappé, par les peines qu'il doit avoir couté à finir. C'est un porphire d'une très-belle espéce, blanc & couleur de belle améthiste, que l'on trouve en quantité dans plusieurs cantons de cette Isle: les bas reliefs en étoient superbes.

En allant visiter le Monastère qui est à Brici, nous abreuvâmes nos chevaux dans un auge. Il étoit aisé de distinguer par ses bords, qu'il n'avoit pas été fait pour cet usage. En l'examinant de près, nous vîmes que c'étoit un tombeau de ce beau marbre : sa longueur n'a pas plus de trois à quatre pieds ; mais le bas-relief paroît avoir été excellent. On voit à sa partie antérieure les figures de trois enfans encore assez entiers ; le reste est presque tout effacé. Ces figures avec deux autres fort dégradées, qui sont sur la porte de la ville du côté du port, & deux ou trois bas-reliefs qui étoient originairement des portions de tombeaux, & qui maintenant sont employés dans des murs de maisons, sont les principaux restes que j'ai pu découvrir de cette ancienne splendeur qui faisoit autrefois préférer Siphante à toutes les autres isles du Levant.



LETTRE CXXII.

VOus direz que je suis déterminé à voir toutes les Isles de ce pays. Je vous écris de Seriphos, le Serpho des modernes. Je ne sçais si j'aurois voulu entreprendre un long voyage pour m'y rendre ; mais je ne crois pas que ce que j'ai vu soit acheté trop cher par une route de dix milles. Les Anciens faisoient toutes leurs Isles trop petites. Je m'attendois de trouver à Serpho, suivant la relation de Pline, un terrein d'environ douze milles de tour ; il est assurément trois fois plus grand.

Serpho est un pays singulier & très-champêtre ; on n'y voit de tous côtés que rochers, précipices, carrieres escarpées, & promontoires nuds. La plûpart des montagnes sont de marbre, quelques-unes presque entierement de pierre d'aimant ; mais comme je l'ai observé ailleurs, ce n'est pas dans ces grosses masses que l'on rencontre ordinairement la ver-

tu attractive. J'étois extrêmement charmé du paysage ; mais je jurerois bien que les habitans n'auroient pas été fâchés qu'il fût plus fertile. Ils meurent de faim ; il n'y a qu'une seule ville dans toute l'Isle, que l'on appelle S. Nicolas ; de toutes celles que j'ai vues, c'est la plus extraordinaire pour sa figure & sa situation. Elle est à environ trois milles du Port, & construite en rond autour d'un rocher horrible & hideux, noir, escarpé & raboteux. Quel beau choix les habitans ont fait là pour la vûe. Mais de tout tems ils ont passé pour des sots & des imbécilles, & ils n'ont pas dégénéré.

Si cette Isle étoit en de meilleures mains, on pourroit en tirer un bon parti. Quoique nous n'eussions trouvé aucunes mines d'or ni d'argent à Siphante, mon ami détacha des crevasses des rochers en deux ou trois endroits, quelques-uns de ces cailloux, qui contiennent l'argent d'une des autres Isles. A la vérité nous n'y trouvâmes point d'argent ; mais il y a bien de l'apparence qu'en creusant

plus avant dans les crevasses, ces cailloux pourroient contenir de ce métal. Quoi qu'il en soit, nous trouvions par-tout sous nos pieds de riche mine de fer, & même de la plus riche & de la plus belle que j'eusse encore vu. Je vous ai déja parlé, d'après les instructions de mon compagnon, des pierres sanguines, & d'une variété presque innombrable de mines de ce métal. Je croyois les avoir toutes vues ; mais nous en rencontrâmes ici toute une suite d'une autre espéce. Nous en trouvâmes de radiées, en formes d'étoilles, & de la couleur d'acier du plus beau poli. Celles-ci me paroissent de l'espéce des manganeses, qui forment les plus beaux ornemens de la plûpart des cabinets qui sont en Europe ; nous les foulions aux pieds : on les rencontre dans les fentes perpendiculaires des rochers de pierre d'aimant ; les pluyes les déracinent & les entraînent dans les plaines. Ces mines mériteroient bien qu'on se donnât la peine de les exploiter. De tous les tems Seriphos a eu une aussi mauvai-

ſe réputation qu'à préſent, ç'a été de toutes les Iſles la plus mépriſée & la plus négligée pendant les plus beaux jours & le brillant de la Grece. Son port même, qui eſt naturellement un des meilleurs du Levant, n'a j'amais pu lui obtenir aucune faveur. Nous n'apprenons pas qu'elle ait eu aucune ville ni bourg; & l'on n'y rencontre pas le moindre veſtige de l'ancienne ſplendeur de la Grece. Si les Grecs l'ont ſi mal regardée, les Latins l'ont traitée encore avec plus d'infamie, & en ont fait le lieu d'exil des citoyens qu'ils avoient envie de réduire au déſeſpoir par cette punition. Tacite dit que ce fut là que Auguſte relegua Caſſius Severus. On raconte un trait de raillerie de Stratonicus, qui ayant demandé à un exilé dans ce pays, quel crime il falloit avoir commis pour en être banni? cet homme lui répondit, le parjure. Comment lui repliqua-t-il? que ne vous parjurez-vous donc bien vite, pour ſortir d'une auſſi maudite priſon?

Je ne ſçaurois, mon cher ami,

prendre congé de Seriphos, sans entrer dans l'examen de ce qui est cause que les grenouilles y sont muettes. Pline & Ælien s'accordent tous les deux à dire, que c'est un vice local; & que les mêmes grenouilles croasseroient comme toutes les autres de leur espéce, si on les transportoit ailleurs. On croyoit communément dans l'ancien tems que Jupiter avoit infligé cette punition à toute leur race, pour avoir eu l'impertinence de troubler le sommeil de Persée. Mais Théophraste qui avoit naturellement plus de philosophie que de Religion, dit que cet effet étoit naturel, & qu'il n'étoit occasionné que par la fraîcheur particuliere à l'eau de cette Isle. Combien n'a-t-on pas vu parmi les Philosophes de disputes aussi frivoles? & qu'il seroit bien à souhaiter que ces Messieurs voulussent bien s'assurer de la vérité des faits avant que de former ainsi des conjectures sur leurs causes! Croyez-moi, mon cher, les grenouilles de Seriphos font tout autant de bruit que celles de Hollande.

LETTRE CXXIII.

VOus êtes maintenant familiarifé avec l'idée, qu'un pays de rocher peut être fertile. C'eft ce qu'on vérifie par-tout le Levant ; & je fuis porté à croire, que plus il eft pierreux, plus il eft fécond. Antiparos en fournit la preuve : c'eft une maffe de pierres continues, qui n'eft recouverte que de deux ou trois pieds de terre, & qui eft très-féconde en végétaux.

Antiparos différe beaucoup de toutes les Ifles que j'ai encore vues dans l'Archipel : elle eft platte, & on n'y voit la pierre que d'efpace en efpace. C'eft une des plus petites de toutes ces Ifles, & elle n'a qu'un feul village & fort peu d'habitans ; mais c'eft celle que j'aurois le plus de regret de n'avoir pas vifitée. On trouve dans cette Ifle la fameufe grotte, connue dès les tems les plus reculés, qui a été célébrée jufqu'à notre fiécle, & le plus fouvent par des gens qui n'en ont

ont jamais vu guère plus que son entrée. C'est un lieu surprenant : j'en avois entendu raconter tant de choses, que je pris la résolution d'y descendre ; mais j'avoue que je me suis souvent repenti de ma curiosité. Je me suis cru perdu ; & il y a eu des momens où j'aurois volontiers donné tout ce que je possède au monde, pour me retrouver sain & sauf en Angleterre.

Le Labyrinthe de Crète m'avoit semblé un objet terrible ; ce n'étoit qu'une belle terrasse en comparaison de celui-ci. Nous avions posté nombre de gens à l'entrée pour en appeller d'autres, & venir nous chercher, en cas que nous ne fussions pas de retour dans un certain tems. Si nous nous fussions égarés, il auroit fallu y rester ; personne n'auroit osé nous suivre. Je ne prétends pas exalter mon courage pour y avoir descendu, comme si j'eusse été le premier : d'autres y sont descendus avant moi, sans doute ; & ce n'est qu'au moyen des choses qu'ils ont laissées dans leur expédition, que nous

avons été en état d'y arriver ; mais je suis persuadé que si vous eussiez entendu les relations de nos guides, vous auriez eu peu d'envie d'y descendre ensuite. Je présume que peu de gens voudront suivre mon exemple ; & peut-être que mon récit sera le dernier qui sera jamais fait d'après l'inspection même des lieux.

Nous fîmes environ quatre milles depuis la Ville jusqu'à cet endroit ; on y entre par une vaste caverne, formée par une espéce d'arcade naturelle qui est à l'entrée. Elle s'ouvre dans le roc solide ; le toît, ainsi que les côtés, en sont raboteux & inégaux. Il y a quelques pilliers, ouvrage de la nature & non de l'art, qui divisent cette entrée en deux parties. On voit sur la plus grande des restes d'une inscription qui est fort ancienne, & ne consiste qu'en quelques noms propres. Les Grecs qui habitent à présent l'Isle, ont une tradition, que ce sont les noms des gens qui conspirerent contre Alexandre le Grand, lesquels s'y retirerent comme dans l'asyle le plus sur qu'ils pou-

voient rencontrer : mais cette ſuppoſition ne paroît appuyée ſur aucun fondement.

On deſcend dans la caverne par un chemin en pente, qui commence entre deux pilliers à main droite : d'abord la pente eſt douce ; par la ſuite elle devient beaucoup plus roide. Quand nous fûmes à l'extrémité de la caverne, nos guides allumerent leurs flambeaux, & gagnerent une ouverture qui conduit aux réduits écartés de la grotte. Ils n'étoient pas trop d'humeur de deſcendre devant nous : je fus obligé de marcher le premier un flambeau à la main ; & un autre me ſuivoit immédiatement auſſi avec une torche : enſuite venoit mon Compagnon avec trois autres, & la marche étoit fermée encore par deux hommes, qui avoient ordre de ſe tenir à une certaine diſtance, pour être prêts à nous ſecourir en cas d'accident.

Les montagnes ſont toutes remplies de cavernes dans cette partie du monde : & les Iſles ſont toutes percées de paſſages ſouterreins de

cette espéce : mais ce sont des bagatelles en comparaison. Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin dans cette route étroite, qui étoit trop basse pour s'y pouvoir tenir debout, quand j'apperçus devant moi un fort crampon de fer enfoncé dans le rocher. Nos guides, si l'on peut donner ce nom à des gens qui marchoient derriere & non devant nous, m'avoient prévenu de ce fait ; & l'un d'eux eut alors le courage de passer devant, & d'attacher au crampon une corde qu'il avoit apportée exprès. J'eus quelque peine à lui persuader de descendre le premier, dans un abysme effrayant, qui étoit immédiatement devant nous. Au bout de quelques momens il agita son flambeau, du fond où il étoit alors, & nous cria de le suivre. Ce fut moi qui descendis le second. Nous nous laissâmes glisser par le moyen de la corde ; & je me trouvai sur un pavé uni & de niveau, environné de murs d'un rocher rude & raboteux, avec une grande voûte au-dessus de nos têtes. Si je n'avois

rien trouvé de particulier dans la voix du guide qui me parloit d'en-bas; celle de mon Ami qui me parloit d'enhaut, formoit des échos & resonnoit comme le bruit du tonnerre. Quand nous fûmes tous descendus, je fis au guide hardi, qui étoit descendu le premier, une petite gratification, qui l'encouragea à nous précéder encore. Il tourna à main droite, & nous conduisit, après quelques pas, au bord d'un autre précipice. Celui ci étoit moins escarpé; mais bien plus profond que le précédent. Notre guide s'assit par terre, & tenant son flambeau élevé avec les deux mains, il se laissa glisser avec une grande rapidité: nous le suivîmes, & nous comptions maintenant être arrivés au fond: mais hélas! quelle imagination! Nous eûmes tout le loisir de respirer ici; il y avoit, dans la tranquillité parfaite qui régnoit dans ce lieu, quelque chose qui inspiroit le respect & cependant du plaisir. Je ne pouvois penser sans effroi combien nous étions éloignés de la portée du jour; mais

nos torches & nos flambeaux bruloient bien, & tout étoit suffisamment éclairé autour de nous. L'air n'étoit point du tout serré ni désagréable, comme quand il est comprimé ; il étoit au contraire chaud & agréable ; & comme nous étions parfaitement à l'abri de toute interruption, nous eûmes le loisir de tout examiner à l'aise autour de nous.

Les rochers qui formoient les côtés de la caverne, où nous étions alors, étoient en général d'une espéce de porphire, dont la couleur étoit parsemée de pourpre. C'est une pierre qu'on rencontre très-fréquemment dans ces Isles, & qui seroit assurément bien belle, si elle étoit taillée. Les rebords saillans & raboteux qu'on voyoit sur la plûpart, faisoient en même tems un spectacle terrible & beau. Le toît étoit hors de la portée de notre vûe ; du moins la clarté des flambeaux n'y atteignoit pas avec assez de force, pour nous le faire appercevoir distinctement. Le plancher ou pavé étoit d'une pierre tout-à-fait différente de

celle des côtés, c'eſt-à-dire, une pierre griſe, molle & raboteuſe, ſemblable à celle dont on ſe ſert pour bâtir dans certains cantons du Comté d'York. On appercevoit dans cette pierre un grand nombre de coquilles pétrifiées, des cornes d'Hammon & des Conques anomies, qui s'élevoient au-deſſus du niveau, & la rendoient très-incommode pour les pieds.

Notre conducteur, à qui ma petite libéralité ſembloit avoir donné un nouveau fond de courage, nous mena de cette plateforme au bord d'un autre précipice, qui n'étoit ni profond, ni ſi horriblement eſcarpé. Il s'y plongea dans un inſtant, & nous diſant de reſter tranquilles, juſqu'à ce qu'il eût préparé ce qui étoit néceſſaire pour notre deſcente: il prit une échelle qui étoit pendue à un des côtés, & nous la hauſſant à la portée de nos pieds, il en tint le pied bien ferme tandis que nous deſcendions. Je ne ſçaurois me rien rappeller qui approche de la frayeur que j'eûs en me laiſſant gliſſer ſur le ventre le long du rocher, & m'ac-

crochant en haut par les mains pour attraper avec les pieds les premiers échelons. Enſuite je deſcendis avec moins de peine ; le coup-d'œil étoit effrayant. Nous enviſagions ſur la gauche des précipices & des cavernes ouvertes prêtes à engloutir quiconque auroit entrepris d'y deſcendre ſans échelle, ou qui auroit fait le moindre faux pas. Du terrein uni ſur lequel nous nous trouvâmes après cette derniere deſcente, on nous mena par des paſſages tantôt étroits, quelquefois plus larges, & qui alloient toujours en deſcendant, juſqu'à une diſtance fort conſidérable. J'eſpérois qu'enfin nous étions au bout de notre expédition ; mais je me trompois encore. Le guide qui étoit déja deſcendu une fois dans cet endroit avant nous, marchoit d'un pas tremblant, & nous avertit d'un précipice plus terrible qu'aucun des précédens. Il n'y avoit aucun moyen de deſcendre ſans le ſecours d'une échelle que nos guides avoient apportée exprès ; & malheureuſement elle ne ſe trouva pas auſſi

longue qu'elle auroit du être. Nous eûmes beaucoup de peine à y faire defcendre notre guide avec une corde; & quand il eut affujetti l'échelle, nous n'eûmes pas moins d'embarras qu'auparavant pour atteindre le premier échelon. Du fond de cette caverne, qui n'étoit point de rocher comme le refte, mais de terre, même un peu humide, nous avançâmes vers un autre talus ou defcente trop profonde pour notre échelle; mais pourtant pas affez efcarpée pour que nous en euffions abfolument befoin. Nous fûmes réduits à y attacher encore une fois notre corde, & à nous laiffer gliffer fur le dos les uns après les autres, en tenant la corde bien ferme. La bande du rocher fur laquelle nous gliffâmes en defcendant, fe terminoit brufquement à main droite, & nous pouvions facilement diftinguer l'eau qui étoit dans un fond au-deffous.

Jugez fi je n'avois pas raifon de me repentir de notre expédition; mais il faut convenir que la fin nous dédommagea de toutes nos peines.

Quand nous eûmes gagné le fond de cette derniere descente, tous les dangers étoient passés. Cependant nous n'étions pas encore au bout de la route. Il nous restoit encore à faire un chemin long & assez désagréable : tantôt il falloit marcher à quatre pieds, tantôt glisser sur le derriere, & quelquefois nous étions obligés de ramper sur le ventre sur des rochers très-raboteux, par des passages qui n'avoient pas trois pieds de hauteur, le tout en continuant à descendre peu-à-peu. A la fin nous arrivâmes à un vaste banc de rocher, qui se présentoit devant nous, de telle maniere qu'il sembloit nous barrer absolument tout passage. C'eût été, à mon avis, une expédition bien fâcheuse, que d'être descendu ainsi jusques-là pour être obligés de remonter aussitôt, comme il auroit fallu faire, si nous en eussions cru les apparences. Notre guide nous promit quelque chose de mieux : il nous laissa sous la garde d'un de ses compagnons; & prenant tous les autres avec lui pour tourner autour du

rocher qui avançoit, il nous pria d'attendre quelques minutes. En effet il nous tint parole; il avoit profité de ces momens pour illuminer la grotte à l'entrée de laquelle nous étions alors. Ils avoient attaché des flambeaux à toutes les parties du rocher qui faisoient saillie, & ils en avoient assujetti plusieurs sur le plancher; & ils étoient tous bien allumés, lorsqu'il vint nous prendre par la main pour nous conduire.

La partie la plus incommode de notre expédition avoit été la derniere; demeurés avec un seul guide, sans autre clarté que celle d'un seul flambeau, dans un défilé étroit, & avec un grand rocher devant nous. Aussi le changement que nous éprouvâmes ensuite, fut surprenant au-delà de toute imagination. Il nous conduisit dans la grotte, dont l'entrée étoit précisément derriere ce rocher avancé. Vous m'avez entendu raconter, combien une seule petite chandelle jette de clarté dans une mine, où tout est parfaitement obscur: vous pouvez vous figurer l'effet que

devoient produire huit flambeaux bien allumés dans un tel endroit: d'abord la lumiere nous parut si vive, que les yeux avoient de la peine à la supporter ; & la vue étoit incommodée de l'éclat qui régnoit dans cette fameuse grotte. Nous nous trouvâmes dans une caverne la plus surprenante & en même tems la plus belle qu'on puisse jamais imaginer.

La grotte est une vaste voûte, dont le toît, arrondi en arc, est irrégulier ; le pavé est uni en certains endroits & raboteux dans d'autres ; les côtés, qui presque par-tout forment des portions de cercles, sont tantôt du rocher nud, tantôt couvert d'une variété infinie d'incrustations. Le haut du toît voûté est d'environ quatre-vingts pieds ; la longueur de la grotte de trois cens pieds, & sa largeur de presque autant. Sa plus grande profondeur est vers son milieu ; mais pas exactement au centre. Nous étions alors entre neuf cens & mille pieds plus bas que la surface du terrein par lequel nous étions entrés. Ce n'est pas

là pourtant toute la profondeur de ces souterreins. Nos guides nous assurerent que les passages continuoient à descendre encore sept ou huit cens pieds de plus ; mais nous voulûmes bien les en croire sur leur parole, comme nous supposons qu'ils l'ont appris sur le récit des autres : car il n'est pas probable que personne ait jamais tenté de descendre plus loin que la grotte où nous étions.

Excusez, mon cher ami, si je tarde à vous en donner la description ; c'est qu'en vérité je suis embarrassé par où commencer. Au milieu d'un éclat si éblouissant & si varié, à quel objet pourrai-je m'attacher le premier ? Vous m'avez quelquefois entendu parler de ces eaux pétrifiées qui pendent du toît des cavernes dans les mines & les Monts Eoliens ; ainsi que des incrustrations de différentes espéces, dont leurs côtés sont tapissés, & des belles masses de Spar qu'on voit sur le plancher. Ceux qui n'ont pas visité la grotte d'Antiparos, peuvent trouver cela beau partout ailleurs ; ici on les trouve d'une

perfection, telle que tout ce qui eſt dans les autres endroits doit paroître extrêmement commun. La matiere qui forme ces incruſtations ailleurs, quoique ſouvent fort claire & brillante, n'eſt pas à beaucoup près auſſi pure. Ici c'eſt un cryſtal luiſant & parfait. Toute la ſurface de la caverne, le toît, le pavé & les côtés en ſont couverts. Vous penſez ſans doute que cette matiere ſeule devoit faire un très-beau ſpectacle; mais la beauté des formes ſous leſquelles elle ſe fait appercevoir, l'emporte de beaucoup ſur elle. Imaginez, ſi vous pouvez, l'éclat que doit avoir une caverne ainſi couverte & illuminée. La lumiere des flambeaux étoit réfléchie en même tems du haut, du bas & des côtés; & comme elle étoit renvoyée d'angle en angle, parmi les ornemens du toît & des côtés, cela lui donnoit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ma vue fut d'abord éblouie d'un éclat & d'une ſplendeur ſi compoſée; & je fus longtems ſans pouvoir la fixer ſur aucun objet particulier.

Enfin je commençai à regarder la voûte parsemée de cryſtaux pendans, que je prenois pour autant de morceaux de gommes. Il y a toujours dans ces cavernes de l'eau qui ſuinte du platfond ; & l'on remarque auſſi des vapeurs qui s'élévent d'en-bas & qui ſe condenſent en eau dans les parties creuſes ; ces eaux ou ces vapeurs contiennent en tous tems des particules de cette matiere cryſtalline. La quantité d'eau eſt fort petite & ſon cours eſt lent. Elle s'attache au toît, & en diſtille goutte à goute, ou bien elle coule dans la même petite quantité & avec lenteur le long des côtés. Dans l'un & l'autre cas, elle laiſſe après elle cette matiere cryſtalline dont elle s'étoit chargée, & répand un vernis léger ſur les murailles, ou forme, en pendant du toît, les principes d'un cryſtal pierreux. Chaque goutte qui ſurvient après, groſſit le glaçon, ou épaiſſit le vernis, & par ſucceſſion de tems, elle couvre la muraille & forme au-deſſous de la voûte mille pyramides renverſées. Ce n'eſt pas tout : ce qui

diſtille du ſommet en gouttes, contient encore un peu de cette matiere cryſtalline, quoiqu'elle en ait dépoſé la plus grande partie au haut; & ce reſtant s'en ſépare ici; c'eſt ce qui forme le vernis uni & luiſant du plancher, aux endroits où les gouttes tombent plus vîte; mais où elles ſe ſuccédent plus lentement les unes aux autres, il ſe fait un amas de cette matiere pure & pierreuſe, de formes & de figures différentes & variées à l'infini. Tel eſt le ſiſtême général de la formation des incruſtations & des ornemens des grottes. Celle d'Antiparos, l'une des plus grandes & des plus profondes qu'il y ait au monde, les contient tous dans la plus grande perfection.

Nous entrâmes dans un boſquet d'arbres de cryſtal. Le pavé étoit en général d'un ſpar uni & fort luiſant. C'eſt ainſi que l'appelle mon Compagnon de voyage; mais permettez-moi d'abandonner un terme que je n'entends pas bien, & de l'appeller du cryſtal, dont il a toutes les apparences. Nous nous promenâmes

ſur ce pavé luiſant en faiſant mille détours au milieu des arbriſſeaux, & des groſſes maſſes de ce cryſtal qui s'élevoient au-deſſus de niveau, comme des pierres grandes & épaiſſes, & formoient des têtes & des touffes de rameaux. On en voyoit juſqu'à huit ou dix pieds de hauteur, & la plus grande partie avoient depuis deux juſqu'à cinq pieds. Tous étoient de la même matiere que le plancher; & ce qui ajoutoit beaucoup à leur beauté & à leur apparence d'arbres, c'eſt que ces cryſtaux avoient la ſurface hériſſée par-tout de petites pointes luiſantes, qui, à les conſidérer de près, ſembloient être des pyramides de la même matiere. En général leur hauteur étoit d'environ un cinquiéme de pouce, & leur figure triangulaire; leurs baſes, qui prenoient leur origine ſur la maſſe, étoient fort proches les unes des autres; mais les ſommets étoient très-diſtincts. Les réflections & réfractions de la lumiere des flambeaux parmi cette innombrable quantité de pointes ſaillantes, toutes angu-

laires, faiſoient le plus bel effet du monde. A quelque diſtance de l'entrée, nous arrivâmes près d'un pillier de cryſtal de ſept pieds de hauteur & plus d'un pied de diametre. Il s'éleve immédiatement du plancher, & conſerve la même épaiſſeur juſqu'en haut. Sa ſurface eſt fort brillante & d'un luſtre pur & parfait. Autour de celui-ci on en voit trois ou quatre autres de quatre pieds de hauteur & gros à proportion. L'un d'eux a été rompu & le morceau eſt couché au pied. Nos guides nous dirent d'examiner le tronc au ſommet, & nous firent remarquer ſa reſſemblance à celui d'un arbre qu'on a coupé. Ils nous avertirent de faire attention au cœur, & aux différens cercles de bois plus tendre qui ſont autour; ils obſerverent que c'étoit abſolument la même choſe que dans l'accroiſſement des arbres, & nous aſſurerent que ces arbres de cryſtal pouſſoient du plancher préciſément de la même façon. Ce ſiſtême eſt digne de l'entendement de ces payſans. Pour nous qui ſçavions que ces co-

lonnes, comme tout le reste des ornemens du plancher, sont formées par la matiere qu'y ont laissée les gouttes d'eau qui se sont succédé les unes aux autres après un long espace de tems, nous y vîmes une bonne raison, pour que le tout fût composé de croûtes, placées les unes sur les autres. Tous ces stalactites ou crystaux pierreux de la voûte & même ce qui tapissoit les côtés, est composé d'une quantité de couches posées de même.

Dans d'autres endroits du plancher, nous vîmes de petites collines de crystal, composées de la même maniere, & dans quelques-unes des parties plus enfoncées, nous trouvâmes de petites pierres rondes aussi blanches que la neige, & grosses comme des balles de mousquet. En les brisant on voit qu'elles sont faites aussi de différentes couches, qui se recouvrent précisément de même que toutes les autres concrétions; il y en eut une, au centre de laquelle nous trouvâmes une goutte d'eau.

Nous passâmes ensuite à l'examen

des côtés de la grotte ; quelle variété infinie de beautés n'offrent-ils pas ? Dans certains endroits le rocher poli eſt couvert d'une grande nape de ce cryſtal, ſemblable à une grande glace étendue uniment par deſſus, & de l'épaiſſeur d'un ou deux pouces. Sa ſurface eſt parfaitement polie, & ſuit par-tout la figure du rocher. Dans d'autres cette nape de cryſtal eſt variée par une quantité innombrable de figures irrégulieres & ſur toute la ſurface. Elles étoient élevées tantôt plus tantôt moins & formoient des détours d'une beauté frappante. Ailleurs où les murailles étoient aſſez ſaillantes, pour que les gouttes tombant du toît puſſent y atteindre, il s'étoit formé ſur les parties proéminentes ainſi que ſur le plancher, des arbriſſeaux de cryſtal: mais ceux-ci ſont communément moins hauts & plus étendus que ceux du plancher. Nous en vîmes un grand nombre d'environ un pied & demi de hauteur, qui s'élevoient chacun ſur une ſimple pierre, épais, irréguliers, & formant une tête ronde

& évaſée d'un diametre, preſque égal à leur hauteur; aucune partie de la grotte ne paroiſſoit plus belle que les côtés où ces arbriſſaux étoient les plus fréquens. Quelques-uns étoient purs & ſans couleurs, d'autres auſſi blancs que la neige, & tous avoient leur ſurface couverte de ces petites pyramides, dont je vous ai parlé plus haut.

Tout cela eſt encore peu de choſe auprès de la beauté principale des côtés. Il y a des endroits où la nape de cryſtal, au lieu d'être adhérente immédiatement au mur ou au rocher, en eſt à une certaine diſtance, & forme une eſpéce de rideau d'une matiere très-pure & tranſparente. Cela faiſoit un coup-d'œil le plus ſingulier & le plus élégant; je n'avois jamais rien vu ni entendu raconter de pareil, & j'étois encore plus charmé de voir mon Compagnon auſſi étonné que moi. Ces rideaux de cryſtal avoient dix ou douze pieds de large, & ſouvent vingt ou plus de hauteur. Ils prenoient leur naiſſance à quelque endroit du cein-

tre de la voûte & pendoient jusqu'au plancher. Communément ils étoient contigus d'un côté à la muraille, & de l'autre atteignoient à un autre rocher, à une distance considérable, & par ce moyen formoient une espéce de cabinets ou de salles en dedans qui étoient fort beaux, & qui n'ont rien de semblables dans le monde. Ces rideaux de crystal n'étoient pas unis; mais ondés & plissés, & leurs ondulations ajoutoient encore à leur beauté. S'il arrivoit que dans quelques endroits ils fussent assez saillans pour recevoir une plus grande quantité de gouttes tombantes, ils y étoient couverts de petites pyramides de crystal, semblables à celles des arbres & arbrisseaux du plancher: tout le reste de leur étendue étoit poli & uni comme une glace.

Il me reste encore à vous décrire le toît ou la voûte de ce lieu surprenant; comment m'en acquitterai-je? Je ne connois point de termes propres à exprimer une variété d'objets qui n'ont jamais été vus ni dé-

crits par perſonne. Ici ce ſont des rayons divergens d'un cryſtal pur & luiſant, en maniere d'étoille, qui partent d'un centre lumineux & s'étendent à huit ou neuf pieds de diametre. Là ce ſont des maſſes pendantes, comme de groſſes grappes de raiſins ſuſpendues à la voûte. Ailleurs ce ſont des feſtons continués, ſans ſoutien dans le milieu, attachés par les deux bouts, & formant mille repréſentations variées de feuilles, de fruits & de fleurs. On voit au premier coup-d'œil dans toutes ces figures, une certaine ruſticité, qui annonce que c'eſt vraiment un ouvrage de la nature ; mais l'art ſeroit flatté de pouvoir les copier.

A de petites diſtances entre ces objets, on apperçoit une quantité innombrable de ſtalactites ou cryſtaux pierreux, d'une grandeur encore plus ſurprenante. Il y en a qui, ſans doute, ont été pluſieurs ſiécles à ſe former, & qui ont depuis dix juſqu'à vingt ou trente pieds de longueur. On en voit un à-peu-près au

centre de la grotte qui doit être infiniment plus long, car il tombe de huit ou neuf pieds plus bas que tous les autres, & femblent avoir cinq ou fix pieds de diametre à fa bafe. C'eft un cône bien formé dont la pointe eft affez menue : s'il étoit poffible de détacher un morceau de cette efpéce & de le tranfporter fans accident en Europe, qu'en penferoient nos virtuofes ? un cone de cryftal pur de cette groffeur feroit fans doute un morceau plus riche & plus magnifique que toutes leurs collections raffemblées.

Nous vîmes à la pointe de beaucoup de ces morceaux & fur quelques autres parties faillantes de la grotte, des gouttes féparées d'une eau parfaitement tranfparente. Cette eau avoit dépofé fon cryftal fur les côtés, & ajouté par-là une petite portion de fubftance à leur maffe.

Il y a à peu-près fous le centre de la voûte une grande pyramide de congélations naturelles de l'efpéce des arbres dont j'ai déja fait mention; c'eft la plus belle maffe qu'il

y

y ait sur le plancher ; elle est ornée d'un accompagnement de festons & de cones, qui pendent de la partie correspondante de la voûte, & lui forment une espéce d'étage antique. On trouve par derriere un de ces cabinets naturels, formé du principal recoin de la grotte par un grand rideau de crystal, & qui est rempli de belles congélations. Cette pyramide est appellée *Autel* : on en a cassé quelques morceaux : & nous lûmes sur la base de la pyramide, cette inscription gravée, qui nous embarrassa beaucoup : *Hic ipse Christus adfuit, ejus natali die media nocte celebrato.* Elle portoit la date de 1673. N'étant point Catholiques Romains, nous n'aurions pas pu en comprendre le sens, si nos guides ne nous eussent informés, qu'un Seigneur François, Ambassadeur à la Porte, y avoit fait célébrer la Messe en grande solemnité la nuit de Noel ; & qu'il avoit passé deux ou trois jours dans cette grotte avec une compagnie fort nombreuse.

Vous êtes en peine de sçavoir

comment nous sommes sortis de ce profond abysme. J'en étois moi-même assez embarrassé, lorsque j'y songeois dedans la grotte. Le *Sed revocare gradum* de Virgile se présentoit à mon esprit avec tout ce qu'il a d'effrayant : cependant j'en suis dehors & je me porte bien. Ç'a été un furieux embarras, & j'aurai lieu de m'en ressouvenir. J'ai eu plus de contusions & d'éraflures dans cette seule expédition, que dans tout le reste de mes voyages.

J'avois été trop empressé d'entrer dans la caverne, pour observer la superficie du terrein. En sortant je ne pus m'empêcher d'admirer la grande quantité de pierres transparentes qu'on trouve en pains d'un ou deux pieds de diametre. Toutes les fois que nous en cassions quelqu'une, elle tomboit en figures régulieres appellées Parallelipipedes. Mon compagnon n'y avoit pas fait plus d'attention que moi en entrant ; mais il m'apprit alors que c'étoit le fameux crystal d'Islande, sur lequel Newton a écrit au sujet de sa

double réfraction. Il en prit un morceau qu'il appliqua sur une page d'un livre qu'il avoit dans sa poche. En effet toutes les lignes nous parurent doubles, vues au travers de ce crystal.

LETTRE CXXIV.

TOutes les Isles sont dispersées dans l'Archipel, & n'ont qu'une fort petite distance entre elles. Une heure a suffi pour nous transporter d'Antiparos ici; mais je crois avoir oublié de dater ma lettre : c'est de l'isle de Paros que je vous écris. Le canal qui sépare ces deux Isles n'a guères plus d'un mille de largeur; cependant nous avons été obligés d'en faire six ou sept pour arriver au port.

Paros, Isle autrefois considérable, la premiere & la plus importante des Cyclades, l'alliée des Asiatiques contre les Grecs, & l'écueil contre lequel échoua l'un des plus grands Généraux que la Grece ait jamais

eu, Miltiades, qui entreprit vainement de la réduire, est encore à présent un des lieux les plus florissants de tout le Levant. Ses antiquités sont ce qui lui mérite le plus l'attention des voyageurs.

Les murs du Château de Paros, ou Parechia, sont construits sur des ruines qui doivent avoir été autrefois des édifices bien nobles. On y rencontre par-tout des marbres antiques; ici on voit des angles de frises sortir dans un endroit; ailleurs un lit entier de pierres a été suppléé par quelque belle colonne placée horisontalement dans le mur. On a peine à retenir ses larmes, quand on porte sa vue sur des ruines employées à un tel usage. On n'a jamais vu, & probablement on ne verra jamais ailleurs, un tel amas d'architraves, de piédestaux & de corniches, placés si confusément. Les murs semblent avoir été jettés au hazard sans aucun ordre ni dessein, & seulement pour lier ensemble les différentes parties des édifices.

Les maiſons des particuliers ſont, je ne dirai pas, ornées, mais, bâties avec des ruines de la même eſpéce. J'ai vu dans un endroit quantité de beaux bas-reliefs, entaſſés les uns ſur les autres, pour former une étable où on nouriſſoit un veau. Dans un autre le corps d'une ſtatue, placé à la porte d'une chaumiere ſervoit pour aider à monter à cheval ; & on a pratiqué avec le ciſeau dans la poitrine & les flancs, des trous pour poſer les pieds. Deux bouts de corniche ſervent dans un autre endroit pour les montans d'une porte, & une colonne cannelée d'un travail exquis tient lieu de linteau.

Ne ſoyez pas ſurpris, mon cher ami, qu'il y ait dans cette Iſle une telle profuſion de marbre. C'eſt cette Paros, qui, dans tous les tems a été fameuſe pour ſes carrieres de cette pierre, & du nom de laquelle le plus beau marbre pour l'uſage des Statuaires a été appellé marbre de Paros. Toute l'Iſle peut paſſer encore à préſent pour une carriere continuée de cette magnifique pier-

re ; mais au lieu des Sculpteurs fameux qui la travailloient autrefois, on n'y trouve que quelques méchants maçons, dont toute l'ambition semble se borner à gacher du mortier, ou tout au plus à scier quelques pierres pour garnir l'âtre du foyer.

Nous ne pûmes nous refuser la satisfaction d'examiner les carrieres d'où les Anciens tiroient le marbre dont ils ont fourni tous les pays du monde policé alors. Nous nous y fîmes conduire par des gens de la campagne : l'une d'elles qu'on nous donna pour très-ancienne, est encore couverte de fragmens de cette pierre ; & les lieux d'où on la tiroit du rocher, paroissoient si fraîchement taillés, que nous avions peine à croire qu'on n'y eût pas travaillé depuis. Dans une autre, qu'on dit être la plus ancienne de toutes, nous vîmes une véritable curiosité, un beau bas-relief qu'on a laissé subsister dans le rocher. Les Anciens étoient dans l'usage de tailler leurs figures de cette maniere ; ensuite ils coupoient le bloc à une profondeur con-

venable, afin de lui laiſſer l'épaiſſeur néceſſaire. Celui-ci ſemble entierement fini, quoiqu'il n'ait jamais été détaché. Il eſt à préſent au fond d'une rue très-profonde, qui ſert d'étable à brebis. Si l'Iſle poſſede encore cet antique précieux, elle en eſt redevable à ce qu'il eſt attaché à la carriere, & peut-être même à ce qu'il eſt moins à portée d'être vu que bien d'autres. Il a quatre pieds de longueur, & deux ou trois de hauteur; il contient pour le moins vingt-neuf figures, & repréſente une Bacchanale. Les plus grandes ont près de deux pieds de long; mais la plûpart ſont plus petites. Les ſix principales d'entre les grandes ſont danſantes; on y voit un Satyre riant qui eſt plein d'expreſſion, & à quelque diſtance de lui une Nimphe qui recule en arriere, comme ſi elle refuſoit de danſer, quoique ſollicitée de le faire. Pluſieurs figures ſemblent n'être que ſpectatrices; & Bacchus qui eſt au haut, eſt un fort joli garçon; il eſt entouré de gens qui danſent & ſe réjouiſſent.

J'étois d'avis que les visages n'avoient jamais été finis ; mon ami est persuadé qu'ils l'ont été, mais qu'ils ont été endommagés & même à demi gâtés par accident. On voit par une inscription au bas, que le Sculpteur se nommoit Adamas Odrysès, & qu'il consacra cet ouvrage aux Nimphes de cette Isle.

La couleur & le grain du marbre, nous parurent bien différens de ceux dont se servent à présent les Statuaires & qui viennent d'Italie. Le grain est plus gros, mais plus brillant & plus clair. Il demande plus d'habileté dans l'Artiste qui le travaille; car il est sujet à s'éclater & à se rompre; aussi quand il est fini, il a beaucoup plus d'éclat.

Cette Isle n'est pas des plus petites ; on estime sa circonférence à trente ou quarante milles ; & pour le peu que le rocher de marbre soit recouvert de terre, elle est très-fertile. Nous débarquâmes au port de Parechia : ce n'est pas le meilleur ; celui de Ste Marie est beaucoup plus grand & plus beau. On trouve à

Paréchia la plus belle Eglise que j'aie vue dans tout l'Archipel; c'est néanmoins un pauvre édifice. J'ai eu du plaisir à l'examiner à cause des matériaux dont elle est composée; nous y vîmes un nombre de beaux pilliers, qui ont fait partie des ruines de plusieurs anciens bâtimens; quoique beaux en eux-mêmes, leur assemblage fait un effet assez mauvais. Tout ce qu'il y a de moderne dans l'Eglise est de très-méchant goût. Le portail a quelques sculptures horriblement mal faites; & les peintures du cœur ne valent pas mieux que celles des cabarets à bierre. Le génie n'est pas héréditaire. Hélas, jusqu'à quel point ont dégénéré les descendans de ces Grecs, qui avoit eu le talent de se faire admirer de tout le monde!

Paros a été célèbre pour avoir donné la naissance à Archiloque, le plus méchant de tous les Ecrivains. Il fut cause qu'un homme se pendit pour en avoir été timpanisé. Nous devons à cette Isle, quoique nous ignorions de quelle main il

vient, le plus grand monument de Chronologie qu'il y ait au monde. Ce marbre, qui fait partie de la collection du célébre Arundel, nous a transmis les diverses grandes époques de l'Empire Grec, depuis Cecrops fondateur de la Monarchie d'Athenes, jusqu'à Diognete, ce qui fait un espace de plus de treize cens ans. Il semble avoir été taillé environ deux ou trois cens ans avant Jesus-Christ. Un morceau si précieux & si estimable, puisqu'il fixe la certitude de l'histoire, suffiroit seul pour démontrer l'utilité de la recherche des antiquités.

LETTRE CXXV.

PErsonne n'a jamais tant erré de Royaume en Royaume, s'il m'est permis de parler ainsi, que je l'ai fait depuis quelque tems dans le Levant. Je vous ai écrit Vendredi dernier de Paros. Je suis maintenant à Naxia; & j'ai déja passé assez de tems dans cette Isle, pour vous en

donner quelque détail d'après mes propres observations. Ces Isles sont si voisines entre elles, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un canal qui les sépare. En effet, le canal d'entre celle-ci & Paros n'a pas plus de six milles de largeur, & quand on est sur la mer, un pareil trajet ne paroît rien.

Ce n'est pas sans raison que les Grecs disoient de Naxos qu'elle étoit meilleure pour les habitans que pour les étrangers. Je n'en avois pas grande idée quand nous y débarquâmes, ni même après y avoir fait quelque chemin à cheval. A présent je la regarde comme la plus belle & la plus agréable Isle que j'aie encore vue. Les plaines d'Angarez & de Carchi sont des cantons délicieux; & le champ de Naxia les surpasse encore pour sa fertilité & la beauté de ses paysages: il est vrai qu'il faut acheter cet agrément par les mauvais chemins qu'on traverse pour y arriver. Je n'ai jamais remarqué une si grande profusion de fruits que dans ces cantons fertiles

de Naxia ; les figuiers, les grenadiers & les muriers y rompent de fruits qui ſont excellens. Il n'y a pas juſqu'aux parties les plus ſauvages de l'Iſle qui ne produiſent des olives & des citrons ; & les côtés des montagnes ſont chargés étonnament d'oranges & de limons. Les vignes y ſont auſſi très-fécondes ; & on y fait des vins délicieux. Naxia eſt à préſent, comme elle l'a toujours été, renommée pour le bon vin, & ne manque pas de bons garçons qui entendent très-bien à le boire.

C'eſt une des plus grandes Iſles & des plus abondantes de tout l'Archipel. Les Anciens lui donnoient ſoixante-quinze milles de longueur ; elle en a plus de cent. Sa largeur eſt de cinquante à ſoixante ; elle eſt large dans ſon milieu ; & ſes deux extrémités ſe terminent en pointe. On regrettoit autrefois qu'elle n'eût point de port ; cet inconvénient eſt encore le même : cependant elle a trouvé le ſecret d'être fort riche & floriſſante, quoiqu'elle manque de cet avantage précieux pour le com-

merce; car pour ne rien dire de l'orge, des vins, des fruits & autres articles moins importans, elle fait un trafic considérable en soye & en coton. Dans les siécles reculés, elle étoit renommée pour un avantage bien différent, je veux dire, pour ses forces maritimes. Il est certain que Naxia étoit puissante sur mer, lorsque les Perses passerent dans l'Archipel : les Naxiens commandoient alors sur Paros & Andros qui étoient en leur possession; ce qui est le plus difficile à concevoir, c'est comment ils soutiennent leur crédit actuel par le commerce, autrement que sur leur propre fond & par leur adresse & leur industrie. Ils font une grande quantité de sel, qu'ils vendent à un prix modique. Ils en fournissent beaucoup à leurs voisins, qui ont autant de commodités qu'eux pour en faire. Ils ont aussi une pêcherie qui leur est extrêmement avantageuse.

Ptolemée parle d'une Ville de Naxia dans l'Isle de ce nom. C'est la coutume dans tout le Levant, de

donner à la Capitale le nom de l'Isle dans laquelle elle est située; & conséquemment il y a maintenant une Ville aussi bien qu'une Isle de Naxia. On ne peut pas supposer que l'ancienne Ville dont Ptolemée a fait mention, soit encore subsistante; mais on a tout lieu de croire que la Naxia d'aujourd'hui a été bâtie sur les ruines de l'autre. C'est une des meilleures Villes que j'aie encore trouvée dans cette partie du monde. Le Château qui est situé à la partie la plus élevée, est un bâtiment très-considérable pour le pays. Il fut construit par Marco Saundo premier Duc de l'Archipel; & il est encore en assez bon état pour durer plusieurs siécles. C'est une grande forteresse quarrée, d'une construction forte, qui étoit autrefois le Palais du Duc: elle est placée sur un grand espace de terrein propre pour la défense; les murailles en sont fort épaisses & flanquées de tours très-fortes.

Je n'ai vu regner nulle part autant d'animosité & d'esprit de parti que dans cette Isle. Les habitans Grecs

& Latins se méprisent & se haïssent réciproquement depuis un tems immémorial; & les Turcs leurs Maîtres communs, tiennent les uns & les autres dans le devoir. Le plus petit Officier est respecté, dès qu'il vient de la Porte, & l'on n'entend plus parler de part & d'autre de l'ancienneté des familles. Mais à peine est-il parti, l'orgueil reprend son empire, & la malignité s'y joint toujours. Les Turcs cherchent à fomenter ces brouilleries plutôt qu'à les appaiser. Le pouvoir de l'Isle est divisé par ce moyen; & leur Maître commun n'a point de révolte à craindre : car un parti ne manqueroit pas de dénoncer l'autre dès la premiere apparence de mouvement.

L'Eglise n'est pas en mauvais état à Naxia. Il y a un Archevêque de chaque communion, un Grec & un Romain. Le Grec dont la jurisdiction s'étend jusqu'à Paros & Antiparos, est riche & fort puissant. Les Eglises sont en grand nombre, & on trouve assez de dévotion dans cette Isle; mais ici, de même que

chez nous, c'eſt principalement chez les femmes & le petit peuple. Les femmes n'en cedent rien aux hommes pour l'orgueil; & il eſt aſſez plaiſant de voir juſqu'à quel dégré de folie le peuple ſe livre plutôt que de ne pas la faire voir. J'ai vu une famille entiere, revenant le ſoir à Naxia en grand cortege, après avoir fini ſes affaires à la campagne. Je ne vois rien de ſi abſurde & de ſi extravagant. On voit la Dame du logis marcher fierement à la tête d'une vingtaine ou une trentaine de ſervantes, qui toutes portent quelque portion des meubles de la maiſon. Ils font étalage de tout ce qu'ils poſſédent dans ces occaſions; & j'ai vu juſqu'à une terrine de terre & un cotillon de deſſous faire partie du cortege.

Après vous avoir rendu compte de ce qui m'a paru digne de remarque dans cette Iſle, je ne dois pas ometttre une vraie curioſité qui eſt dehors & tout proche.

On trouve ſur un petit rocher à quelque diſtance du Château, mais

isolé & entouré de la mer, le monument le plus noble dans son espéce, que j'aie encore rencontré. Ce sont les ruines d'un Temple dédié anciennement à Bacchus. Toute la surface du rocher est jonchée de fragmens de colonnes, de piédestaux & de morceaux de corniche. Les curieux ont emporté de tems à autre des trésors innombrables de ce seul édifice. Il en reste encore assez pour frapper d'étonnement les connoisseurs. Tout ce qui reste encore d'entier, se réduit au cadre de la porte qui conduisoit au Temple. Il n'est que de trois piéces, & est extrêmement uni & simple; mais il y a bien de la noblesse dans cette simplicité. Nous vîmes parmi les ruines beaucoup de granite & des marbre les plus riches : celui-ci est de marbre blanc & tout uni : chacun des montans est d'un seul morceau, & le linteau d'un autre. Il y a encore des vestiges du seuil; il étoit de trois piéces, mais celui du milieu a été enlevé. Ce monument a dix-huit pieds de hauteur & onze

de largeur ; les montans ont quatre pieds d'épaisseur & trois & demi de large, & le linteau a les mêmes dimensions. Quel génie noble & grand animoit les grands Architectes, qui, jusque dans leurs ouvrages les plus simples, vouloient absolument avoir des pareils morceaux entiers & d'une seule piéce !

LETTRE CXXVI.

Depuis ma derniere lettre, j'ai beaucoup voyagé : j'ai relaché à une demi douzaine d'Isles différentes ; & quoiqu'il me soit peut-être difficile de vous en décrire les particularités, je vous assure que je n'ai pas eu occasion d'en voir une seule qui ne m'ait donné quelque degré de plaisir.

Stenosa mérite à peine le nom d'une Isle. C'est un rocher pelé, stérile & inhabité ; cependant son aspect ne laissoit pas que d'avoir quelque chose d'agréable. Les chevres me causerent beaucoup de surprise ; les rochers le

long desquels elles gravissoient, me sembloient à moi perpendiculaires; c'étoit un chemin aisé pour elle. Virgile avoit vu de ces spectacles; son *dumosa pendere procul de rupe videbo*, en est une description très-exacte. Il est vrai que cela a un air de singularité poëtique & pittoresque; mais c'est la nature, & je l'ai vue toute nue à Stenosa.

A peine avois-je perdu de vue ce pays sauvage, que je découvris Niconeria; cette Isle (s'il est permis de donner ce nom à des rochers, car je pense que c'est la coutume dans le Levant) est plus petite que Stenosa, & le coup-d'œil m'en parut moins agréable. Je ne crois pas que Niconeria ait un mille de diametre dans aucun endroit; c'est, comme la précédente, un rocher solide; mais il est de marbre noir, ce qui lui donne encore un air plus triste; & comme la surface en est platte, elle n'offre point ce spectacle horrible, & en même-tems agréable, qu'on apperçoit dans les précipices de l'autre. Le Levant est le pays des chevres;

elles vivent dans beaucoup d'Isles qui n'ont point d'autres habitans. Nous en trouvâmes ici en abondance, mais elles sembloient hétiques. Le pauvre séjour qu'un pays qui ne peut pas fournir assez de nourriture à des animaux qui vivent par-tout, excepté sur des cailloux !

Vous seriez surpris d'apprendre combien les lieux de dévotion sont multipliés dans cette partie du monde. Il y a des Isles où on trouve exactement plus de Chapelles que de maisons ; & je n'aurois pas beaucoup à chercher pour vous citer une Isle qui en a deux, quoiqu'on y rencontre à peine une cabane. On y bâtit à bon compte ; & les Grecs de l'Archipel sont dévots, sur-tout au lit de la mort. Léguer alors une petite somme pour bâtir une Chapelle à la Vierge sur quelque rocher, suffit pour expier toutes les erreurs & les irrégularités d'une vie remplie d'extravagance & de fraude : du moins c'est ainsi que l'assure le bon Prêtre qui les assiste dans les derniers instans, & on l'en croit sur sa parole : on construit

la Chapelle : que devient l'ame du Fondateur? c'eſt une autre affaire ; mais les Prêtres ſont auſſi heureux là que les Medecins en Angleterre ; ils trompent & tuent tant de gens qu'il leur plaît, perſonne ne revient en dire des nouvelles.

Il eſt bien plaiſant de voir un Grec gros & gras ſuer en grimpant ſur des précipices preſque impraticables, pour arriver à une de ces Chapelles, avec ſa boëte à fuſil, ſa cruche d'huile & de l'encens ; du moins il a de la peine & même beaucoup à y monter ; & ſi la mortification eſt une partie néceſſaire de la Religion, comme ces gens ſemblent le croire, il y a ſurément du mérite à avoir placé ainſi ces Chapelles ; car c'eſt une vraie peine pour un pécheur ordinaire pour y arriver. Quand ils ſont grimpés juſque-là, ils battent le fuſil, allument leur lampe, commencent par bruler leur encens, & marmotter leurs prieres : enſuite ils baiſent à pluſieurs repriſes une mauvaiſe figure de la Vierge peinte ſur une planche ; car l'Egliſe Grecque ne

souffre point de statues : puis quand ils ont fini leurs dévotions, ils éteignent la lumiere, & s'en retournent chez eux. Mais ce n'est pas là le seul usage de ces nombreux édifices : ceux qu'on trouve dans le plat pays, servent aussi d'étables & de cuisines. Les voyageurs y prennent leur logement avec leurs chevaux : car il n'y a point d'autres commodités dans beaucoup de ces Isles. Celles qui sont construites sur les lieux élevés, ne sont pas exposées à ces visites indécentes ; & j'ai quelquefois pensé que c'étoit un point qu'on avoit en vue en les situant ainsi.

Amorgos est fameuse dans l'histoire ; mais si elle mérite à présent quelque considération, il faut en chercher quelqu'autre raison. Les anciens Grecs qui l'habitoient, étoient les meilleurs Géographes & Astronomes de leur tems. Si les habitans actuels sont dignes de quelques éloges, c'est par leur talent pour l'agriculture. Je n'ai pas encore rencontré d'oliviers si bien cultivés, ni d'un si bon produit. Il seroit à souhaiter

que par-tout on daignât imiter ce peuple dans cet article. Le commerce d'étoffes qui étoit autrefois si florissant à Amorgos, est totalement détruit ; il semble même que les habitans ignorent jusqu'aux ingrédiens qui composoient la couleur écarlate si fameuse pour la teinture de leurs draps. Nous vîmes une grande quantité de mousse de mer séchée sur les rochers ; & mon ami à qui aucune espéce de plante n'échappe, a pris bien des peines pour leur expliquer que c'est l'orseille ou l'herbe de Canarie, que l'on employe dans nos Manufactures de l'Europe, comme un ingrédient pour la teinture, & sans doute le même dont les anciens Amorgiens se servoient au même usage. Il leur a fortement recommandé de s'en servir pour faire revivre leur ancienne Manufacture, ou du moins de ramasser cette plante comme un article de commerce que tous les Marchands Européens seront bien aises d'acheter. Ils nous firent mille amitiés pour cette raison ; mon compagnon de voyage a

réellement de vastes connoissances, la bonté de son cœur n'est pas moins grande : nous avons reçu ici des témoignages de reconnoissance des habitans, qui n'auront peut-être jamais occasion d'en donner d'autres de leur gratitude pour de bon avis.

J'ai eu quelque satisfaction à Amorgos à considérer la face des choses. Nous étions déja accoutumés à voir des lieux désolés, & nous nous étions arrêtés pour visiter des rochers qualifiés du nom d'Isles. Amorgos est bien couverte de terre. C'est le plus grand éloge qu'on puisse donner à aucune de ces Isles ; car elles sont toutes de rochers au fond. Elle est abondante & bien peuplée : sa principale ville est d'une figure & dans une situation extrêmement singuliere : c'est une espéce d'amphithéâtre, & elle est construite au-dessous d'un rocher. La ville est bien à l'abri des vents, & le paysage qu'elle présente est extrêmement champêtre. Vous ne serez pas surpris qu'un peuple industrieux qui posséde une Isle fertile de trente ou quarante milles

milles de circonférence, exporte une partie de ſes productions : elle fournit du bled à pluſieurs des Iſles voiſines, & ils exportent communément une grande quantité de vin & même du bon, à ce qu'on prétend ; ſi cela eſt, il faut croire qu'ils gardent le plus mauvais pour eux.

Le Monaſtère de la ſainte Vierge à Amorgos, eſt un des lieux les plus extraordinaires que l'on puiſſe voir : il eſt riche & extrêmement reſpecté. Vous m'avez entendu parler de la vénération avec laquelle le peuple de ces Iſles va viſiter les chapelles ſituées ſur le ſommet preſque inacceſſible des rochers. Leur ſituation ſemble ajouter encore à la dévotion qu'on leur porte : cela poſé, je ne ſuis pas ſurpris que les habitans ſoient ſi dévots ici ; car jamais on n'a rien vu de ſi étrange & de ſi effrayant. La maiſon eſt un édifice plat & quarré, bâtie près du bord de la mer, & ſur le penchant d'un rocher preſque perpendiculaire : on y monte à l'aide d'une échelle ; mais quand on y eſt entré, on trouve bien des commo-

dités & un lieu très-logeable. L'histoire de la fondation de la Chapelle m'a beaucoup réjoui. Un vieillard respectable m'a assuré avec un extérieur imposant, qu'elle fut bâtie par l'Empereur Commacius à l'occasion d'un miracle. Une figure de la sainte Vierge peinte sur une planche suivant l'usage immémorial du pays, avoit été traitée avec irréverence dans l'isle de Chypre : après bien des outrages, on l'avoit brisée en piéces & jettée dans la mer. La sainte planche dirigea son cours au pied de ce rocher, (car ils ne croiroient jamais que le vent ni aucune cause naturelle y ait contribué :) sitôt qu'elle y fut arrivée, les deux piéces se rejoignirent, & la figure reparut toute entiere. Le Prince pieux fit construire l'édifice, pour conserver la mémoire de cet événement ; on garde encore cette bienheureuse peinture dans la sacristie, & on raconte des miracles continuels qu'elle a opérés depuis. La même Isle est célébre par une cruche miraculeuse, qui se vuide & se remplit d'elle-même dans de cer-

tains tems On la conſerve dans une autre Chapelle ; & elle fait des miracles, autant que la ſainte Image : quoique ceux qui veulent bien en convenir, n'oſent pas prendre ſur eux de s'avancer juſque-là. Ils laiſſent l'hiſtoire de ce fameux miracle à des Eccléſiaſtiques déſœuvrés, qui ne peuvent pas faire grace d'un ſeul.

Les femmes d'Amorgos ſont aſſez jolies & d'un fort bon caractère. On ne peut s'empêcher d'admirer leur figure ; mais pour un étranger, il y a dans leur habillement quelque choſe d'extrêmement indécent : elles portent des robbes pendantes à grandes manches, & ſur la tête un turban jaune qui leur ſied mal, & dont le bout leur pend le long du dos, & flotte au gré du vent.

Quand aurai-je fini de vous décrire les lieux par où j'ai paſſé en venant ici ? Après Amorgos, j'ai relâché à Calayero, autre rocher ſemblable à Stenoſa, à qui l'on donne le nom d'Iſle. Si on reſtraignoit le nom d'Iſle dans cette partie du monde, à celles qui ſont couvertes de terre, qui ſont-

habitées, ou qui mériteroient de l'être, l'Archipel perdroit ce nom imposant qui décore la description de son territoire.

Si je n'ai rien vu à Calayero que des rochers & des précipices inaccessibles ; nous en avons été dédommagés en quelque sorte à Chiero. C'est une Isle qui n'est séparée de ce rocher nud que par un détroit de mer très-petit ; mais elle est remplie de belles plantes, & riche en mineraux que l'on néglige. Mon compagnon trouva du cuivre en abondance parmi les rochers ; & je ne pense pas avoir guères vu dans des jardins des fleurs aussi belles qu'un grand nombre que nous rencontrâmes dans cette Isle : cependant elles croissent sur le haut de la montagne, ou percent à travers les crevasses des pierres, dont il semble même qu'elles ont formé quelques-unes.

Skinosa est encore un rocher nud, raboteux & mal conformé. Elle n'est éloignée de Chiero, que de huit milles, à ce qu'on prétend, mais il est impossible que la distance soit

ſi grande. Ce n'eſt pas la plus petite de toutes les Iſles de cette partie du monde ; car on lui donne au moins douze milles de circonférence. Je me ſuis livré à mille imaginations chimériques , tandis que je jettois les yeux ſur les rochers , & les promontoires ſourcilleux de cette Iſle ſinguliere. Le ſeul aſpect du pays a de quoi exciter la rêverie : le viſionnaire qui rêve auprès du feu pendant l'hyver , n'y apperçoit pas plus d'objet différens , que l'on en peut imaginer dans ces étranges payſages. Le rocher eſt nud en beaucoup d'endroits ; & le rivage eſt borné communément par des pointes de rochers hauts & perpendiculaires. En approchant de l'Iſle , il n'étoit pas facile de diſtinguer ſi ce que l'on appercevoit étoit dans les nuages ou ſur la terre ; ſi c'étoit de véritables rochers , des montagnes , des cavernes & des précipices qu'on avoit devant ſoi , ou ſeulement des reſſemblances de ces choſes , forgées par l'imagination dans les nuées. Imagineriez - vous qu'il y a eu autrefois une ville ſur ce

rocher désolé. Rien n'auroit été capable de me le persuader, si je n'en avois vu des restes ; mais dans le tems de sa plus grande splendeur, elle ne doit pas avoir été fort grande ni bien magnifique.

Le pays, tout stérile qu'il est, peut nourrir des perdrix. Nous en vîmes quelques-unes des plus belles qu'on puisse trouver, & nos compagnons de la chaloupe les tuerent : elles sont de l'espéce qui a les pattes rouges. Nous trouvâmes ici la même profusion de beautés végétales que nous avions trouvée dans plusieurs des autres Isles. Je n'en ai jamais vu une telle variété, ni respiré une si bonne odeur : tous les côtés des montagnes sont garnis de cédres, & par-tout où le rocher est recouvert d'un peu de terre, il y pousse un arbre de mastic. Nous y vîmes aussi la fameuse arme dont le Dieu du vin a permis aux peuples de se frapper les uns les autres, dans leurs querelles, lorsqu'ils y sont poussés par les influences de sa Divinité. Les crevasses des rochers produisent de la ferule en abondance ; nous en

trouvâmes par-tout des tiges séches sous nos pas, & nous essayâmes vainement de nous en frapper : il n'y a pas de meilleure arme pour se battre quand on n'a dessein de faire ni de recevoir aucune blessure : les coups sont assez de bruit, mais à peine les sent-on. On s'en sert actuellement au Levant à plusieurs usages, dont le principal est pour garnir le siége des chaises avec des tiges fendues : elles sont légéres, & on les porte avec soi quand on va en visite. Nous avons en Angleterre un proverbe qui feroit croire que tous les Visitans sont bien venus dans l'Archipel.

Quelle immense quantité d'endroits j'ai parcouru depuis que je ne vous ai vu ! On m'a mené de Skinosa à Raclia autre rocher nud d'environ quatre milles de longueur & trois de largeur. Vous ne penseriez pas que ces lieux fussent habités ; mais l'Eglise ne néglige pas un pouce de terrein quand elle en peut tirer du profit. Nous y trouvâmes beaucoup de bétail blanc, & de chevres appartenant aux Religieux d'Amor-

gos, qui y tiennent un pauvre frere laïc pour les garder. La belle vie que de ſuivre pas à pas un troupeau de chevres, & de n'avoir pour nourriture que des eſcargots & du biſcuit! Nous apperçûmes ſur le ſommet d'un rocher pelé un couple de ces miſérables; les chevres broutoient ſur le penchant, où on voit d'eſpace en eſpace quelques plantes au milieu des lits de pierres. Ils ſe croyoient fort heureux dans cette poſition. Elle leur fourniſſoit d'excellente eau, & ils venoient de recevoir un préſent de quelques fromages. Qu'il faut peu de choſe pour ſatisfaire les beſoins de la nature. J'ai vu ces pauvre gens manger d'auſſi bon appétit & auſſi volontiers des biſcuits & du fromage, que nos friands Epicuriens ſont des tourterelles en Angleterre; & boire de l'eau claire avec plus de délices, que nous du vin de Champagne. Cette boiſſon ne fait pas mal à la tête; ces repas ne cauſent point d'indigeſtion; mais c'eſt aſſez moraliſer.

Nio eſt une Iſle beaucoup meilleure & plus grande: elle a des habi-

tans, & les rochers y sont couverts de terre, & conséquemment d'herbages : car le sol du Levant est naturellement si fertile, qu'il ne faut pour produire les plus belles plantes qu'autant de terrein qu'en occupent les racines. Je crois même en avoir vu croître sur le rocher absolument nud.

Les Ioniens ont été, à ce que je pense, les premiers habitans de Nio ; & c'est de-là qu'elle a pris son nom, non pas Nio, car c'est une corruption & un barbarisme ; mais Io, ou comme d'autres l'écrivent, Ios. Je n'ai pas pu entendre prononcer ce nom sans me rappeller le *Ios Homeri sepulchro veneranda*, de Pline. Jamais je n'ai brulé d'un si grand desir dans tous mes voyages, que de visiter & de vénérer, suivant l'expression de Pline, le monument de ce grand homme que personne n'a jamais égalé & n'égalera jamais dans une des plus nobles de toutes les sciences ; ma recherche fut inutile : il est certain que ce Poëte mourut ici, Il est probable qu'il y avoit pris

naiſſance : & on ne ſçauroit douter qu'on ne lui ait élevé autrefois un tombeau ſur le lieu même où il fut enterré. Toute l'hiſtoire s'accorde à dire, que, dans un voyage qu'il fit de Samos à Athènes, il tomba malade ſur mer : que le Pilote le débarqua à Ios, le port le plus proche ; que ce Poëte y mourut, & fut enterré auprès de la mer. J'ai parcouru toute la côte aux environs du port ; car il n'eſt pas probable qu'on eût tranſporté ce vieillard malade fort avant dans le pays. Si le tombeau qu'on lui éleva dans ce lieu, fut un mauſolée pompeux, comme quelques-uns le ſuppoſent, je n'en ai rien vu ; mais il n'eſt pas croyable que cela ait été, car ſi ç'eût été un édifice de cette eſpéce, les ruines du moins devroient en être encore exiſtantes. Si au contraire ce tombeau n'a été rien autre choſe qu'un ſimple honneur que lui rendirent les matelots, ce qui me paroît beaucoup plus probable, je l'ai vu. Je ne puis m'empêcher de croire qu'un petit eſpace de terrein placé ſous la crête d'un

promontoire de marbre, eſt le lieu même où ce fameux Poëte fut enterré. J'en ai baiſé mille fois la terre, & j'ai compté dans ce petit eſpace neuf blocs d'un marbre brut qui doivent y avoir été apportés de quelqu'autre rocher; car ils ne ſont pas de la même eſpéce que celui qui forme ce promontoire : ils ſont maintenant placés ſans ordre, peut-être qu'autrefois ils l'étoient autrement : ce nombre peut faire alluſion aux neuf Muſes, les divinités qui l'inſpiroient.

Que tes cendres repoſent en paix, quelque ſoit le lieu de la terre honoré d'un ſi glorieux dépôt! reçois, grand Poëte, le tribut de larmes que l'on paye à ton mérite après une centaine de ſiécle! puiſſe-t-il encore être offert à ce tombeau dans mille autres par ceux qui rendront à tes ouvrages divins les mêmes reſpects.

Outre que Nio eſt une Iſle agréable & fertile, c'eſt de toutes celles de l'Archipel, celle qui a le plus de ports; il y en a d'excellens de preſque tous les côtés. A environ deux milles de celui où nous débarquâmes

on apperçoit un Château ſur une hauteur : il fut conſtruit par un des Ducs de l'Archipel, comme un aſyle, & un lieu de ſureté contre les Turcs ſes ennemis éternels, & les uſurpateurs déclarés de ſon pays. La ville principale fut bâtie autour de ce Château en forme d'amphithéâtre, & probablement ſur les ruines de l'ancienne Ios. Il eſt certain du moins qu'on trouve dans quelques endroits des morceaux de colonnes qui étoient très-belles. Ce qui ajoute encore à leur magnificence, c'eſt que les pierres ne ſont pas du produit de l'Iſle. J'en examinai une dont le chapiteau quoiqu'extrêmement défiguré, laiſſoit encore appercevoir des marques d'un travail exquis : elle étoit d'un granite d'Egypte. Je n'ai point trouvé d'autre reſte d'antiquité dans aucune partie de l'Iſle, ni entendu dire qu'il y en eût aucun. On doit pourtant eſpérer de rencontrer quelques ruines d'une ville auſſi conſidérable que l'étoit Ios ; & nous avons du moins cette raiſon de croire que c'eſt là le lieu où elle étoit ſituée.

Les Levantins, par une bisarrerie singuliere, sont dans l'usage de bâtir autour de quelque centre. J'ai vu de leurs villes construites autour d'un grand arbre, & même dans certains endroits, c'est un rocher sourcilleux qui en occupe le centre. Il y a beaucoup de jugement & de goût à environner un Château de maisons; mais on voit regner dans tout cela le même principe.

Les habitans de Nio sont adroits & industrieux. Cette Isle produit naturellement toutes les belles plantes des autres; mais on n'y trouve que du bled dans les cantons fertiles: ils ne s'attachent qu'aux choses utiles, & sçavent très-bien que l'on peut faire de l'argent avec la portion de cette récolte que l'on ne consomme pas en pain. Ils en fournissent en effet de tems à autre à quelques Isles du voisinage, de qui ils reçoivent en échange des vins & de l'huile. Ils ont grand soin d'en tirer bon parti quand leurs voisins en manquent.

Sikino (car je ne sçais quand j'aurai fini de vous parler de toutes les

petites Isles que j'ai rencontrées dans mon chemin, & j'ai résolu de comprendre tout ce que j'ai à vous en dire dans une seule lettre) Sikino, dis-je, est un lieu beaucoup meilleur tant pour les habitans que pour les étrangers, que la plûpart des autres que j'ai visités. Elle étoit autrefois fameuse pour ses vins, & je n'ai pas lieu de douter qu'elle ait mérité cette réputation. Les habitans de l'Archipel ne sont pas grands vignerons: cependant le vin que j'y ai bu, m'a paru meilleur & plus délicieux que dans beaucoup d'autres endroits que j'ai entendu préconiser pour cela. Si les vins Grecs sont bons, mon cher, c'est à la nature qu'il en faut rendre grace. L'habileté du vigneron ne contribue guères à leur excellence. Je n'ai jamais vu de si beaux raisins que dans ces Isles: on y trouve communément des grapes de deux pieds de long, & un simple grain est souvent plus gros que nos prunes ordinaires: ils ont sur-tout un goût délicieux qui leur est particulier: & je suis persuadé, que si les habitans

en sçavoient fabriquer la liqueur de la maniere la plus avantageuse, il n'y a point de pays dans le monde qui pût leur être comparé.

Sikino a trente milles & plus de circonférence, & quoique le fond soit tout de rocher, comme dans toutes les autres, il n'est point si raboteux, si crevassé ni si pelé que dans la plûpart; au contraire, sa surface est platte le plus communément, & tout ce qui l'est ainsi, est bien couvert de terre & très-fertile. Il est fort singulier qu'il n'y ait pas un seul bon port dans toute l'Isle : à peine y trouve-t-il un endroit où l'art pût en pratiquer un bon ni même un passable. Notre débarquement fut assez désagréable, & tous ceux qui y abordent, se trouvent dans le même embarras. Je suis tenté d'attribuer cet inconvénient à ce que de tous les peuples de l'Archipel, les habitans de Sikino sont ceux qui font le moins de commerce avec leurs voisins. La ville est fort pauvre; les maisons en sont mauvaises; & le peuple occupé, mais vilain. Je n'ai trouvé ni enten-

du parler d'aucun morceau d'antiquité dans toute l'Isle : on ne doit pas en être surpris ; car ce peuple a toujours été enclin à l'yvrognerie.

On croiroit que les habitans de Policando ont emprunté de leurs voisins de Sikino, le goût de vivre seuls & séparés du reste des peuples de l'Archipel. Ceux de Sikino ne peuvent pas avoir de port pour recevoir les vaisseaux des autres Isles, qui pourroient venir les visiter ou commercer avec eux, & ceux de Policando n'en veulent pas avoir. Nous ne trouvâmes point de meilleur endroit pour débarquer que dans une pauvre crique, & il nous fallut grimper sur des rochers sales & humides avant que d'arriver à terre. La principale ville, si on peut la nommer ainsi, est singulierement située : derriere elle s'éleve un rocher immense & formidable, qui est par-tout noir, raboteux & nud ; & il a certains cantons au dessous desquels je ne pourrois jamais dormir, tant ils menacent d'écraser par leur chute ; si cela arrivoit, un seul

morceau suffiroit pour détruire la plûpart des maisons. La ville n'est pas des plus petites de cette Isle, & même elle est assez bien peuplée ; mais l'Isle est grillée par la chaleur : le rocher est presque nud, & fort peu recouvert de terre, de sorte que dans bien des endroits un vent passable suffit pour emporter non-seulement la récolte, mais encore le sol sur lequel elle croît, & au lieu d'un champ fertile, il ne resteroit plus que le rocher tout découvert.

Si le pays n'est pas avantageux pour la production des grains, il en est dédommagé par rapport aux vins. Les vignes rampent le long des précipices nuds, & la chaleur réfléchie du soleil meurit très-bien le raisin. Je n'en ai jamais vu de si beau nulle part, ni d'un si excellent goût. Il est extraordinaire de trouver dans cette partie du monde une Isle qui ne produise point d'huile : c'est pourtant ce qui arrive à Policando. Quoi qu'il en soit, les oliviers n'y réussissent pas bien, & le peu qu'on y recueille d'olives, sert à confire ; on ne fait

point d'huile dans le pays.

Il y a autant de Chapelles ici que dans aucune Isle de même grandeur de tout l'Archipel, & ce n'est pas peu dire. Les plus belles pour la plûpart sont dédiées à la Vierge : celle de Policando est un des plus jolis édifices que j'aye vu de ce genre; mais suivant la coutume, elle est bâtie sur un rocher. A quelque distance, on trouve les ruines de Castro, Palais des anciens Ducs de Naxia. Je les ai toutes examinées, & j'ai découvert que même cet édifice démoli a été élévé sur les ruines de quelques édifices beaucoup plus anciens. C'est ici très-probablement qu'étoit la ville de Philocandros du tems des anciens Grecs; & la partie qui porte des marques d'une antiquité plus reculée étoit vraisemblablement de cette origine. J'ai vu quelques beaux morceaux de colonnes de porphire & de granite, & un fragment de bas-relief dégradé : il a été fort grand, & représentoit l'histoire d'un sacrifice offert à quelques divinités païennes. On ne peut pas supposer

que ces ouvrages ayent été conſtruit par un Duc de Naxia. Quelques unes des colonnes de la Chapelle ſont auſſi d'une grande antiquité, & faits de matériaux auſſi précieux. Le diſcours des habitans, quand ils ſçurent que je faiſois des recherches de cette nature, me convainquit qu'il doit y en avoir eu davantage autrefois. Les curieux ont enlevé beaucoup d'inſcriptions, & les Turcs ont pris bien des colonnes : indépendamment de ces ruines, nous entendîmes parler de pluſieurs autres nobles édifices. On nous parla d'une ſtatue qu'on a ſciée en quatre piéces, pour faire le ſeuil d'une porte : & de quelques beaux morceaux en bronze, qui ont été fondus, pour faire des ornemens & des uſtenciles pour la Chapelle.

Avant de quitter l'Iſle, je fis les informations néceſſaires au ſujet d'une grotte dont on parloit beaucoup, & que l'on pouvoit appercevoir de la mer. Elle eſt dans le rocher qui forme un horrible précipice, ſur la gauche de la crique par où nous étions entrés dans l'Iſle. Nos

gens nous en conduisirent assez près pour y pouvoir jetter un coup-d'œil en gros; mais je n'étois pas homme à m'en tenir là, & quand je l'aurois fait, mon compagnon ne s'en seroit pas contenté. Nous avions eu lieu d'être si satisfaits jusqu'alors de toutes les cavernes de cette espéce, qu'il ne fut pas possible de résister à l'envie d'entrer dans celle-ci. Nous débarquâmes dans un endroit fort mauvais, où nous étions dans l'eau jusqu'à la ceinture. Car quoique notre vaisseau tirât fort peu d'eau, on n'osa risquer de nous amener plus près: nous grimpâmes sur quelques rochers escarpés & pointus, pour arriver à l'embouchure de la caverne. Elle est grande, & nous fûmes reçus dans une voûte très-noble, quoique sur un plancher peu remarquable. Tout le fond étoit couvert de congelations, formées par les gouttes d'eau qui distilloient du sommet, comme il est ordinaire dans ces cavernes; mais elles étoient d'une nature ferrugineuse, pointues par le haut, & dures au point de blesser les pieds. Tout le rocher dans

lequel étoit formée cette caverne, étoit d'une eſpéce de pierre de fer. Ses côtés étoient inégaux, & tapiſſés de ces congélations, qui formoient un effet très-agréable. Elles étoient de couleur rougeâtre, ce qui paroiſſoit fort ſingulier, & ſous la forme de longues barbes & de broſſes fort caſſantes, mais roides. De toutes les choſes que j'ai jamais vues, il n'y en a point contre leſquelles il ſoit ſi fâcheux d'aller ſe heurter.

Le toît offroit les plus grandes beautés & les plus variées. Ces congélations, quoique très-élégantes, n'étoient pas les ſeuls ornemens que cette grotte avoit reçus de la nature. Vous m'avez entendu parler d'une eſpéce de mine de fer, qui eſt toute en étoilles, & qui a le brillant de l'acier poli. On trouvoit ici beaucoup de morceaux de cette nature. Ils étoient petits, & recouverts en quelques endroits de cette eſpéce de rouille rougeâtre, qu'on voyoit auſſi ſur toutes les autres : mais dans certains endroits ils étoient brillans comme des diamans. Dans un autre

canton de la voûte, il y pendoit de grandes maſſes de corps ronds comme des raiſins; & les mêmes grapes s'étendoient en eſpéces de gâteaux plats, ſur les murs des environs. Quelques-unes étoient rouges & obſcures; d'autres d'un noir foncé, mais parfaitement luiſantes & éclatantes. Je les pris d'abord pour des feſtons de congélations, de la nature de celles que nous avions vues dans la grotte d'Antiparos, quoique d'une autre matiere; mais je trouvai bientôt que c'étoit toute autre choſe. En effet elles étoient de l'eſpéce de ces mines de fer en grapes ou *Botroydes*, que j'avois tant admirées auparavant dans quelques-unes des mines d'Europe. Elles ſont d'une péſanteur extrême & très-riches en fer.

Il me reſte encore à vous décrire le plus grand ornement du toît de cette grotte. Il conſiſte dans la même eſpéce de congélations en formes des cryſtaux, qui pendent au toît de la plûpart des cavernes du Levant; mais elles ſont courtes & leurs figures ſont très-variées. Quel-

ques-unes étoient formées de parties ondées, difpofées en belle fymétrie les unes fur les autres. D'autres étoient autant de cylindres longs, unis & polis, arrondis par le bout; d'autres pointus, comme fi on en eût aiguifé exprès l'extrémité. La plûpart font d'un noir luifant; mais, ce qui eft le plus remarquable, quelques-unes étoient dorées naturellement, d'une maniere auffi réguliere & auffi parfaite, que fi elles fortoient des mains du plus habile Artifte.

Cette élégante caverne avoit encore une chofe finguliere, dont la découverte m'étoit réfervée, & qui, pendant quelques momens, me donna des efpérances & une attente bien flatteufes: mais tout ce qui reluit n'eft pas or; jamais ce proverbe n'a été mieux appliqué. J'avois été frappé de l'élégance d'une grande croûte de congélation noire, adhérente à une portion du rocher un peu plus haute que ma tête, & du côté droit de la caverne. En l'arrachant je fus aveuglé par un nuage de pouffiere qui fuivit. La premiere chofe qui fe

présenta à mes yeux, quand je pûs les ouvrir, fut cette même poussiere qui continuoit de tomber du lieu d'où j'avois arraché la congélation, & qui couloit le long du côté de la caverne jusque sur le plancher, où j'en vis un tas qui étoit déja tombé du trou. Je crus que c'étoit de la poudre d'or. Je ne fus plus embarrassé d'expliquer ce qui m'avoit paru si singulier d'abord, la dorure de la superficie de quelques-unes de ces congélations.

Je m'imaginai avoir trouvé une mine, & je cherchois déja les moyens d'en pouvoir tirer partie : mais, hélas! mon Compagnon, qui avoit de l'expérience, me tira bientôt de cette vision brillante, en me disant que je n'étois pas le premier, ni vraisemblablement le dernier qui seroit trompé par une telle apparence. Il m'assura qu'une charretée de cette poudre brillante ne contenoit pas un seul grain d'or; & il me convainquit par son poids de la vérité de ce qu'il avançoit. En effet, de tout ce qui appartient au regne minéral,

je

je n'ai jamais rien manié de si léger; en l'examinant de près, nous n'y trouvâmes pas autre chose qu'un amas de paillettes cassantes d'un talc jaune, qui se réduisent en poussiere en les roulant sous les doigts. En même tems il me consola de la honte de m'être trompé, en m'assurant, que de sa connoissance, on avoit amené des Indes Occidentales un vaisseau entierement chargé de cette matiere, dans la croyance que c'étoit de l'or: & je ne fus plus si fâché de m'être bercé quelques instans d'une telle imagination, quand je sçus que d'autres étoient restés des années entieres dans cette fausse persuasion, & avoient sacrifié la moitié de leur fortune à cette illusion. Nous distinguâmes, que ce que nous avions ouvert étoit une grande couche de cette matiere brillante; & en arrachant d'autres morceaux d'incrustations, nous vîmes qu'il en tomboit de pareille presque par-tout.

Sanctorini étoit autrefois l'Isle la plus agréable de tout l'Archipel. On a de bonnes autorités pour le croire.

Herodote dit qu'on l'appelloit Calliste à cause de sa beauté ; & Cadmus étoit tellement enthousiasmé de son élégance, qu'il conseilla à un de ses meilleurs amis & plus proches parens, d'y fixer son domicile. Quels changemens les années ne produisent-elles pas dans les choses qu'on auroit cru les plus permanentes ! Sanctorini est actuellement la plus mauvaise & la plus vilaine Isle de l'Archipel. On ne peut rien concevoir de si haché & de si désagréable à l'œil & pour les marins, que l'aspect de ses côtes, qui ne sont unies ni belles nulle part ; mais qui paroissent au contraire entrecoupées & arrachées comme par violence. Cette idée n'est pas tout-à-fait dénuée de fondement ; car je ne connois point de lieu si sujet aux tremblemens de terre, ni où ils ayent laissé des traces plus sensibles & plus affreuses. Cette Isle, autrefois fertile, couverte de beaux paysages & de quantité de végétaux différens, n'est plus à présent qu'un lit de pierre ponce.

Elle est d'une forme extraordi-

naire & faite en espéce de croissant. Sa principale Ville n'est pas sur la côte; quel que soit le chemin pour y arriver, c'est une chose qu'il n'est pas possible de vous décrire. Je vous ai parlé de rochers raboteux & de précipices escarpés, de lits de pierres qui interrompent le passage, le long desquels il faut grimper ou se laisser glisser : mais pour vous peindre cette route, il faudroit des termes bien plus durs & plus barbares. Je ne m'étonne pas qu'elle soit si peu visitée. Le fond du croissant semble former un des plus beaux ports naturels qu'il y ait au monde; mais il n'y a point de ligne de sonde assez longue pour atteindre au sable; par-conséquent tous ces avantages apparens sont perdus faute d'ancrage.

En entrant dans le croissant, ou entre les caps de l'Isle qui forment ses deux cornes, on voit quatre Isles plus petites, dont la plus grande ne laisse pas que d'être considérable. La tradition dit que toutes ont été formées par des volcans & des éruptions du fond de la mer; & il y a tout

lieu de le croire. Ce qu'on a appellé la nouvelle Isle, a été formé de cette maniere, il n'y a pas bien long-tems, dans un lieu où la mer étoit auparavant si profonde, qu'on ne pouvoit pas la sonder : ainsi on ne peut guères révoquer en doute les autorités qui attribuent aux autres la même origine.

Les habitans de Sanctorini étoient tous effrayés par des mugissemens extraordinaires qui se faisoient entendre sous terre, & même sous le lit de la mer, quoique extrêmement profonde; ces bruits les rassemblerent sur la côte, & les tenoient jour & nuit en allarme, persuadés qu'ils étoient, que cela finiroit par quelque événement terrible. Enfin le feu qui sortit de la surface de la mer, s'élança à une grande distance; & quand la clarté du jour, & la fumée dissipée, leur eut permis de regarder, ils virent sur la surface de la mer une montagne de matiere solide : les mugissemens du dessous continuoient encore. Le feu sortit du milieu de cette Isle nouvellement

formée : chaque ſecouſſe élevoit de la matiere de plus en plus ; ſa groſſeur augmentoit, & l'Iſle s'accrut ainſi de plus en plus à la vue des ſpectateurs.

La violence de ces agitations ſouterreines commença à ſe modérer au bout de quelques jours. Le feu devenoit moins violent ; bientôt après on n'en vit plus que pendant la nuit ; & enfin il diſparut entierement. La nouvelle Iſle n'étoit d'abord qu'un amas de pierre ponce & de particules de minéraux fondus, & mêlés enſemble. Par dégrés ſa ſurface eſt devenue moins raboteuſe. La mer avoit rongé ſes côtes, & lui avoit donné l'apparence de celle des autres Iſles. Le ſoleil avoit calciné le ſommet inégal des pierres, & les pluyes les avoient entraînées. Le limon de la mer avoit fait corps avec la poudre de ces rochers brûlés, & l'Iſle eſt couverte, en beaucoup d'endroits, d'une croûte de terre végétale, & produit des plantes & des animaux. Nous y vîmes des vers & des limaçons & nombre d'autres eſ-

péces plus petites. Un Naturaliste ne seroit-il pas embarrassé de dire comment ils y ont été produits? Quoi qu'il en soit ils y croissent, & en y pourrissant ils produisent de nouvelle matiere pour la végétation. Les plantes pourrissent, & dans cet état ajoutent à la terre végétale; & les corps des animaux morts, améliorent & renouvellent le terrein.

Vous ririez, si je vous disois jusqu'où cette observation m'a conduit. J'ai examiné de si près la matiere qui forme les autres Isles de l'Archipel, que je ne vois aucun lieu de douter qu'elles n'ayent été toutes produites de même que Sanctorini. Pourquoi toutes les Isles du monde n'auroient-elles pas eu la même origine? & notre chere patrie la Grande Bretagne, la nourriciere des Héros & des Philosophes, le jardin du monde & la terreur de la terre, est peut-être aussi la production d'un volcan; mais seulement d'une date plus ancienne. Vous me demanderez peut-être comment il est venu des animaux & des plantes sur cette Isle

de Sanctorini ; j'ai fait la même question à mon Compagnon, qui a lu beaucoup plus, & plus étudié ces matieres que moi ; il est resté muet. Je ne prétends pas non plus l'expliquer ; mais vous me permettrez de supposer que toutes les autres Isles, sans en excepter même l'Amérique, que nous avons lieu de croire telle, ont été d'abord fertilisées de cette maniere.

Vous jugerez que Sanctorini ne peut pas être une Isle si petite, quand vous sçaurez qu'elle n'a pas moins de dix mille habitans. Je suis étonné qu'il y en ait tant dans un lieu qui a tant de désavantages : car, à l'exception des figues, on ne trouve presque aucun fruit dans l'Isle. Au reste je ne sçais pas comment il pourroit y en avoir, puisqu'il n'y a presque aucuns arbres. Le bois y est si rare, que les habitans le tirent des Isles voisines. Ils ne tuent du bœuf qu'une fois l'année, & vivent le reste du tems de chair boucannée, après l'avoir fait tremper dans le sel & le vinaigre : il y a pis que cela ; il est

tout ordinaire de trouver chez eux du pain de trois mois : ils ne cuisent pas plus souvent ; & leurs pains sont une espéce de mauvais biscuit. Je n'avois pas envie de rester longtems chez eux : cependant il y avoit des choses capables de m'y arrêter. Cette Isle offre trop d'antiquités pour les passer sous silence. La nature & ces restes de l'art, contribuent à rendre la montagne de Saint Etienne digne de remarque. C'est un rocher de marbre noir, qui s'éléve sur une masse de pierre ponce, ou, pour parler plus proprement, qui y est attaché. Sur le côté, & auprès du pied de ce rocher, on voit les ruines d'une Ville, qui, suivant les apparences, a été assez considérable. J'ai suivi l'emplacement d'une rangée entiere de colonnes, qui ont formé le portique de quelque ancien Temple ; & l'édifice auquel il appartenoit, doit avoir été superbe. Les débris des colonnes font voir qu'elles étoient d'un travail exquis ; leurs matériaux ne sont pas du produit de l'Isle, & ont été apportés

d'Egypte. Elles sont toutes de granite, & semblent avoir été faites d'une seule piéce. Nous lisons qu'il y a eu deux Temples très-fameux dans cette Isle, l'un dédié à Apollon & l'autre à Neptune. Ce sont les Rhodiens qui ont construit le dernier; & je présume que les restes dont je parle sont du premier. On y voit un grand nombre d'inscriptions, dont quelques-unes sont fort belles. Elles servent à donner quelques lumieres sur l'époque des tems, où la Ville étoit considérable; & on en voit dont la date avance jusqu'au tems de l'Empire Romain. Plusieurs sont propres à conserver la mémoire de l'attachement de quelques particuliers, sans doute des plus notables de l'Isle, pour Tibere & pour Auguste. L'une d'elles fait mention d'une statue qui fut élevée dans le même tems à Antiochus; & l'on voit encore aujourd'hui un tronc, qui probablement étoit de celle-ci.

De Sanctorini nous passâmes à Membliaros, que l'on appelle à présent Mansio. On nous dit que les

Argonautes firent la découverte de l'Isle ; & les restes d'un ancien Temple, d'un très-bon gout sans être bien vaste, sont probablement les ruines du fameux que ces Héros éleverent en l'honneur d'Apollon, pour les avoir délivrés des dangers d'une tempête. Ce qui subsiste actuellement de ses ruines, prouve évidemment qu'il fut dédié à Apollon. Pour le reste, il faut s'en rapporter à la tradition.

Les habitans de cette Isle sont tous Grecs : depuis long tems on n'a pas vu un Latin ni un Turc résider chez eux ; les Officiers de la Porte ne les visitent que dans certaines saisons, pour ramasser le tribut. Les fruits sont aussi rares dans cette Isle qu'à Sanctorini, & par la même raison ; on y voit fort peu d'arbres d'aucune espéce. C'est un peuple faineant, qui aime mieux vivre pauvre que de quitter l'oisiveté. Les plus industrieux d'entre eux sont Jardiniers, & l'oignon est la principale chose qu'ils cultivent. Ils ont l'art de faire parvenir cette racine à une grosseur

considérable, & ils en font une espéce d'échange pour des choses que leur Isle ne produit pas. S'ils ont quelqu'autre chose qui mérite le nom d'un article de commerce, c'est le produit de leurs abeilles. Quelquefois ils ont à vendre des quantités surprenantes de miel & de cire.

Ce qui justifie l'opinion que les Argonautes ont bâti le Temple dont je viens de parler, c'est que ses ruines annoncent que les matériaux ont été du produit de l'Isle. Les colonnes & les architraves, & ce qui paroît avoir fait partie d'un plancher, sont toutes d'un marbre tiré d'une carriere du voisinage : mais il faut être un peu plus crédule que je ne le suis, pour supposer que l'Isle ait été élevée de la mer exprès pour les recevoir, lorsqu'ils adresserent leurs prieres à cette Divinité; ou qu'une pareille histoire ait été conservée dans une inscription détruite & effacée, qui se trouve sur une des architraves.

Mycone promet un aussi bon port que Sanctorini; &, à la vérité, elle

ne s'en tient pas à la simple promesse. Il est d'une grande étendue, & a des endroits, où les petites barques sont aussi sûres que les plus grandes peuvent l'être dans le grand golphe même. Mycone n'est pas une des moindres Isles de l'Archipel ; car elle a trente ou quarante milles de circonférence : mais elle n'est pas des plus abondantes, & ne fournit pas des paysages si beaux ni si champêtres que quelques autres. Ses montagnes ne sont pas fort hautes, & leurs côtés ne sont ni assez fertiles en végétables pour satisfaire la vue, ni assez sourcilleuses pour surprendre par leur aspect horrible. Les plaines seroient assez riches, si leur surface n'étoit brûlée & séche. Le rocher, en beaucoup d'endroits, est trop voisin de la surface. L'orge croît très-bien dans ses cantons les plus fertiles : & le reste du terrein, qui n'offre pas le rocher nud, produit des figuiers, qui donnent une quantité surprenante de fruits, & quelques oliviers : ces derniers ne sont pas nombreux ni fertiles. La

Ville eſt mal bâtie, & les rues en ſont ſalles; mais on y trouve des proviſions abondamment, & même des meilleures eſpéces que j'aye rencontrées preſque en aucun endroit. On y peut acheter de toute ſorte de gibier, pour un prix très-modique. J'ai remarqué, par occaſion, que les Grecs ſont un peuple très-religieux, ſi l'on peut eſtimer la doſe de religion par le nombre des lieux de dévotion. On ne compte pas dans cette Iſle plus de deux ou trois mille habitans; & dans ce nombre, les hommes ſont le plus ſouvent occupés à des voyages ſur mer. Cependant il n'y a pas moins de cinquante Egliſes & deux fois autant de Chapelles.

Je voudrois pouvoir vous dire quelque choſe de particulier des habitans de Mycone: car c'eſt ici que j'ai fixé ma réſidence, après l'étrange tournée que j'ai faite au milieu des rochers & des précipices: comme chez tous les autres Grecs, les hommes ſont d'aſſez bonnes gens, mais indolents à l'excès. Les femmes ſont

jolies, mais mal-propres. Une perſonne de votre humeur n'auroit guères de ſatisfaction parmi les habitans de l'Archipel.

Adieu, mon cher: je ne ſçais quand je vous récrirai; ce ſera de Délos; mais je ſuis arrêté ici pour quelque tems. Je n'ai pas voulu vous inquieter en vous en parlant plutôt. j'ai été malade; & quoique je ſois maintenant hors de danger, j'ai encore ſi peu de forces, que je ne ſçaurois preſque marcher.

LETTRE CXXVII.

JE ne ſçais pas trop, mon cher ami, comment mes lettres parviennent juſqu'à vous. Je vous écris de tous les endrois où je trouve matiere à mes obſervations. On me dit qu'on vous envoye mes lettres par toutes les commodités qui ſe préſentent; & comme il en part ſouvent pluſieurs enſemble, je crains que vous ne les receviez encore en plus grand nombre à la fois. Ouvrez

les toutes avant que de commencer à lire ; parcourez les ſuivant l'ordre de leurs dates, & vous voyagerez avec moi dans cet étrange pays. Ma derniere a été fort longue ; j'avois beaucoup de loiſir, & une aſſez grande variété de matiere à tranſcrire d'après mes petites notes priſes ſur les lieux. Je n'ai guères autre choſe à vous écrire aujourd'hui, que ce que m'a fourni l'Iſle où je ſuis pour le préſent, & où je reſide depuis quelque tems. Mais quand je vous dirai que c'eſt de la fameuſe Délos, vous ne ſerez point ſurpris, ſi cette lettre ſe trouve auſſi un peu longue.

Pour n'ometre rien de digne de remarque dans un lieu que je ſuis déterminé de viſiter exactement, je vous dirai que j'ai relâché à Tragoniſi, Iſle fameuſe, à ce qu'on nous a aſſuré, par la multitude des chevres qu'elle nourrit. Nous n'y en vîmes aucunes : c'eſt un ſimple rocher iſolé & qui n'eſt pas grand. Elle n'a pas plus d'un mille de traverſe, & ne fournit pas une ſeule

fource. Les habitans de Mycone y envoyent des beftiaux dans la faifon des pluyes : mais ils font obligés de les remener, fitôt que l'eau que les pluyes ont laiffée, eft épuifée.

Stapodia eft encore une autre Ifle pareille. Je l'ai vifitée auffi : elle n'a pas une feule fource. Nous examinâmes fes rochers, & les trouvâmes d'une efpéce de marbre qui n'eft pas beau. Mon compagnon détacha quelques foffiles finguliers de la bordure avancée de l'un d'entre eux. Ils ont fait partie de quelque efpéce de poiffon à étoille ; le corps eft confervée dans l'un d'eux, les autres ne font que des bras. C'eft tout ce que nous avons trouvé de digne de remarque fur ce qu'on appelle deux des Ifles de l'Archipel.

L'ancienne Délos, qui eft au centre des Cyclades, eft actuellement un rocher défolé, ftérile, defert, inhabité, & un lieu de refuge pour les pirates. Ce qui étoit autrefois l'Ifle de Rheina, eft un grand rocher défert & inhabité comme les autres. Les Grecs leur donnent à préfent le

nom fameux de Deli. La derniere de ces Isles n'a qu'environ sept milles de tour ; quoique les anciens Géographes lui donnent deux fois autant d'étendue. C'est l'Isle sacrée sur laquelle on prétend que Latone accoucha d'Apollon & de Diane, & qui, suivant cette histoire, flottoit au gré des vents dans l'Archipel, jusqu'à ce qu'elle fut fixée dans cette occasion. Quelle révolution ? l'Isle autrefois la plus fameuse du monde, la résidence des Monarques, & l'emplacement de quelques-uns des plus magnifiques édifices que le monde ait jamais eus, est actuellement cette petite Délos, ce rocher désert, cette place dénuée d'habitans, & ce refuge de voleurs.

Son état présent ne m'a point fait oublier son ancienne splendeur. J'étois bien convaincu que de telles magnificences ne pouvoient pas avoir péri, sans qu'il en restât des vestiges capables d'attirer l'attention des curieux ; & j'ai continué de séjourner quelques jours de plus dans

ce lieu, tout désert & sauvage qu'il est, pour les observer.

Nous passâmes par la petite Isle ou le grand rocher Ramatiari, sous lequel de ces deux noms que l'on juge à propos de le comprendre : celui de rocher seroit le langage de la nature ; celui d'Isle est le nom qu'on lui donne dans l'Archipel. Elle est située au milieu du canal qui coule entre Rheina & Délos ; & c'est le lieu où le Monarque devoit fixer la chaîne, pour joindre ensemble Rheina & Délos, ou, suivant la façon de parler des Latins, la grande & la petite Délos ; nous trouvâmes un lac vers le Nord-est de l'Isle, & à quelque distance de-là, nous vîmes une des plus grandes & des plus belles sources d'eau de roche que j'aye jamais trouvées de ma vie. Il n'est pas dans la nature de fournir une eau plus claire ou plus transparente ; & cependant elle est tellement chargée de pierre, que, si on y enfonce un morceau de bois, on peut être sur qu'en un ou deux jours il est recouvert d'une croûte ou écorce pier-

reuse. Nous n'eûmes pas lieu d'en douter; car nous vîmes des coquilles de limaçons & quelques autres corps étrangers qui y étoient tombés, couverts de cette maniere. En Angleterre on appelleroit cet effet pétrification des corps. C'est aussi ce que nous nommons des sources pétrifiantes dans le pays d'York & ailleurs, où elles operent de même sur les corps qui y restent long-tems plongés.

A quelque distance de-là, nous vîmes un autre enfoncement qu'on nous assura être ordinairement plein d'eau, & qui étoit alors à sec. Il est proche de l'Isthme, qui joint la pointe où ceux qui sont pressés d'arriver à Délos débarquent d'ordinaire, avec le reste de l'Isle. Nous cotoyâmes cette Isthme & à sa partie supérieure sur la gauche, nous arrivâmes au lieu que j'avois le plus d'envie d'examiner, les pauvres, mais augustes restes de ce qui étoit autrefois la célébre Ville de Délos.

Nous suivîmes les ruines le long de la côte pendant un trajet fort considérable; nous y vîmes des co-

lonnes de marbre à des diſtances égales les unes des autres, quelques-unes preſque entierement hors de terre, d'autres tombées, & pluſieurs fort enfoncées dans le terrein. Elles ſont toutes bien finies, & doivent avoir appartenu à des édifices magnifiques. Il y en a d'unies, de cannelées, & toutes ſont arrondies. A quelque diſtance de-là le long de la côte, nous trouvâmes encore deux colonnes, fort différentes des autres pour la matiere & pour leur forme; elles ſont de granite d'Egypte, & quarrées. Les autres en général avoient depuis un juſqu'à deux pieds de diametre: celles-ci ſont fort déliées à proportion de leur hauteur; leur ſurface eſt extrêmement polie.

Tout cela faiſoit partie de l'ancienne Ville; mais ce n'en étoit pas le quartier le plus conſidérable. Un peu au-delà de l'endroit où ſont actuellement les deux colonnes de granite, nous apperçûmes par les fragmens de colonnes & les corniches, que la Ville tournoit à l'Oueſt. Nous ſuivîmes ſon cours par les reſtes

ordinaires de bâtimens le long du penchant d'une colline. Je ne crois pas que jamais aucunes ruines m'ayent causé tant de surprise & de vénération. Ce que nous avions vû auparavant nous parut commun & fort ordinaire, quand nous apperçumes ces fragmens. Il semble que ç'a été un portique, mais si auguste & en même tems si simple, qu'il n'y a aucun bâtiment dont les ruines soient encore existantes, qui puissent en approcher. On trouve à chaque pas des morceaux de colonnes & de pilastres, & parmi tout cela des fragmens d'architraves & de piédestaux. Les plus entiers ont été enlevés de tems à autre par les Turcs & par d'autres; & on a pris beaucoup de morceaux de marbre qu'on a convertis en mortiers. Il est impossible d'exprimer combien on a détruit de ruines de bâtimens antiques pour cette seule destination dans les Isles de la Grece. Depuis plusieurs siécles, le peuple a fait une espéce de trafic de ces mortiers; & ils ont brisé pour les faire, des morceaux d'un prix inestimable.

Vous feriez étonné fi vous voyez jufqu'à quel point on a étendu les bâtimens de cette Ville. Nous l'avons cotoyée le long de fes côtés, & jufqu'au haut de deux collines affez élevées, & nous aurions pu la fuivre encore en defcendant dans la plaine qui les fépare, où nous diftinguâmes aifément les reftes d'un édifice très-fuperbe, qui eft un Temple dédié à Apollon, la Divinité de l'Ifle. De-là nous fuivîmes le cours de quelques autres ruines le long des côtés d'une autre montagne bien plus haute. Nous trouvâmes que le fommet en étoit auffi tout couvert, & nous parcourumes des morceaux de colonnes & de frifes, jufqu'à ce que nous fûmes affurés que la Ville s'avançoit jufqu'à la mer.

Cette partie femble avoir été la nouvelle Ville de Délos, bâtie par Adrien, & continuée fans interruption depuis le *Gymnafium* jufqu'à ce beau portique dont je vous ai déja rappellé les ruines. Le fameux Temple d'Apollon dans la grande Ville, étoit le plus ancien de tous,

mais même celui-ci & les autres ont été joints par des bâtimens construits après coup : & la plûpart des Villes ou quartiers à l'occasion desquels Callimaque a célébré Délos, ont été sûrement réunies par la suite, en une seule par ces bâtimens qui en firent la jonction.

La Ville d'Adrien qui fut aussi appellée la nouvelle Ville & la nouvelle Athenes, a été célébre par ses Temples de Neptune & de Berenus, outre le plus magnifique, dédié à Apollon. Que les édifices que j'ai décrits, ayent fait anciennement portion de cette nouvelle Ville, c'est ce qu'annoncent en quelque sorte les ruines des Temples qu'on y voit encore, & ce qui, d'après les connoissances que j'ai acquises par l'étude des antiquités en Italie, doit avoir appartenu à l'un ou à l'autre de ces Temples, comme il n'est pas fort difficile de le prouver.

De-là on nous conduisit à ce que l'on prétend avoir été l'ancien & fameux *Gymnasium* de Délos. Nous vîmes un fort grand emplacement

uni & de niveau, parsemé de colonnes qui n'annoncent pas un lieu ordinaire. Outre un grand nombre que l'on trouve couchées par terre dans des directions différentes, nous en mesurâmes six, encore debout, qui ont neuf pieds de hauteur; il y a tout auprès deux colonnes quarrées de granite, semblables à celles que nous avions vues isolées à l'autre bout de l'Isle, mais un peu plus grosses. Ce sont des restes d'un édifice vaste qui paroît avoir été quarré; toutes les parties qui sont couchées par terre, sont de granite. Il ne faut pas croire pourtant que ce granite ait été apporté d'ailleurs; il n'est pas d'une couleur si foncée ni si beau que celui d'Egypte. Nous en vîmes des carrieres dans différentes parties de l'Isle; ainsi il est fort probable qu'on l'a tiré précisément sur les lieux mêmes.

A quelque distance du *Gymnasium*, si cependant on peut justement supposer que ces colonnes & autres ruines lui ont appartenu, est un ouvrage très-vaste, quoique peu élé-

gant,

gant. C'eſt un baſſin immenſe, de figure ovale & qui a environ trois cens pieds de longueur. Les murs qui l'environnent, ont près de quatre pieds de haut; ils ſont extrêmement épais & enduits d'un maſtic très-compact pour durer dans l'eau. Selon les apparences c'étoit le lieu où l'on repréſentoit avec de petites galeres, ces combats navals, dont quelques-uns des anciens Auteurs ont fait mention. Il eſt actuellemnnt à demi comblé de ruines, & ſert aux matelots de place pour danſer & combattre à la lutte.

A quelque diſtance de ces nobles reſtes, nous rencontrâmes les ruines d'un Temple très-noble; nous y vîmes même portion d'un Autel qui avoit échappé à la curioſité avide de tous ceux qui avoient viſité l'Iſle avant nous. Je ne ſuis pas dans le goût des collections: ſans cela j'aurois été tenté de m'en emparer. Il ſemble rappeller la mémoire de quelque hécatombe qui y fut offerte autrefois. Il eſt orné de têtes de bœufs & de feſtons d'un goût très-élégant.

Les ruines qu'on trouve dans toute l'Isle, sont sans nombre, & justifient le rapport des écrivains des tems où elle a été si fameuse, que c'étoit une des merveilles du monde. En suivant notre route à la quête de ces antiquités, nous vîmes dans un canton les restes de quelques morceaux de sculpture très-nobles, des lions en marbre noir fort mutilés, & qui cependant retiennent encore assez de leur ancienne grandeur, pour annoncer ce qu'ils ont été. En avançant vers le petit port, nous apperçumes tout le terrein jonché de sommets de colonnes, & en beaucoup d'endroits de morceaux d'architraves à demi enterrés. Les colonnes étoient de formes différentes, les unes unies, les autres cannelées. Les ornemens étoient tous d'un beau goût : & le bâtiment, à en juger, tant par son étendue que par ces restes, doit avoir été un monument superbe & magnifique. Il semble que ç'a été un Temple de Latone, & sans doute le fameux qui fut élevé dans cette Isle en l'honneur de cette Déesse.

Je ne vous ai cité que des bagatelles. Il me reste encore à vous décrire les ruines du plus fameux édifice : & dans l'état où on les voit actuellement, elles sont, comme de raison, très-pompeuses. Bientôt après avoir visité ces dernieres ruines, nous arrivâmes au lieu où existoit le fameux Temple d'Apollon dont la construction remonte jusqu'à Erysichton fils de Cecrops, premier Roi d'Athenes. Les Historiens nous disent qu'il bâtit un édifice grand & magnifique; mais dans la suite la mode vint de réverer Apollon dans l'Isle de Délos; & on ne pouvoit pas donner des preuves d'un plus grand respect pour le Dieu, que de décorer son Temple. Par une suite de ce goût devenu général, & de cette pieuse ambition, le Temple d'Apollon Delien devint dans l'espace de quelques siécles le plus auguste édifice qu'il y eût au monde. Toutes les puissances de la Grece contribuerent à l'augmenter & à l'embellir; & au moyen des richesses & des travaux qu'on y employa, ce fut le plus magnifique

monument & le plus riche de son siécle.

Ce qu'on voit encore de ses restes rend témoignage de son ancienne splendeur. Nous trouvâmes des colonnes de granite & autres pierres de prix, dispersées ça & là par morceaux; cette désolation même annonçoit quelle a du être l'ancienne magnificence de ce vaisseau. Entre les morceaux d'architecture, nous vîmes des restes d'une statue du Dieu. Ces restes qui consistent en deux morceaux, dont l'un étoit le dos, & l'autre le ventre & le haut des cuisses, annoncent que la statue entiere doit avoir fait un monument bien majestueux; elle étoit de marbre noir & de grandeur colossale; l'une des cuisses est actuellement de dix pieds de longueur. Tout ce que nous voyons, fait partie d'un seul bloc de marbre : & sur les meilleurs autorités qu'on peut avoir en pareil cas, on nous a assuré que la statue entiere avoit été taillée d'une seule pierre. Quelle entreprise surprenante ! On voit que le Temple au-

quel elle appartenoit, a été d'une étendue considérable. On peut aisément suivre le portique dans un frontispice d'une grande longueur, & qui fait face à la grande Délos : il est possible de mesurer l'espace où a été le dôme, quoiqu'en apparence sa structure a été une chose impratiquable.

La statue a été élevée vers le petit port ; ses fragmens y sont actuellement, & probablement on ne les y a pas apportés d'ailleurs. Outre cela la plinthe de la statue est encore dans la même place; c'est un monceau de marbre, bien équarri qui a près de seize pieds de longueur & onze pieds de largeur : elle porte une inscription à Apollon. Quand on regarde les ruines de cet édifice surprenant, que ne doit-on pas conjecturer sur la hauteur de ce palmier de bronze, que Nicias fit élever dans le même lieu, & dont la chute causée par la violence du vent, renversa la statue & la brisa ? Sans le dégré d'autenticité que ces antiquités donnent à ce que les Auteurs en ont écrit,

il seroit impossible de concevoir jusqu'à quel point ces peuples étoient capables de pousser leurs entreprises ; & cependant nous trouvons qu'ils ont réussi jusque dans les plus difficiles.

Les ornemens de l'intérieur de ce Temple répondoient à la pompe & la magnificence du dehors. On nous parle d'une quantité innombrable de statues & d'Autels : les statues ont été enlevées depuis long-tems ; pour les Autels, il y en a plusieurs qui subsistent encore sur le lieu même. Ils ont plus de deux pieds de hauteur & près de trois de diametre. Ils ont été décorés très-richement ; mais les figures en ont été presque entierement effacées. La plûpart des colonnes sont d'une forme singuliere ; & leurs chapiteaux le sont encore plus : avec tout cela il sont d'une beauté surprenante.

Des ruines du Temple on nous conduisit à ce que l'on appelle les quatre Lions. Ils sont d'une grosseur considérable; mais à leur figure on auroit peine maintenant à décider comment il faut les appeller. Ils ont été

tellement dégradés par l'ancienneté, qu'ils ne paroissent plus guères que de gros blocs de marbre. Nous vîmes aussi près du même lieu quelques Termes avec des têtes d'animaux. L'un a la tête d'un cheval, une autre celle d'un bœuf; & tous sont extrêmement défigurées.

A une distance fort petite des ruines du Temple, on voit des restes du fameux portique de Philippe: les colonnes, dont il étoit composé, prouvent qu'ils étoient augustes; & le travail des architraves annonce qu'ils n'ont pas été moins élégants. La plûpart des colonnes sont de la même forme singuliere, qu'un grand nombre de celles du Temple, moitié cannelées, & moitié pleines. Leur diametre en général est de deux pieds quatre pouces; on en trouve quelques-unes plus grosses parmi les ruines du Temple. On lit sur quelques architraves brisées, & encore couchées sur le terrein, quelques inscriptions qui portent le nom de Philippe de Macedoine. Celle de tous, qui porte les plus belles

inſcriptions, a dix pieds de longueur & deux & demi de groſſeur. Elle a échappé à la ruine commune, parce qu'elle eſt attachée dans les reſtes des colonnes, & trop péſante pour être emportée.

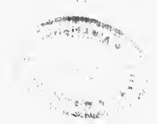
Quand finirai-je de vous décrire ce que j'ai cru ne pouvoir jamais finir de viſiter & d'admirer? Vous partagerez en quelque ſorte le plaiſir avec moi. Nous montâmes le long de la pente d'une petite montagne, à quelque diſtance des ruines de ce noble portique; & nous fûmes étonnés des reſtes magnifiques d'un théâtre tout de marbre, d'une grandeur & d'une étendue qui me ſurprirent. Son ouverture fait face au Sud-Oueſt. L'aire depuis un côté juſqu'à l'autre, eſt de deux cens cinquante pieds. Quelle profondeur! Son diametre eſt à peu près égal par-tout. Tout l'édifice a été de marbre; & les parties qui en reſtent, annoncent que ç'a été un ouvrage d'un très-grand goût. Le terrein n'étoit pas extrêmement favorable à l'édifice qu'on étoit déterminé de bâtir au-deſſus;

mais les Architectes étoient gens à ne pas s'inquietter beaucoup de la difficulté de vaincre ces obstacles. La pente de la montagne ne laissoit point de quoi placer de fondemens pour l'extrémité du côté gauche ; & nous y voyons des restes d'une tour qu'on éleva pour supporter l'édifice. Elle a à présent neuf pieds d'épaisseur, environ trente de longueur, & est d'une force surprenante. Nous avons eu la commodité d'examiner quelques beaux pavés en mosaïque dans les ruines d'un autre bâtiment tout voisin du théâtre, & qui ne servent plus maintenant que pour le plancher de quelques réservoirs d'eau de pluye.

Non loin de l'entrée du théâtre est un emplacement vaste & étendu, destiné pour les combats des bêtes sauvages. Nous vîmes des restes de leurs loges, couvertes d'espace en espace par des longues tables de granite, & des vestiges d'un canal qui leur fournissoit de l'eau. On voit sur le penchant du mont Cynthius, d'autres ruines d'une espéce superbe;

des mosaïques de plancher, & des colonnes très-bien travaillées. Elles doivent avoir fait partie de quelque Temple.

Vous attendez de moi sans doute une belle épithete de la montagne qui a fait donner à la Divinité du pays le nom d'Apollon Cynthien ; mais vous vous trouverez trompé. Le mont Cynthius est mal tourné & désagréable à la vue, quoique d'une étendue fort considérable. Il traverse dans une direction oblique presque toute la largeur de l'Isle. Toute la montagne est assez semblable à plusieurs autres des Isles voisines, & comme quelques Isle entieres, ce n'est qu'un rocher de granite. Il ne faut pas entendre par ce terme cette belle pierre Egyptienne, dont les obelisques de Rome sont composés, & dont on voit tant de nobles restes parmi les ouvrages antiques des endroits où les Grecs & les Romains ont étendu leur puissance. Le granite de cette montagne (on peut dire même qu'une grande partie de l'Isle est composée des mêmes matériaux), ressemble



davantage à la pierre appellée *Moorstone* au pays de Cornouaille, que l'on fait conduire à Londres pour former les dégrés dans les escaliers des édifices publics, & pour d'autres usages qui exigent une pierre fort dure. Le nôtre est blanc, parsemé de taches noires luisantes. La partie blanche est une espéce de marbre, & le noir est un talc. Le granite de Cynthius est gris, parsemé aussi de ces particules luisanes. C'est l'espéce de pierre dont on fait communément ces colonnes que l'on appelle de marbre fondu, ou marbre fusible. Le mélange singulier de ces taches de talc a donné cette opinion au peuple; & on auroit maintenant bien de la peine à détruire ce préjugé.

Nous montâmes sur le mont Cynthius par des dégrés taillés dans le roc vif; & nous entrâmes par les ruines d'une ancienne porte, qui étoit le lieu de sa communication avec la Ville. Cette montagne étoit une espéce de forteresse naturelle; & on s'en est servi à cet usage, après l'avoir perfectionnée par des ouvra-

ges de l'art. La porte même par laquelle nous entrâmes, a l'air forte, & même de cette force qui convient à une Citadelle. Elle est basse & assez étroite. Le toît est couvert de longs morceaux de granite taillés en pointe, & qui saillent en-dehors. Aux endroits où le rocher ne fournissoit pas de matériaux pour continuer l'ouvrage de l'escalier, il y avoit des dégrés de marbre de même grandeur & de même forme que ceux qui étoient taillés dans le rocher naturel, & faits à leur imitation. C'est ce qu'on peut appercevoir dans les restes de deux ou trois qui subsistent encore. Les autres ont été enlevés, & il y a à Mycone bien des croisées de fenêtres qui en sont faites. On voit un certain air de noblesse dans ces dégrés naturels : comme il sont adhérens au rocher ils subsistent & subsisteront long tems dans leurs places. Au sommet de la montagne, précisément à l'endroit où les marches du rocher nous manquerent, nous trouvâmes des vestiges d'une Citadelle. C'étoit en ef-

fet un bel emplacement pour cet ufage. Nous decouvrîmes en promenant notre vûe à la ronde, que le lieu où nous étions alors, commandoit parfaitement toute l'Ifle. Outre les ouvrages de fortification qui font fur ce délicieux terrein, nous en vîmes d'autres faits pour l'ornement. Nous vîmes les ruines de la Citadelle, fes murs à angles droits, & d'une épaiffeur prodigieufe. Ils font de brique, & leur force leur tient lieu de beauté. Nous y rencontrâmes outre cela des fragmens de colonnes & d'architraves, & un monceau d'ornemens d'architecture entaffés dans un feul endroit où il doit y avoir eu quelque ouvrage bien noble, & probablement un Temple. A quelque diftance de là, nous vîmes plufieurs lambeaux d'un pavé en mofaïque, & quelques morceaux de ftatues fort belles; mais ce n'étoient que des portions du tronc ou des cuiffes. Ceux qui n'ont pas pu emporter les ftatues entieres, paroiffent en avoir du moins emporté la tête & les mains.

Je ne pus pas me contenter d'un simple coup-d'œil du mont Cynthius; Nous fimes une autre promenade autour; & mon compagnon qui d'abord n'avoit pas été de cet avis, après avoir judicieusement observé que jamais les rochers de granite ne renferment aucuns coquillages fossiles, revint à notre opinion avant que de nous avoir long-tems disputé le contraire. Nous arrivâmes à une grande crevasse qui pénétre fort dans le rocher, & regne tout le long de la montagne. Il sçavoit que c'étoit dans ces endroits que l'on trouve pour l'ordinaire des curiosités dans le genre des minéraux. Il en chercha avec soin; & sa recherche ne fut pas inutile: il nous rapporta quelques-uns des plus beaux crystaux qu'on ait jamais vus. Ils étoient de figure cubique, aussi réguliers que s'ils eussent été taillés par un Lapidaire, & d'une belle couleur bleue. Nous les prîmes pour des saphirs bruts, & je pensois qu'il avoit découvert un grand trésor; mais il les connoissoit mieux que nous. Mon

ami paroît avoir été trop souvent induit en erreur en pareils cas pour se fier davantage aux apparences. Il nous dit que ce n'étoit rien que du cryſtal, & même de peu de valeur, quoique d'une beauté peu commune. Mais il nous donna un échantillon qui me plût fort, de l'utilité de ces études. Il nous dit que par ces cryſtaux ſeuls il connoiſſoit qu'il y avoit des mines dans la montagne, & même ce qu'elles contenoient. Il obſerva que ces cryſtaux ont ſouffert de l'altération dans leur figure & leur couleur par des particules métalliques de deux eſpéces différentes. Il nous dit que ces crevaſſes dans le rocher étoient les reſervoirs généraux de la mine ; & il ajouta, que le cryſtal qui dans ſon état naturel auroit dû ſortir en colonnes ſans aucune couleur, avoit contracté la figure cubique par le mélange des particules de plomb ; & que le cuivre l'avoit teint en bleu.

En retournant au port, nous rencontrâmes encore des reſtes d'ancienne ſplendeur ; un amas de colonnes, & des morceaux divers d'ar-

chitecture en marbre des plus belles espéces & en granite, non du pays, mais de la véritable & belle espèce rouge d'Egypte. Nous eûmes tout lieu de croire que ce bâtiment, quel qu'il fût, n'a jamais été achevé. Outre les colonnes de granite d'Egypte & tous les restes d'ancienne magnificence, nous vîmes de gros blocs de granite du pays, les uns tout-à-fait bruts, d'autres à peine dégrossis, & enfin d'autres prêts à être employés aux différentes parties de l'édifice projetté. Nous ne trouvâmes rien autre chose le long de la côte que des restes d'ouvrages superbes; & nous apperçumes jusque dans l'eau, des fondations de quelques grands édifices qui n'ont jamais été continués, & des ruines d'autres qui ont été détruits. La mer semble avoir anticipé sur l'Isle de Délos; & comme l'eau étoit claire & le tems calme, nous eûmes la commodité de voir des restes de beaux édifices à des endroits où les poissons nagent à l'aise, & sur lesquels les petits vaisseaux de ces cantons voguent pour arriver à la côte.

Le petit port étoit aussi environné de toutes parts de bâtimens, non d'une construction ordinaire; mais d'un goût aussi superbe que tout le reste. On y rencontre à chaque pas des fragmens de colonnes de granite; & en quelqu'endroit que l'on fasse creuser, on découvre des murailles grecques & des pavés de mosaïque. On avoit depuis peu ouvert la terre par hasard, à un de ces endroits, & ceux qui l'avoient trouvé en avoient enlevé une partie. Il étoit tout uni; mais j'eus le plaisir de voir de quelle maniere cet ouvrage avoit été travaillé. Il y avoit d'abord sur le plancher naturel, une couche épaisse de sable de mer. Elle étoit sans doute destinée à élever le sol, exactement de niveau avec les fondations. Sur cette couche étoit étendu un lit, épais de dix pouces, d'une espéce de mortier ou ciment si tenace encore à présent, qu'il égale la dureté du marbre. Sur le haut & au niveau du pavé, sont disposés les morceaux de mosaïque: ce n'étoient ici que des cubes de marbre blanc & noir.

J'ai été bien ſurpris de la variété des marbres employés dans les édifices de Delos : mais mon ami qui, pendant que j'étois occupé à conſidérer les beautés de l'édifice, l'étoit autant à chercher celles de l'intérieur de la terre, fit changer notre ſurpriſe d'objet, en tirant de ſes poches des petits échantillons des différentes carrieres qu'il avoit rencontrées dans l'Iſle. Ces morceaux nous prouverent évidemment, que cette Iſle produit quatre ou cinq ſortes de granite, outre celui que nous vîmes ſur le Mont Cynthius, & dans d'autres endroits, à la ſuperficie du terrein; & outre cela, deux ou trois eſpéces de marbre plus tendre. Il avoit auſſi amaſſé des échantillons de quelques jaſpes, mais aſſez communs, dont il avoit trouvé des morceaux bruts, & d'autres employés dans quelques-uns des édifices. Outre les différentes pierres du cru du pays, les Grecs en avoient fait venir bien des eſpéces élégantes d'ailleurs, pour décorer ces édifices. J'ai déja nommé le granite d'Egypte, & je pourrois y

ajouter le porphire du même pays: mais la grande quantité de marbre blanc, du plus beau & de la plus belle espéce que nous voyons dans toutes les parties de ces monumens, a été le produit de plusieurs autres Isles de l'Archipel. Avec combien de travaux & de dépense, toute la puissance & la richesse réunie de la Grece, n'a t-elle pas embelli une Isle, qui n'est à présent qu'un rocher nud & stérile, sans aucun avantage, ni rien d'agréable en sa faveur, & qui même a toujours été tels? car les climats ne changent point de nature.

LETTRE CXXVIII.

JE vous ai nommé la petite Délos; je ne dois pas oublier de vous parler de la Grande. L'Isle est, à tous égards, préférable à l'autre; mais elle n'est point habitée.

L'Isle de Rhenia, car on est dans l'usage de la nommer ainsi à présent, a beaucoup plus que l'autre, de quoi tenter les habitans de venir s'y

établir. Non-feulement fon étendue eft plus grande; mais au lieu du rocher fec & aride, qui eft tout ce qu'elle offre, fes valons font couverts d'une bonne terre noire, & fertiles au-delà de l'imagination. Les montagnes ne font ni extrêmement élevées, ni fort roides à monter; elles font garnies de toutes fortes de plantes, & charment la vue par une variété de fleurs, qu'on auroit peine à trouver, en fi grande quantité, dans aucun autre pays du monde. Le peuple de Mycone ne s'y tranfporte point; mais il y envoye fes troupeaux pour les engraiffer. Je fuis tenté de croire qùe la plus forte raifon qui empêche les gens de Mycone de tranfporter leur domicile à Rhenia, eft l'appréhenfion des Corfaires. En effet ceux-ci dérobent fouvent le bétail, quand il y en a; & les habitans, à moins qu'ils ne fuffent affez nombreux pour leur tenir tête, auroient de la peine à fe fauver d'un pillage & d'une boucherie continuelle.

Nous trouvâmes à admirer ici

autre chose que les végétaux du pays. Mon ami fut enchanté d'une pierre singuliere, qu'il trouva parmi les broussailles, où elle a été apportée du penchant d'une montagne sur la côte, & lavée par les eaux des pluyes. Quand on la brise, elle paroît couverte d'une croûte jaune, quoiqu'en dedans ce ne soit qu'une argille bleue toute ordinaire, qui en durcissant, a acquis la consistence d'une pierre tendre. En en cassant de plus gros morceaux, nous trouvâmes aux endroits où il y a eu de grandes fêlures naturelles, que la surface étoit dorée & parsémée d'une espéce d'étoilles d'argent. Cela me rappella, dans la mémoire, les pierres de Boulogne, avec lesquelles mon compagnon m'avoit fait tant de beaux tours; il me dit que celles-ci étoient différentes; & il les appelloit des étoilles sur une veine de cire. Il dit qu'on en trouve aussi de semblables sur la côte d'Essex. Jamais je n'ai vu à une pierre naturelle tant de beauté.

Si je vous entretiens des curiosi-

tés naturelles de Rhenia, n'allez pas croire qu'il n'y ait aucuns reſtes des monumens de l'art. Nous y trouvâmes les ruines d'une grande Ville, diſperſées le long du bord de la mer. Elle doit avoir été conſtruite dans une ſituation bien agréable. Je crois qu'elle étoit habitée principalement par des Marchands : car elle n'offre pas ſi abondamment des ruines magnifiques que la petite Délos. Les ſeuls reſtes d'une certaine beauté que nous y vîmes, ſont ſur le haut de la montagne. Nous y rencontrâmes quelques belles colonnes d'un marbre gris du pays ; &, autant que nous pûmes diſtinguer parmi un monceau de ruines miſérablement défigurées, elles devoient être d'ordre Corinthien. Je n'ai jamais remarqué en aucun lieu une ſi grande multitude de cercueils de pierre, que vers la Ville, ſur la côte de Rhenia. Et c'eſt encore un autre moyen, par où les reſtes d'antiquité confirment les hiſtoires des différens ſiécles. On nous a aſſuré que Délos, la petite Délos avoit été jugée, dans un cer-

tain tems, un terrein trop sacré pour être pollué par des cadavres humains; que non-seulement les habitans qui y mouroient après cela, étoient emportés dans cette autre Isle; mais encore qu'on transportoit jusqu'aux cendres de ceux qui avoient reposé pendant plusieurs siécles sur ce sacré rocher.

Il semble que la Ville commençoit au Temple, dont je vous ai parlé, & qu'elle avoit été continuée jusqu'au bord de la mer. Elle faisoit face à l'autre Délos, & paroît en avoir été considérée comme une Ville alliée. J'ai vu dans d'autres lieux plusieurs ruines pompeuses, mais jamais en si grand nombre que dans la grande & la petite Délos.

LETTRE CXXIX.

A Chaque endroit que je parcours dans ce voyage, mon plaisir augmente. Je voudrois pouvoir me persuader que vous en prenez à mes relations. Je me plais à le croire,

ainsi je continuerai. Je suis actuellement dans le pays le plus singulier & le plus champêtre qu'on puisse voir. Syra est une Isle assez grande, & passablement fertile : grace à l'industrie de ses habitans. Les plaines sont communément la partie de terrein qu'ils travaillent le plus; & il est fort agréable de voir d'un seul coup-d'œil, des campagnes couvertes des plus riches moissons, dans le plat pays, & des montagnes de rochers nuds & horribles, si raboteux & si saillans, que dans beaucoup d'endroits, où les champs labourés sont au-dessous, on craint toujours que le rocher ne se détache, & qu'en tombant sur les grains, il ne détruise entierement toute l'espérance de la récolte.

La ville de Syra n'est qu'à une petite distance du port, qui est vaste & fort bon. Elle paroît, en quelque sorte, suspendue au-dessus; mais elle en est éloignée d'environ un mille. Elle couvre tout le sommet d'une petite montagne, de la maniere la plus agréable & la plus champêtre,

champêtre. On y arrive par un chemin tournant : car la pente eſt extrêmement roide ; & ſans ce moyen, la route ſeroit très-incommode.

J'ai été moins ſatisfait de la Ville actuelle, que des ruines de l'ancienne. La Scyros, dont les anciens Géographes ont fait mention, exiſte encore dans ſes reſtes. Elle étoit ſituée près du port ; & quoique ces ruines n'ayent rien de bien magnifique, elles paroiſſent couvrir une étendue conſidérable de terrein. Nous vîmes des fragmens de quelques murs fort épais & bien bâtis, & les têtes de pluſieurs colonnes, d'un aſſez bon travail. En général les matériaux de la Ville ſemblent avoir été de la pierre & du marbre du pays ; on trouve, avant que d'arriver à quelques-unes des plus grandes ruines, des fragmens de marbre blanc de Paros ou de Naxos. Il y avoit anciennement des inſcriptions & des bas-reliefs ; on les a tous emportés, les meilleurs hors du pays, & le reſte hors des lieux où ils étoient. Nous en trouvâmes quelques-uns dans la nouvelle Ville ; on

conſerve dans l'Egliſe une inſcription, qui prouve que la Ville, à qui elle appartenoit, a été l'ancienne Scyros. Il y en a une autre à la tête de la principale ſource de l'Iſle, qui coule dans la Ville. Elle nous apprend que les gens qui, dans les anciens tems, alloient viſiter la ſacrée Délos, commençoient d'abord par ſe purifier dans les eaux.

La Cythnos des anciens Grecs eſt inconteſtablement la Thermia des modernes; les anciens Auteurs ne faiſoient que lui rendre juſtice, en l'appellant fertile. C'eſt en effet le ſol le plus riche que je connoiſſe. Elle me sembloit un pays tout nouveau, point eſcarpé ni hériſſé de rochers, comme le reſte des Iſles de cette mer; le terrein en eſt plat & uni, profond & excellent. Je n'ai jamais vu de plus belles figues; mais j'avois trouvé de meilleurs raiſins dans pluſieurs Iſles de rochers brulés du ſoleil. Les champs cultivés produiſent d'abondantes récoltes: ce doit être de l'orge; car on m'a déja dit plus de vingt fois que le ſol de

ces Isles n'est pas favorable à la production du bled : j'avoue que je n'en conçois pas la raison.

La Ville principale qui, comme dans les autres, porte le nom de l'Isle, n'est pas extrêmement grande. Les habitans sont de vrais Grecs, qui n'aiment point à travailler. Ils recueillent de belle soye, dont ils pourroient tirer meilleur parti; & s'ils exportent quelque chose, ils en sont redevables aux abeilles, de même que quelques-uns de leurs voisins : car ces articles ne consistent guères qu'en cire & en miel.

Je n'ai rien vu dans l'Archipel de si magnifique que les ruines d'une vieille ville qu'on appelle Hebreo Castro. On y trouve une grande quantité de fragmens de superbes édifices; & son étendue fait voir aussi bien que la grandeur de ses ruines, ce que la Ville étoit autrefois. On nous conduisit aux ruines de l'ancienne citadelle qui est une piéce très-forte. Nous y vîmes nombre de bas-reliefs, les uns sur des tables plattes, d'autres sur des morceaux

élevés de tombeaux : il y a aussi des tronçons de statues qui, si elles étoient entieres, auroient enrichi les plus beaux cabinets du monde : elles sont toutes misérablement défigurées par le tems ; & la plûpart semblent porter des marques de la barbarie des habitans, plus encore que des ravages du tems.

Zia est la Ceas des anciens Auteurs Grecs. Cette Isle, autrefois renommée pour quatre Villes fortes & de conséquence, ne montre plus que les restes d'une seule, & c'est là qu'est bâtie maintenant Zia, ville capitale de l'Isle. Certhea, si célébrée par les Anciens, est la Ville sur les ruines de laquelle on a construit Zia ; les vestiges qu'on y trouve encore, justifient tout ce qui a été dit de sa magnificence & de sa splendeur. On y voit des colonnes de marbre, & de tous les ornemens d'architecture, d'un gout exquis, autant qu'on en peut juger maintenant, qui sont jonchés dans les rues & dans les dehors de la Ville. Ils servent actuellement à la construction

des maiſons, ou ſont convertis en des uſtenciles ordinaires au ſervice domeſtique. La principale partie de la ville de Certhea occupoit le terrein d'une montagne éloignée d'une lieue du port: elle s'étendoit auſſi ſur tout cet eſpace qui eſt du côté de la mer; car on en trouve encore, dans tout ce trajet, des veſtiges très-nombreux.

L'ancienne ville de Iolis, qu'on appelle aujourd'hui Polis, occupe toute une montagne. La mer en baigne le pied d'un côté, & de l'autre elle ſe termine en pente douce à une vallée fertile & agréable. Nous ſuivîmes les ruines de l'ancienne citadelle, qui eſt un édifice d'une force ſurprenante, bâti ſur la croupe: & tout près d'elle, le terrein eſt couvert de ruines, qui doivent avoir appartenu à un Temple très-magnifique. On eſt fort jaloux ici des reſtes d'une ſtatue de la Déeſſe Nemeſis; elle n'a ni bras ni tête, & il n'eſt pas facile de dire ſur quel fondement on a penſé que c'eſt celle de cette Divinité, ſinon que l'atti-

tude en paroît menaçante. Les murs de la Ville sont trop solides pour avoir été dégradés. On peut les suivre en plusieurs endroits le long des côtés & au pied de la montagne. Ils étoient bâtis plus pour la force que pour l'ornement, & d'un marbre commun. La plûpart des blocs avoient dix ou douze pieds de long; on ne pouvoit les considérer sans surprise.

L'Isle est remplie de fruits; les raisins y sont excellens; & les habitans ont la méthode d'en faire du vin d'un gout admirable. Ils ont du cotton en quantité & un peu de soye; mais ils ne tirent pas tout le parti qu'ils pourroient, de ce que la nature a remis entre leurs mains. Un des principaux articles de leur commerce, est le fruit du *Velani*; c'est une espéce de gland dont on se sert pour la teinture Ils se plaignent beaucoup de n'avoir point d'oliviers: mais ils n'en ont pas besoin, leurs glands leur valent bien de quoi avoir de l'huile; & cet arbre, qui est un des plus beaux chênes du monde, ne demande point deculture.

Mon Compagnon découvrit une mine de plomb dans l'Isle, & comptoit tirer avantage de la connoissance qu'il en donna aux habitans : ils l'avoient déja exploitée ci-devant. La façon peu polie dont ils reçurent son avis, les priva des effets qu'auroit produit une reconnoissance réelle. Il les auroit instruits de la méthode dont on se sert en Angleterre, pour extraire de cette mine l'argent qu'elle contient dans la quantité, à ce qu'il prétend, de cinquante onces par tonneau ; mais il ne voulut pas leur en parler davantage.

Pline nous assure que les premieres étoffes de soye furent fabriquées dans cette Isle. Il est assez peu important aujourd'hui d'examiner qui a raison, de lui ou de ceux qui sont d'un sentiment contraire.

La pratique de la *Caprification* est en usage dans cette Isle, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'Archipel ; & elle l'étoit dès les tems les plus reculés. Ceux qui en ont décrit la maniere, semblent ne pas l'avoir entendue. On a remarqué que les

figues muriſſent mieux quand elles ont été piquées par certains couſins, ou petites mouches. Les habitans ont la coutume d'étaler ſur les branches des figuiers francs, quelques-unes de celles de l'eſpéce ſauvage, quand le fruit approche de la maturité. Les couſins les percent auſſi de leurs trompes, ou à leur défaut ils les piquent eux-mêmes avec des aiguilles de fer. Il y a eu un tems où l'on prétendoit que ces piquures étoient la cauſe immédiate qui faiſoit murir le fruit : mais le ſiſtême actuel de la végétation, comporte une explication plus raiſonnable. On ſçait que pour perfectionner un fruit quelconque, il faut que la farine fécondante ou pouſſiere mâle, ait été répandue ſur les organes femelles de la fleur. Or les organes femelles, ainſi que cette pouſſiere mâle du figuier, ſont contenus dans le fruit ; & peut-être qu'il n'eſt pas aiſé qu'il paſſe une aſſez grande quantité de farine fécondante dans toutes les parties de la figue pour la murir également. Les figues ſauvages contien-

nent beaucoup de cette farine ou duvet mâle, & quand elles & les autres sont percées de trous en même tems, soit par l'aiguillon d'un insecte, ou par les instrumens dont on se sert pour cela, on donne passage à cette farine pour sortir de l'un de ces fruits & s'insinuer dans l'autre.

LETTRE CXXX.

JE ne sçais, mon cher, si vous êtes content de me voir si sçavant & si philosophe, que je vous l'aurai paru à la fin de ma derniere lettre: je vous écris mes réflexions, telles qu'elles se présentent. C'est mon compagnon qui me gâte.

J'ai passé à Macronisi. On n'a pas eu grand tort de l'appeller la grande Isle. Nous la parcourûmes dans l'intention de chercher des antiquités, dans un lieu autrefois si célébre: nous n'en trouvâmes aucune. Tout ce que nous vîmes de cette Isle, ne pouvoit pas vous faire entrevoir

qu'elle ait jamais fait partie de la fameuſe Grece, ou qu'elle ait été habitée par des gens, chez qui les ſciences & les arts ont fleuri. J'ai pris de mon compagnon des leçons de Botanique, la plus amuſante de toutes les études pour un voyageur. Nous y avons trouvé une grande variété de belles plantes, qui ſont étrangeres à nos campagnes, & qu'on ne rencontre pas même dans nos jardins d'Angleterre.

Je ne dois pas oublier de vous parler d'une Sauterelle qui ſe trouve dans cette Iſle. Vous avez entendu parler de la *feuille ambulante.* Elle eſt très-bien nommée. Je vous aſſure qu'au premier coup-d'œil, j'en ai été extrêmement ſurpris. Je crus que les feuilles qui étoient tombées des arbres, avoient été douées de la faculté de la vie & de ramper ſur la terre; mais en les prenant, on ne trouve plus la reſſemblance ſi parfaite. Maintenant que je vous en ai fait mention, je ne puis omettre une autre eſpéce du même inſecte que nous rencontrâmes à Seriphos. C'eſt

un animal long, assez laid & singulier, qui éleve toujours ses pattes de devant, & s'en sert comme si c'étoient des mains, & qu'il fût dans l'attitude de prier.

Vous n'attendez pas que je vous parle beaucoup d'une Isle, où il y avoit si peu de choses à voir. Vous m'excuserez aussi, si je vous avoue que j'ai aussi parcouru Moeris, sans avoir presque rien à vous en dire. C'est un rocher désert & même fort petit. Il n'est point habité; & on auroit peine à concevoir qu'il l'eût été jamais, si nous n'avions pas des histoires, confirmées par des médailles encore existantes, qui font mention des habitans belliqueux de la stérile Moeris.

J'ai vu aussi le fameux Joura, qui est le Guara ou Guaros des anciens Grecs: & je crois que ceux d'entre les Romains qui en ont fait un lieu d'exil pour les criminels, l'avoient vu eux-mêmes. Vous m'avez vu railler assez librement sur les Isles de l'Archipel. Après tout, il faut avouer qu'avant d'arriver ici, je n'avois pas vu

la plus mauvaiſe : elle eſt entierement déſolée & déſerte. Nous n'y vîmes d'autres habitans que quelques lezards de l'eſpéce verte commune, qui ſe nourriſſent de ſauterelles, & quelques rats d'une groſſeur peu ordinaire, qui mangent ces lezards. C'eſt ainſi que la nature entretient ſon cours : elle produit une choſe pour ſervir à en faire ſubſiſter une autre. Je ne ſçais ſi Guaros n'eſt pas cette même Iſle, d'où des anciens Auteurs ont dit que les habitans furent chaſſés par une multitude de rats, qui les rongeoient juſque dans leurs maiſons. Si cela eſt, nous avons vu, à coup ſûr, des deſcendans de la famille.

Si on ne peut rien voir de ſi déſagréable & ſi déſolé que Joura, il n'eſt pas facile de citer dans tout le monde une Iſle, dont le coup-d'œil ſoit auſſi enchanteur que les approches d'Andros, où nous dirigeâmes enſuite notre courſe. La Baye eſt vaſte, & partagée en deux par un promontoire allongé & fort étroit, qui continue depuis le continent de

l'Isle, jusqu'à une étendue égale des deux côtés, quoiqu'il prenne sa naissance dans la profondeur de la Baye. Ce promontoire est couvert de bâtimens; c'est tout à la fois un des plus champêtres & des plus agréables paysages du monde. Nous vîmes sur la pointe de ce long rocher un ancien Château; & en traversant l'Isle, nous trouvâmes beaucoup de vestiges de son ancienne splendeur. Ce n'est pas seulement dans la partie qui avance, qu'Andros offre ces beautés; nous arrivâmes derriere la Ville à une vallée d'une étendue considérable, aussi belle & aussi fertile qu'on en puisse jamais voir. Les orangers, les limoniers & les grenadiers y croissent en quantité, & sont entremêlés d'une grande variété d'autres arbres fruitiers. Tout le terrein forme une espéce de jardins, séparés par des ruisseaux qui les arrosent, & les fertilisent autant que le propriétaire peut le souhaiter. Nous vîmes le village d'Arna, & nous traversâmes la plus haute montagne de l'Isle pour y arriver. C'est l'emplacement

le plus beau de cette Isle charmante ; il est composé de plusieurs hameaux de petites maisons bâties à l'ombre des palmiers, ornées de jardins, & arrosées de ruisseaux de toutes parts. La soye, dont on fait les tapisseries de la plus riche sorte, est une des productions d'Andros : les habitans en recueillent une quantité qui surpasse l'imagination.

Notre admiration ne se borna pas aux seules beautés de la nature ; nous allâmes voir les ruines de la célébre Baleapolis. Le peuple qui la bâtit, lui donna dans la suite le nom de l'Isle. Il choisit pour cela une heureuse situation, sur la crête d'une montagne qui commande toute la côte ; à en juger par ses restes, cette Ville doit avoir été autrefois grande & très-magnifique. Nous allâmes au lieu où étoit la citadelle, dont Tite-Live a parlé ; nous vîmes les restes de ces murs extrêmement épais, & construits, comme si on eût eu dessein qu'ils durassent éternellement. Nous trouvâmes aussi dispersés çà & là des colonnes, des chapiteaux, des

bases d'ouvrage antique & des marbres les plus précieux. Bacchus y avoit un Temple fameux, dans les siécles où cette Ville florissoit, & nous en vîmes les ruines. Parmi une grande quantité de colonnes cannelées & de nobles frises, nous trouvâmes sur un long morceau d'architrave, une inscription, dont les caractères étoient presque tout effacés. Cependant nous déchifrâmes à un bout le nom de Bacchus, & au commencement celui du peuple d'Andros.

Les Auteurs qui aiment le merveilleux, parlent d'une source près du Temple de Bacchus dans cette Isle, qui pendant le mois de Janvier, a le goût du vin; & qu'ils regardent comme un présent de Jupiter. Nous vîmes la source à l'endroit où ils la placent; elle n'a pas le gout de vin: il est vrai que nous ne sommes pas en Janvier. Nous trouvâmes tout auprès quelques bas-reliefs misérablement dégradés; sur-tout les ruines d'un, qui représente un sacrifice fait à Bacchus, très-noblement exé-

cuté. Il y a auſſi dans le voiſinage pluſieurs morceaux de ſtatues, & principalement des troncs, dont on a enlevé les têtes & les mains. Tels qu'ils ſont, ils annoncent le ciſeau du plus grand maître.

LETTRE CXXXI.

JE ſuis maintenant dans un canton agréable de l'Archipel. L'Iſle de Tenos, qu'on appelle actuellement l'Iſle de Tine, eſt préciſément vis-à-vis d'Andros, & n'en eſt pas moins belle. Son fonds forme une baye belle & large, quoique peu profonde. Le pays eſt preſque uni vers la côte; il s'éleve en pente très-douce; par derriere ſont des montagnes, ni ſtériles, ni raboteuſes, comme en beaucoup d'endroits du Levant; mais agréables & fertiles. La ville de S. Nicolo eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne Tenos; nous y trouvâmes fort peu de reſtes antiques. On en trouve de tems à autre en creuſant, & on prétend avoir découvert, il y

a quelques années, un Temple dédié à Neptune, que les anciens Ecrivains disent avoir été dans un bois près de la Ville. Le terrein des environs de S. Nicolo, semble avoir été élevé par quelque accident; toutes les anciennes ruines sont ensevelies sous la terre.

Neptune a toujours été révéré ici, & on lui a rendu des honneurs particuliers. C'est une Isle fort grande: on prétend qu'elle a soixante milles de circuit; nous ne fûmes pas tentés de le vérifier. Nous vîmes ici de très-grands serpens parmi les plantations, au-dessous des montagnes que j'ai rencontrées. Cette engeance y réside depuis longtems; car les Anciens appelloient cette Isle *Orphicessa*. Je n'ai jamais vu des raisins, des grenades, ni des figues si belles que dans cette Isle: mais ses richesses consistent en soye. Elle a une forteresse sur le rocher. Si la nature a beaucoup fait pour elle, l'art n'a pas secondé ces avantages. Cette place commande sur une grande partie de l'Isle; on y tient une espéce de garnison &

quelques piéces de canon ; mais je crois qu'il y a long tems qu'ils n'ont servi.

Tenos est la seule conquête que les Vénitiens ayent conservée ; ils ont grand soin d'y perpétuer la mémoire de leurs succès. Ils font le premier jour de Mai une procession, à laquelle tous les habitans sont obligés d'assister, sous peine d'une amende ; & ils invoquent S. Marc avec beaucoup de pompe. Les Vénitiens n'y entretiennent point de garnison. L'Isle est si bien habitée, qu'au moindre besoin ils peuvent assembler cinq mille hommes assez bien aguerris. Elle contient trente à quarante villages, qui ont chacun leur milice.

Scio est une Isle plus grande que Tenos, & n'est pas moins agréable & fertile. On prétend qu'elle peut avoir quarante lieues de circonférence. Au lieu de rochers nuds, les Isles de l'Archipel que nous visitons actuellement, ont l'air d'autant de Royaumes.

La ville de Scio est grande & la mieux construite que j'aie encore

vue dans le Levant : au lieu de maisons de torchis avec un toît plat audessus du premier étage, nous voyons maintenant des édifices élevés, réguliérement bâtis & couverts à la façon des nôtres. Les Génois & les Vénitiens ont apporté en différens tems la façon de bâtir Italienne à Scio. La ville est située proche de la mer ; & le Château qui est précisément sur le bord, commande le port & toute la ville. C'est un édifice fort & régulier, qui a des tours & un fossé pour sa défense. La grande Eglise est sombre, à la maniere de toutes les Eglises Grecques ; c'est sans contestation la meilleure de tout le Levant. Ce que je dis ici doit s'entendre de celles que j'ai vues ; ceux qui les connoissent toutes, sont de même avis que moi. Sa structure quoique Gothique n'est pas sans graces ; mais le dedans mérite un jugement tout différent : les peintures sont horriblement mauvaises : ce sont des figures de Saints, & les Peintres ont été très-avisés d'en écrire les noms au bas. Du reste c'est comme

le prologue & l'épilogue de *Bayes* ; l'épilogue pouvoit être mis à la place du prologue, & le prologue pour l'épilogue ; & en cas de besoin, l'un & l'autre auroit pu servir tout aussi-bien pour une autre piéce que pour celle-là.

L'Isle contient beaucoup de montagnes, qui toutes sont cultivées. Elle abonde en fruit, & posséde des carrieres d'un beau marbre. Scio étoit anciennement renommée pour son jaspe; on montre encore le lieu d'où on le tiroit le plus communément. Nous rencontrâmes de ces pierres dans la carriere & dans l'Eglise ; car on y en a beaucoup employé : il n'est pas beau pour une pierre si renommée. Les habitans semblent n'avoir pas eu le secret de le polir à son avantage. Si les olives n'y sont pas fort abondantes, ce défaut est compensé par les vignes ; ils font d'excellent vin avec les raisins qu'ils laissent sécher deux ou trois jours sur les rochers après les avoir coupés, & avant de les passer sous le pressoir. Ils en fournissent à quelques Isles voisines,

Ils commercent beaucoup auſſi en laine & en maſtic. La plus grande partie de cette drogue que l'on employe en Europe, eſt du produit de cette Iſle, & le profit qu'elle en tire eſt plus grand qu'on ne peut croire, à moins que d'être au fait de ce commerce.

Le Lentiſque qui produit le maſtic, n'eſt pas un grand arbre; il s'étend beaucoup, & fait une aſſez belle figure. Le maſtic eſt une réſine qui ſuinte du tronc, comme fait la gomme ſur nos ceriſiers & pruniers. Comme c'eſt une bonne branche de commerce, on a des ſecrets pour en faciliter l'écoulement. On coupe les arbres tranſverſalement pendant les chaleurs à la fin de l'été, & la réſine en diſtile par petites gouttes. Elle continue long-tems à couler, & ſe durcit ſitôt qu'elle a été un peu à l'air. On en a de grandes récoltes quand le tems eſt ſec; s'il eſt pluvieux, la plus grande partie ſe gâte; on en uſe une grande quantité en Europe; mais la plus forte conſommation s'en fait dans le Levant. Les

femmes en mâchent par maniere d'amusement; elle rend l'haleine douce, & raffermit les dents.

L'Isle de Scio est remplie de villages, dont la plûpart sont très agréables, & quelques-uns sont très-gros. Nous fîmes un voyage de vingt milles pour visiter les ruines d'un bâtiment fort singulier. C'étoit anciennement un temple; personne n'ose décider à quelle Divinité il étoit dédié : il n'est pas vaste, & n'a jamais été beau : il est situé dans une vallée étroite; ainsi sa vue ne doit pas avoir été bien exposée, ni même fort recommandable dans le tems de sa plus grande splendeur. On a écrit sur les amours de Neptune avec une Nymphe de Scio. Il y a une belle fontaine sous le temple; elle n'est pas considérable. Nous fûmes dans le doute pendant quelques tems, si ce n'étoit pas cette fameuse source dont l'eau faisoit perdre le sens à ceux qui en buvoient; & nous cherchâmes sur les ruines du bâtiment cette inscription qu'on dit avoir été mise pour détourner le peuple d'en boire.

Il eſt certain que nous vîmes des reſtes d'un marbre, ſur lequel il y a eu quelque choſe d'écrit, & qui ſembloit avoir été placé en dehors des murs de l'édifice; mais les lettres étoient effacées. Quoi qu'il en ſoit, nous tentâmes auſſi l'expérience d'en eſſayer l'eau. Nous en bûmes tous & abondamment; je crois cependant que nous ſommes auſſi ſenſés qu'à l'ordinaire.

Vous n'imagineriez pas combien les Grecs modernes ſont attentifs à tirer gloire de tout ce qui concerne Homere. Je leur ſçais bon gré du reſpect qu'ils ont pour un homme qui a fait tant d'honneur à leur pays, & qui en effet ſuffiroit pour honorer tout l'univers. Je vous ai parlé de ſon tombeau; on nous a conduit ici à ſon école. Le peuple de Scio eſt du nombre de ceux qui prétendent que leur Iſle a eu l'honneur de lui donner la naiſſance; ils montrent l'endroit même, où, ſuivant la tradition, il reçut les premieres leçons de la poëſie, & prétendent inférer delà, qu'il y a paſſé ſa jeuneſſe. C'eſt un lieu

bien ſingulier pour un école ; on croiroit plutôt qu'anciennement ç'a été un étang, une fontaine ou un grand baſſin avec un Neptune ou quelqu'autre figure pour jetter l'eau. C'eſt une eſpéce de baſſin d'environ vingt pieds de diametre, peu profond, taillé dans le roc vif au pied du mont Epos. Les côtés ſont taillés de maniere à pouvoir s'aſſeoir ſur les bords, & dans le milieu s'éléve un bloc quarré de rocher, ſur lequel on a gravé quelques figures de Lions ; actuellement on pourroit auſſibien les prendre pour des moutons ou des bœufs.

Il eſt probable qu'Homere étoit né à Smyrne ou à Scio ; mais quant à cette école, quoiqu'on la nomme celle d'Homere, il paroît plus vraiſemblable que ce fut le lieu où on étudioit les ouvrages d'Homere, que celui où lui-même a étudié. Le dais élévé au milieu étoit ſans doute la place du Maître ; & les écoliers s'aſſeyoient autour ſur les bords. Les Homérides que nous connoiſſons, étoient habitans de Scio ; & ce lieu paroît avoir été l'endroit où ils endoctrinoient

doctrinoient la jeunesse.

Ils ne se contentent pas de tirer gloire de cette école d'Homere. Ils font voir la maison où il habitoit, le lieu où il composa ses poëmes divins: & ils la révérent autant que les peuples d'Italie font la Santa Casa ; elle n'est pas des plus belles, ni en trop bon état ; mais elle est passable pour une chaumiere de près de trois mille ans.

Scio est une des meilleures de toutes les Isles pour y habiter. S'il est vrai qu'Homere y ait pris naissance, on peut dire qu'il étoit d'un pays où il y a du bon vin en abondance ; & le bon vin pris avec modération n'est pas ennemi de l'entousiasme poëtique ; on y trouve en quantité des provisions de toute espéce, & même le petit peuple peut atteindre au prix des meilleures. Les perdrix y sont à aussi bon compte que la viande de boucherie : on les éléve comme nous faisons les poulets.

Castro est la capitale de l'Isle de Mytilene, anciennement appellée Lesbos. Les anciens Auteurs en par-

lent comme d'une ville grande & magnifique : quand ils seroient muets à cet égard, ses ruines actuelles annonceroient suffisamment la vérité. Je n'ai trouvé nulle part tant de restes d'ancienne magnificence. Les rues de la ville actuelle & toute la campagne aux environs sont couvertes de fragmens de colonnes de marbre, & autres parties de grands édifices, dont la plûpart sont exécutées de main de maître. Je fus extrêmement satisfait de l'élégance de quelques colonnes dont on voit encore des portions considérables dans quelques murailles. Elles sont de marbre blanc & cannelées en ligne spirale. Le poli subsiste encore sur plusieurs de leurs parties : & elles paroissent d'une beauté & d'une magnificence rare. On trouve dans la campagne d'alentour des piéces de chapiteaux, de frizes & de bases, aussi communément que des pierres ordinaires. Nous y vîmes beaucoup de bas-reliefs & d'inscriptions ; malheureusement pour notre curiosité, les figures des unes étoient tout-à-fait dégradées,

& les caractères des autres absolument effacées. La disposition des bâtimens actuels est de la derniere élégance ; ils consistent en une rangée épaisse qui regne le long de la côte, & font un très-bel effet, quand on en approche de la pleine mer.

La ville de Castro n'est pas si grande à beaucoup près que Scio, quoique l'Isle soit plus grande ; elle n'est pas non plus si bien bâtie. L'aspect de la campagne est agréable, & le sol en général très-abondant. Ses montagnes ne sont ni hautes ni escarpées ; mais garanties du soleil par des arbres, & couvertes d'une couche épaisse du terrein ordinaire de l'Isle, & c'est là que l'on trouve quelques-unes des meilleures plantations.

En général ces Isles sont abondantes en carrieres de belles pierres. Mon Compagnon trouva près du port un gros rocher de jaspe qui avance dans la mer ; il en suivit les traces dans l'Isle où il le découvrit en plusieurs endroits. La couleur du fond est verte ; les taches & les lignes en

font blanches & parfemées d'un peu de rouge. Le rocher n'eft pas continué comme dans les lits de marbre; il eft, pour ainfi dire, partagé naturellement en plufieurs maffes ou blocs détachés, dont quelques-uns feroient affez gros pour y couper des colonnes & des ornemens qui feroient une figure très-magnifique.

Tenedos eft encore une des Ifles les plus agréables de l'Archipel. J'ai commencé cette lettre par vous dire que j'en avois vifité de ce genre; & j'imagine que je continuerai encore à en voir. Il n'eft pas facile de vous décrire les beautés de Tenedos, quand on en approche: la côte forme plufieurs échancrures, & la ville les fuit auffi & couvre tout le rivage. On apperçoit par derriere un grand & ancien édifice, & plus loin, des montagnes dont quelques-unes font fort hautes, & toutes couvertes de verdure. Tenedos eft une petite Ifle en comparaifon de celles que j'ai quittées en dernier lieu; fa forme eft prefque ronde, & n'a pas plus de fix milles dans fon plus long. Elle étoit fameu-

ſe autrefois; actuellement on ne voit plus aucunes traces de ſon ancienne magnificence. Elle a été ruinée avec Troye près de laquelle elle étoit; & nous nous ſommes donné inutilement bien des peines pour en chercher les antiquités.

Nicaria eſt agréable, & d'une apparence très-ſinguliere : toutes les Iſles des environs ont des montagnes très-belles: ici elles ont un air ſauvage; leur ſommet eſt haut, eſcarpé, & elles regnent dans toute la largeur de l'Iſle. Elle ne ſont ni ſtériles ni grillées du ſoleil; la plûpart des cantons qui n'en ſont pas cultivés ſont couverts de vaſtes forêts; & ils fourniſſent en abondance l'eau la plus belle & la plus claire du monde. Quoique l'Iſle ſoit naturellement fertile, le peuple en eſt ſi pareſſeux, qu'il y meurt preſque de faim. Le pays n'a jamais été bien peuplé; & à préſent c'eſt un des plus pauvres cantons du Levant, quoiqu'il pourroit être un des plus riches.

LETTRE CXXXII.

SI je vous écris plus rarement que de coutume, ce n'eſt pas que les ſujets ſoient moins abondans; mais ils ſont trop uniformes. Après que je vous ai décrit un rocher brulé, vous en avez toute l'idée que je pourrois vous en donner, quand j'en décrirois mille. Une piéce de terre jonchée de ruines, reſſemble beaucoup à une autre; & il faut néceſſairement ſe ſervir des mêmes termes pour décrire des chapiteaux rompus, & des bas-reliefs effacés. Telles étoient les ruines que nous rencontrions dans ces Iſles : les morceaux entiers ont été emportés depuis long-tems.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai parcouru pluſieurs endroits fameux dans l'hiſtoire ancienne; & je crois avoir aſſez de matiere pour vous entretenir; mais je crains de manquer de variété.

Samos n'eſt pas ſi remplie de beautés que les dernieres Iſles que j'ai vi-

sitées. Elle est grande & bien peuplée. Si on en excepte la plaine de Cora, qui est en vérité un lieu très-doux : je n'ai guères rencontré de plus désagréables paysages. Vis-à-vis de cette plaine nous vîmes l'ancienne ville de Samos. C'est un monceau de ruines qui ont plus de grandeur que d'élégance, & qui en cela justifient les descriptions qu'on nous a laissées de cette ville dans ses beaux jours. Les Villes actuelles de cette Isle sont passablement bien bâties; mais le peuple en est paresseux & mal-propre, sur-tout les femmes. L'Europe est le pays du monde où ce sexe est le plus propre; & notre petite Angleterre est le canton de l'Europe, où les femmes ont le plus de soin de soutenir cette réputation.

Indépendamment du commerce général des fruits, l'Isle produit encore quelques drogues, & sur-tout beaucoup de scammonée; mais on n'a pas le soin de la recueillir proprement : elle est toujours pleine de saletés, & souvent on la falsifie. On y mêle des pierres pour en augmen-

ter le poids, & souvent même des corps étrangers. C'est pour cela aussi qu'elle est peu estimée, comme étant incertaine dans ses opérations. Ils ont des mines de fer, qu'ils pourroient travailler avantageusement ; mais ils manquent des deux qualités essentielles pour cela, le sçavoir & l'industrie. Je ne sçais si je vous ai rendu déja assez bon Naturaliste pour sçavoir, que quand il y a du fer quelque part, il n'est pas surprenant d'y trouver de l'ocre. L'ocre, l'émeril & la pierre d'aimant sont fort communs ici. Ce sont en effet les compagnons ordinaires du fer. Nous détachâmes quelques petites pierres d'aimant qui sont fort bonnes. Tout en descendant de l'ancienne Samos, nous vîmes bon nombre d'antiquités, & autour des montagnes une multitude innombrable de pierres de tombeaux ; mais nous ne trouvâmes ni dates, ni figures, ni inscriptions sur aucunes, pour nous instruire exactement du nom des personnes de qui elles étoient, ni du tems où elles furent érigées.

Le sommet de la montagne sur

lequel étoit située la partie la plus ancienne de la vieille ville, (car on l'étendit considérablement bien des années après sa premiere construction,) laisse encore voir des restes de grands édifices; & nous reconnûmes le lieu où existoient autrefois les ruines d'un théâtre. Vous pourrez juger de l'étendue de cet ancien édifice, quand vous sçaurez que ses ruines ont servi à bâtir la plus grande partie de Cora. Nous entrâmes un peu plus bas dans une belle grotte: c'est un ouvrage de la nature, qui, à mon avis, l'emporte sur tous ceux de l'art. Vous serez inquiet comment je pourrai vous détailler encore les particularités d'une grotte après vous en avoir décrit tant d'autres. Tranquillisez-vous: il n'est pas possible de concevoir jusqu'à quel point je cherche à éviter l'ennui & les répétitions. Quoique j'aye parcouru beaucoup de grottes dans ces Isles, celle-ci m'a fait un vrai plaisir; & comme j'y ai trouvé quelque chose de nouveau, il faut que je vous en fasse la description.

Le toît & les côtés étoient tout couverts de congélations, comme dans les autres: ce font les plus brillantes que j'aye vues de ma vie; & au lieu de la couleur brune de quelques-unes, & du brillant pur de cryſtal des autres que nous trouvâmes dans la fameuſe grotte, celles-ci étoient toutes d'un blanc de neige parfait.

Ce qui me cauſa le plus de plaiſir & de ſurpriſe, fut d'obſerver, que par les côtés & à l'extrémité, elles étoient, pour ainſi dire, marquetées de petites taches brillantes de couleur d'or. En les examinant, nous trouvâmes que c'étoient des cubes réguliers, comme s'ils euſſent été taillés exprès, & polis de la main du plus habile ouvrier. Tantôt ils paroiſſoient plutôt d'airain que dorés, & les taches étoient diſperſées ſur les ſurfaces blanches, les unes ſéparément, les autres par bandes. Je les croyois d'airain ſolide; mon compagnon me fit rougir, en me rappellant que l'airain n'eſt pas un corps naturel, mais une compoſition de

l'art, faite avec le cuivre & le zink. Il me dit que c'étoient ſimplement des concrétions, de ce que nous appellons *mundick*, dans le pays de Cornouaille, une eſpéce de mineral, composé principalement de ſouphre, & qui prend par fois la couleur de l'airain, de l'argent, ou de l'or. Ce qu'il y a de ſurprenant, étoit le lieu où nous vîmes ces petits cubes. Ils paroiſſoient à la ſurface des pierres d'eau diſtillée, qui ſont des corps formés long-tems après les rochers auxquels ils étoient adhérents. Je vous ai déja fait obſerver, que ſi on s'en rapporte à l'opinion de mon ingénieux ami, ces congélations ſont formées des particules pierreuſes, élevées en vapeurs dans les entrailles de la terre. La même choſe doit auſſi êtrearrivée par rapport au mundick qui forme ces cubes. Il faut qu'il ait été élevé du fond de la terre par petites particules en vapeurs, & qu'il ait ainſi formé ces concrétions; ces vapeurs condenſées par la fraîcheur de la grotte, & ſe changeant en eau, ſe ſont at-

tachées à la surface de la pierre, & enfin y ont déposé ce qu'elles avoient de matiere solide.

Si on m'accorde cette explication, comme en effet la raison dicte qu'on doit l'admettre; car nous voyons le crystal, le spar, & le mundick, qui sont des plus dures & des plus pésantes de toutes les productions naturelles, s'exhaler en vapeurs, nous voyons même dans ce mundick des particules métalliques; car il en contient toujours quelques-unes. Si cela est vrai, si les pierres les souphres & les métaux peuvent être exhalés en vapeurs, que sçavons-nous si nos mines n'ont pas été formées de cette maniere? Assurément on pourroit, sans faire une conjecture hasardée, supposer que les grands corps de tous les métaux & des minéraux, existent au centre ou près du centre de la terre, où leur propre pésanteur doit les avoir fait placer lors de la structure originaire du globe; & que toutes nos mines actuelles sont fournies de ce vaste magasin, par des particules élevées

en vapeurs, & ensuite déposées par cette vapeur changée en eau dans les crevasses & les cavités des rochers où nous les trouvons.

Pour revenir aux antiquités de Samos, je vous ai décrit quelquefois un aqueduc Romain; permettez-moi de vous marquer ce qui m'a fait beaucoup de plaisir en en considérant un autre de la façon des Grecs. Il n'a pas la pompe qu'annoncent les ouvrages Romains de ce genre; les simples vestiges qui en restent, prouvent qu'il en avoit tous les avantages & les commodités. Il n'est ni de marbre ni décoré de sculptures; ce ne sont que de simples briques, mais des briques qui durent depuis plus de deux mille ans: & si on les laisse subsister sans les détruire, elles en dureront encore deux mille autres, tant elles sont dures & bien liées ensemble.

On peut encore suivre à Samos les traces de ce grand ouvrage dont Hérodote a fait mention comme d'une des entreprises les plus hardies des Grecs. Ce fut Eupalinus de

Mégare qui eut l'honneur de l'entreprendre, & l'honneur encore plus grand de le voir entierement exécuté. Les Hiſtoriens nous diſent qu'on creuſa à neuf cens pieds de profondeur dans le roc vif, & qu'on y conduiſit un canal de près de cinq cens toiſes pour mener l'eau de la charmante ſource dans la ville de Samos. On voit encore l'ouverture & une partie même du canal; tout le reſte a été comblé.

Les Argonautes ont enrichi la Grece de plus d'un édifice religieux. Le fameux Temple de Junon à Samos étoit de leur façon: on en voit encore aujourd'hui des reſtes. La ſtatue de la Déeſſe n'étoit que de bois : mais quoique les matériaux en fuſſent communs, la ſtatue étoit de la premiere beauté. On en a raconté des merveilles ; & ce qui ne contribua pas peu à augmenter ſon crédit, fut le calme total qui ſurvint auſſitôt après que les Tyrrheniens l'eurent enlevée. La ſuperſtition du Pilote l'attribua à la colere de la Déeſſe; il ſe foura dans la

tête que le vent favorable qui s'éleva ſitôt qu'on l'eut reportée, étoit l'effet d'une autre viſite que Junon rendit à Eole.

De tout tems l'enthouſiaſme a été un motif puiſſant pour toutes les entrepriſes. Vous ne devez pas être ſurpris, que, dans un ſiécle ſi ſuperſtitieux, & ſur-tout chez un peuple qui pouſſoit la ſuperſtition auſſi loin, ce miracle ait attiré dans l'Iſle un concours étonnant. Cette ſainte image de bois habitoit auſſi un Temple qui ne le cédoit guères en richeſſes à la ſainte Maiſon de Lorette. Le fameux Jupiter du petit Temple bâti par les Romains ſur le Capitole, fut enlevé d'une cour au-devant de cet édifice : & Auguſte fit rendre les ſtatues de Minerve & d'Hercule, qui en avoient été auſſi emportées dans le même tems.

Il reſte encore quelques colonnes briſées, & quelques baſes qui ont appartenu à d'autres. Elles ſont actuellement couchées par terre, & ſont peut-être auſſi élégantes qu'aucuns des monumens qui nous reſtent

de l'antiquité. Leur matiere est un marbre très-précieux, parfaitement travaillé. Il y a aussi d'autres fragmens dispersés de distance en distance dans les environs, qui nous apprennent que cet édifice doit avoir été d'une étendue immense.

Hérodote qui l'avoit vu existant, dit, que c'étoit dans son genre, le plus vaste édifice qu'il ait jamais connu. Rhæcus originaire de cette Isle en fût l'Architecte. Il y a quelque chose de très-singulier dans les colonnes qui subsistent encore : il me semble qu'elles sont de l'ordre Ionique, avant qu'il eût été porté à sa derniere perfection.

LETTRE CXXXIII.

J'Ai été interrompu à l'endroit où j'ai fini ma derniere : j'avois visité aussi l'Isle de Patmos : mais je n'ai pas eu le tems d'ajouter à ma lettre le détail des nottes que j'avois prises sur mes tablettes au sujet de cette Isle. On l'appelle aujour-

d'hui Patno. Elle ne peut paſſer ni pour la plus belle ni pour la plus mauvaiſe Iſle de l'Archipel. Ses ports ſont bons, & ſon ſol fertile ; ainſi je m'étonne qu'elle ne ſoit pas plus peuplée & mieux cultivée. A peine y fûmes-nous arrivés, que l'on nous conſeilla d'aller voir le Couvent.

Ce Couvent, car c'eſt le nom qu'on lui donne, eſt bâti ſur un rocher fort élevé & preſque inacceſſible. C'eſt une vraie Citadelle, flanquée de pluſieurs tours irrégulieres, mais très fortes. On s'en ſert actuellement comme d'un Monaſtere. On eſtime beaucoup les peintures des Chapelles ; & on fait beaucoup valoir la complaiſance de montrer les reliques de ſaint Chriſtadule ſon patron. Ils ont une tradition, que ce fut à ſa ſollicitation qu'Alexis Comnene fit conſtruire cette place. Nous voulûmes bien donner dans leur ſens ; c'eſt le vrai moyen d'éviter toute querelle. Pour moi vous imaginez bien que je n'avois pas beaucoup de curioſité de voir les reliques de leur grand ſaint : quant aux

peintures, tout voyageur qui n'auroit pas été en Italie, pourroit encore les estimer fort peu : car en général je ne connois rien de si mauvais que la peinture moderne des Grecs.

Quoique Patmos ne soit pas l'Isle la plus désolée & la moins peuplée, elle a bien des désagrémens. Elle est nue ; & quoique les vallons & les terreins bas en soient couverts de terre, les montagnes n'offrent en beaucoup d'endroits qu'un rocher dépouillé & sans ombrage. Les bosquets qui tapissent les côtés des montagnes dans bien des cantons de l'Archipel, ne se trouvent point du tout ici. En effet je ne connois point d'endroits au monde où j'aye vu moins d'arbres que dans les terreins déserts que j'ai parcourus pendant cette tournée.

Vous serez étonné d'apprendre que dans une Isle de vingt ou trente milles de circuit, on trouve à peine trois cens habitans. C'est précisément le cas où se trouve Patmos, encore y a-t-il dans ce nombre plus de femmes que d'hommes. L'Église de

S. Jean est un édifice beaucoup plus considérable que l'on ne s'attend d'en voir dans un tel pays : en effet, pour le peu qu'il y a de maisons dans l'Isle, elles sont infiniment mieux bâties que dans bien d'autres cantons plus peuplés.

On peut s'assurer qu'il n'y a pas un enfant dans l'Isle qui ne raconte l'histoire de S. Jean : & vous ne serez pas surpris, si je vous dis que nous fumes curieux de voir l'Apocalypse, la maison ou chaumiere dans laquelle on prétend que ce saint écrivit le livre de la Révélation. On y arrive par un chemin étroit & taillé dans le roc. L'Hermitage est un pauvre endroit, situé sur le côté d'une montagne entre le port de la Scala, & le Couvent de S. Jean, auquel il appartient proprement. La Chapelle est petite, bâtie dans le goût gothique, & la voûte en est fort belle. On trouve à quelque distance un enfoncement ou caverne pratiquée dans le roc, avec un pillier de la même pierre dans son milieu, c'est ce qu'on appelle la grotte de S. Jean, où on

imagine qu'il a écrit son Apocalypse. Le rocher est crevassé au-dessus ; & les gens qui nous le montroient, nous dirent bonnement que ce fut par cette fente que le S. Esprit lui dicta cet ouvrage. On nous parla encore de beaucoup d'autres qui furent opérés par des morceaux du rocher, on m'en présenta même quelques fragmens. Mon ami veut les conserver, parce qu'ils contiennent plusieurs coquillages pétrifiés.

L'Isle de S. Minos est peu connue des voyageurs, il n'y en a guères dans l'Archipel qui soit aussi peu fréquentée. La curiosité insatiable qui nous avoit conduits sur tant de rochers déserts connus sous le nom d'Isles, ne nous permit pas d'oublier de visiter celle-ci. Je suis plus charmé de l'avoir vûe que la fameuse Patmos elle-même. Celle-là ne nous offrit rien de plus curieux que la vénération des enthousiastes : j'ai rencontré ici des choses qui attirent l'attention, parlent à l'imagination, & en même tems satisfont l'entendement. S. Minos est une petite mon-

ticule qui s'éleve hors de la mer, & qui eſt ſéparée en bande dans ſon milieu. Ses deux côtés ont l'air de deux pays différens dont l'un eſt fertile & l'autre ſtérile & déſolé. La partie qui fait face à Patmos, eſt couverte de quatre ou cinq pieds d'une terre riche & fertile. L'autre eſt tout-à-fait nue. Ces deux cantons partagent l'Iſle, & ſe rencontrent à la bande du milieu. Ceux qui n'ont pas examiné la ſtructure générale de ces lieux, ont ſuppoſé qu'elle eſt compoſée moitié de terre, moitié de pierres : mais les Iſles ſont toutes ſur un fond de rocher. Les unes ſont couvertes de terre, & très-fertiles; d'autres ſont nues & ſtériles : la moitié de celle-ci a le premier, & l'autre le ſecond de ces caractères. Le rocher de cette Iſle eſt de marbre, comme dans la plûpart de celles de l'Archipel. Mais il eſt élégamment diverſifié de corps coralloïdes qui y ſont enfoncés, comme les coquillages dans les autres pierres. La couleur du marbre eſt d'un brun obſcur; & les coralloïdes ſont d'un blanc de

neige. Le bariolage que cette variété occaſionne, a l'air de nuages & de taches : ce qui fait un fort joli effet.

Je vous écris de Skiros : mais j'ai moins de choſes à vous en dire que de toutes les Iſles où j'ai paſſé moins de tems. Si on peut prendre quelque plaiſir dans un lieu par la ſeule raiſon qu'il a été célébré autrefois, Skiros a droit à la reconnoiſſance de tout le monde. Le lieu où Theſée fut enterré, & qui fut la ſcene de quelques-uns des plus grands exploits, d'Achille encore plus fameux, eſt un canton ſtérile & très-déſagréable. On n'y trouve qu'un ſeul village: & ſi vous voyiez la plus belle piéce de la meilleure maiſon, car telle eſt celle d'où je vous écris cette lettre, vous ne lui donneriez pas la préférence ſur la plus laide de quelques-uns des plus mauvais villages d'Angleterre. C'eſt le ſol le plus inégal & le plus montueux que j'aye jamais vu. La Ville même eſt ſituée ſur le côté d'une haute montagne, faite préciſément en cone pointu comme

un pain de ſucre ; les côtés même ſont en beaucoup d'endroits trop eſcarpés pour y pouvoir monter.

N'allez pas cependant vous imaginer, qu'un lieu ſoit ſtérile pour être tout de rocher. Les crevaſſes des rochers produiſent des plantes & même de grands arbres. On y voit mille plantes grimpantes qui ſerpentent le long des rochers & y ſont ſuſpendues. Saint George eſt le patron de l'Iſle, & l'on porte en proceſſion une petite ſtatue de ce ſaint qui fait des miracles, & qui eſt poſée ſur une plaque mince d'argent attachée ſur une planche. On raconte les hiſtoires les plus étonnantes de l'averſion que cette image a pour ceux qui ont fraudé les droits de l'Egliſe.

Quand je me ſuis mis à écrire, je ne croyois pas pouſſer ma lettre plus loin que cet article ; mais mon ami & mon compagnon de voyage qui rentre, a apporté avec lui une curioſité que je ne puis me diſpenſer de vous décrire, d'autant plus qu'elle eſt le produit de cette Iſle déſerte.

Je vous ai raconté précédemment la maniere dont l'argent ſe trouve mêlé avec le caillou dans quelques-unes des mines que nous avons vues dans nos voyages : l'Iſle où nous ſommes actuellement fournit du cuivre, quoique les habitans paroiſſent n'en rien ſçavoir ; mon ami a découvert qu'il eſt logé dans la mine de la même façon que ce précieux métal. C'eſt une choſe qui m'a paru extrêmement belle, fort ſinguliere, & qui, à ce qu'il prétend, n'a jamais été connue ni racontée par aucun des ſçavans qui cherchent à développer les ſecrets de la nature.

Il avoit paſſé une bonne heure ſur la baſe du rocher au Nord Oueſt à examiner des plantes & des inſectes, lorſqu'il découvrit pluſieurs pierres de forme irréguliere & d'une couleur verte foncée, & fort belle, dans un petit ruiſſeau formé par l'eau qui couloit de la partie creuſe de la montagne après de fortes pluyes. Le morceau qu'il apporta étoit de la groſſeur du poing, oblong & d'une ſurface inégale. Il étoit par-tout de

couleur verte, & pas trop pésant. Je l'aurois pris volontiers pour du jaspe : mais il me dit que cette couleur étoit celle d'une mine, & qu'elle n'étoit qu'à la superficie. Il l'avoit fendu en deux d'un coup, & les côtés n'étoient que rapprochés : ils se séparerent dans ma main, & au lieu d'un caillou verd, comme je l'avois pensé, je vis une espéce de pierre à fusil brune. Il y avoit au centre un morceau de cuivre fort brillant, de la grosseur d'une feve de marais ; & de chaque côté se séparoient de belles ramifications du même métal, qui étoient plus épaisses vers la base, & plus déliées en approchant de la surface. Toutes étoient de même cuivre pur & brillant, & avec la base brune de la couleur générale, formoient une des plus belles choses que j'eusse encore vues. Ce caillou n'étoit absolument verd qu'à sa surface extérieure.



LETTRE CXXXIV.

IL y a fort long-tems, mon cher, que je ne vous ai écrit, je ferai dorenavant encore plus de tems ; car je compte vous revoir dans une huitaine de jours. Je suis maintenant en Hollande, & je ne comptois pas vous écrire d'ici; mais je n'ai pu résister à la tentation, &je me flatte de ne pas vous causer d'ennui.

Mon compagnon s'est trouvé dans le plus singulier embarras qu'on puisse concevoir. Je dinai hier avec quelques Anglois ; ils ne sçavoient où aller passer l'après-diné : de sorte qu'il n'étoit pas possible que je leur promisse de les rejoindre. A mon retour, c'est-à dire, un peu tard, j'y trouvai la famille dans le trouble. On m'avoit envoyé chercher dans toute la Ville : mon pauvre ami en étoit la cause. Il avoit été mis aux arrêts chez le Magistrat, & accusé d'avoir fait un vol. Les gens de la maison de qui il s'étoit reclamé, avoient confirmé qu'il étoit à moi ;

& ç'avoit été le traiter avec des égards extraordinaires, que de l'avoir gardé dans la maison du Bourguemestre jusqu'à ce que je fusse de retour.

J'aurois été plus allarmé de cet avis, si je n'avois conjecturé, quoiqu'il fût impossible de deviner précisément ce que c'étoit, du moins quelque chose d'approchant du fait; l'honnêteté de cœur de ce digne compagnon me convainquit qu'il falloit nécessairement qu'une erreur ou quelque complot formé contre lui, lui eût attiré cette malheureuse affaire : & comme le premier cas me paroissoit plus probable que l'autre, je ne m'en allarmai pas beaucoup.

Je le trouvai tremblant entre les mains des Officiers de la justice : il sauta de joie, dès qu'il m'apperçut. Je demandai le sujet de son affaire à la personne qui le tenoit sous sa garde ; l'empressement qu'ils avoient tous les deux à m'en instruire, fut cause que je ne pus l'apprendre de l'un ni de l'autre. Enfin le Magistrat me fit prier par un de ses pre-

miers domestiques, de passer dans sa salle, où l'affaire alloit être rapportée.

Après avoir eu l'honneur d'être introduit près du Juge, je restai encore quelques heures avant d'être informé du motif qui m'avoit procuré des égards si particuliers. Les Juges à paix du pays de Galles ont leurs émissaires, à ce que je vous ai entendu dire; le Magistrat de Middlesex a la main de son Clerc; & le Magistrat Hollandois ne manque point de moyen aussi pour recevoir la reconnoissance de ceux qu'il veut bien favoriser; car il ne fait pas comme ses confreres de Londres, il ne s'en remet pas à la générosité de son client, quand il n'aura plus besoin de lui. Le Magistrat étoit dans son Tribunal; & tandis qu'un de ses gens me souffloit à l'oreille que jamais il ne restoit sur le siége passé dix heures, il m'assuroit qu'il n'étoit qu'une heure, & que je n'avois point du tout changé l'ordre de son tems. A droite étoit assis le plaignant, homme maigre, sec & de mauvaise mine, le véri-

table portrait de l'Apothicaire de Shakespear qui ceuille des simples. A gauche étoit l'accusé entre deux huissiers & beaucoup d'autres derriere. Les préliminaires furent ennuyeux : mais quand j'eus déclaré que, s'il s'étoit rendu coupable de quelque faute, c'étoit assurément sans intention de mal faire, je demandai à être informé du fait. Le plaignant l'accusa de s'être introduit furtivement, & sous de faux prétextes, dans sa maison, & de lui avoir volé des marchandises pour la valeur de quinze livres sterling. L'usage est d'admettre le plaignant à faire serment, sans entrer dans aucun détail; après bien des instances réitérées de ma part, on expliqua le fait.

Mon ami avoit profité du tems que j'étois sorti pour s'informer s'il y avoit dans la Ville quelques curiosités naturelles; & on lui avoit dit que cet homme avoit un beau jardin, & sur-tout une collection de fleurs la plus complette & la plus variée qu'on pût voir. Un shelling lui avoit ouvert l'entrée de ce jardin; & le

Maître, qui, par une fenêtre examinoit les mouvemens de son domestique & de ceux qu'il accompagnoit dans ces occasions, apperçut mon ami, qui, avec les doigts, écartoit la terre d'autour des racines de quelques tulippes, & ensuite en tiroit trois de la valeur de cinq shellings, piéce qu'il mit dans sa poche. On fit venir le domestique qui l'avoit accompagné au jardin, & qui, sur la menace d'être puni comme complices, s'il nioit le fait, & au contraire sur la promesse de son pardon, s'il avouoit la vérité, avoit confirmé dans tous les points la déposition de son Maître.

Jamais peut-être une telle cause n'avoit été portée devant le Magistrat. C'étoit le tour de l'accusé à parler. Nous comptions qu'il alloit protester très-sérieusement de son innocence : mais il avoit un point plus essentiel à discuter. Sa qualité de Botaniste lui tenoit plus à cœur alors que sa probité; & à demi suffoqué de colere, il s'écria avec une véhémence extravagante : Moi voler

des oignons de Tulippes ! Moi curieux de variétés ! Moi qui depuis le berceau, me suis consacré à l'étude de l'Histoire Naturelle, m'amuser à des objets si pitoyables, si misérables ? M. le Bourguemestre, pour l'amour de Dieu, apprenez à distinguer entre un Botaniste & un Fleuriste ; & ne souffrez pas que mon caractère soit si cruellement outragé. Oui, je le soutiens, un Botaniste est le plus estimable de tous les caractères humains. Il étudie les ouvrages de la main de Dieu, les plus beaux & les plus utiles de tous. Celui qui sçait rapporter l'espéce à son genre, le genre à sa classe, la classe à son ordre, l'ordre à sa suite, & les variétés à leurs espéces ; voilà le Botaniste. Il étudie les distinctions & les caractères des genres : il considére l'usage dont ils peuvent être pour le genre humain ; & tout en s'amusant & rendant gloire au Créateur dans ses études, il découvre les remedes pour ses maladies, & apprend à secourir les hommes dans leurs besoins. Où trouvez-vous du

pain, du vin, & toutes les choses nécessaires à la vie, ou amusantes, si ce n'est par la Botanique? Votre nourriture, vos vêtemens, vos maisons, vos drogues, toutes les nécessités & les commodités de la vie, sont dues aux plantes. La Botanique est l'étude des plantes : & la Botanique est l'étude que j'ai embrassée. Je m'étonne que des gens sages & distingués confondent une étude si noble & si utile avec l'amusement pitoyable de faire produire des variétés, & de vouloir les ranger parmi les espéces.

C'est ainsi que mon ami hors d'haleine, & comme inspiré, enfila son discours à la louange de la Botanique. Il auroit continué jusqu'au soir; mais le Magistrat de sens froid l'interrompit, en lui disant: A quoi sert tout ce verbiage, mon ami? Avez-vous volez trois oignons de Tulippes du jardin de cet homme? Trois des plus belles espéces de Tulippes qu'il avoit, il l'assure avec serment. L'avez-vous fait ou non? Q'avez vous à dire pour votre justification?

Mon Dieu! s'écria mon ami, que vous ai-je donc dit depuis que je parle? Ayez donc la bonté de m'entendre; oui je le soutiendrai & même je le prouverai devant tous les Botanistes de l'Europe. Ne croyez pas que je prodigue ce nom à ce méchant Fleuriste; je soutiendrai toujours qu'il n'y a qu'une seule espéce de Tulippe dans tout le monde. Il n'y en a jamais eu davantage; & il n'y en aura jamais plus. La nature a créé.... Doucement, doucement, mon ami, dit le Bourguemestre, ce n'est pas la nature qui crée, c'est Dieu qui a créé toutes choses.... Eh bien, répliqua mon ami, Dieu a créé. Dieu & la nature, c'est la même chose; n'est-ce pas? Non, s'écria le zélé Magistrat, prenez garde à ce que vous dites: prenez garde de blasphemer; cela seroit encore pire que le vol, mon ami; prenez-y garde. Eh bien, ait créé qui voudra, répliqua mon ami en colere; les espéces créées se sont conservées telles qu'elles étoient; il n'y en a pas eu une seule de perdue,

ni une ſeule d'ajoutée ; il n'y en aura pas une de plus ni de moins en mille générations ; comment donc ſi Dieu n'en a créé qu'une ſeule, & que cet homme prétende en avoir cultivé trois, celui-ci en a donc créé deux. Trois ! s'écria le Fleuriſte, j'en ai plus de quatre-vingts que j'ai fait venir moi même dans cette ſaiſon. Perſonne n'en a jamais vu une ſeule de celles-là, aucune n'a jamais paru dans le monde juſqu'aujourd'hui. Eh bien, dit mon ami, vous l'entendez ; qui eſt ce qui blaſphême de nous deux ?

Je vis que nous allions tomber dans une diſcution qui ne finiroit pas ſitôt. Le Magiſtrat commençoit à s'impatienter : le plaignant ſe mettoit en fureur ; & je priois mon ami de venir au fait. Eh bien, Monſieur, me dit-il, je le veux bien : qu'on ne maſſacre point la réputation des gens d'une façon ſi barbare : qu'on n'aille pas accuſer un Botaniſte de ſe mêler de variétés. Voici donc le point : la Tulippe eſt une plante unique, elle n'a qu'une ſeule eſpéce : il n'y en a jamais

eu qu'une dans le monde. Elle est originaire de Cappadoce ; où elle vient d'elle-même & sans culture dans les sables, comme font les marguerites dans nos prairies. Un Botaniste curieux dont le nom est perdu, l'a apportée le premier en Europe dans l'année 1559 ; & depuis ce tems les Fleuristes, ces faiseurs de variétés, ces scandales de l'histoire naturelle, que je méprise, en ont semé, planté, replanté, transplanté, jusqu'à ce qu'à force de les affamer & de les surcharger de sucs, de hâter ou de retarder la saison de leur fleur, enfin, à force d'artifice, ils ont rendu la fleur de diverses couleurs. Voilà tout, & ils appellent cela autant d'espéces. Ah Ciel ! Supposer que je me soucie de pareilles choses ! Que diroient les Sloane, les Jussieu, les Rays & les Gronovius, s'ils entendoient pareille chose?

Toute l'assemblée étoit dans un étonnement singulier, & regardoit mon ami & eux-mêmes. Je ne voyois point de fin à tout cela : & le plaignant me paroissoit encore plus irrité

de l'insulte faite à son caractère & à son art, que de la perte de ses oignons. Son domestique me certifia, que, malgré toute la science de mon ami, il avoit réellement emporté les oignons, & qu'il les avoit encore dans sa poche, comme on le verroit tout-à-l'heure. Je vis ce dont il étoit question, & je demandai à parler en particulier au Magistrat & au plaignant. Quand tout le monde fut retiré : Mrs. leur dis je, cet homme est un pauvre malheureux Anglois, dont les amis m'ont prié de le mener avec moi faire le tour de l'Europe, pour essayer les effets du changement d'air. C'est sur mon honneur, un homme plein de probité, un sçavant, tel qu'il n'y en a guères. Si tôt qu'on parle d'Histoire Naturelle, de Botanique ou autre chose de ce genre, il perd la tramontane ; sur tout autre sujet il est tranquille, & plein de bon sens. Je ne doute pas, Monsieur, qu'il n'ait pris les oignons dont vous parlez. La vue d'un jardin tel que le vôtre, suffit pour l'avoir plongé dans l'accès.

Dites-moi le prix que vous en voulez, je vais les payer ; & en même-tems, je prie Monſieur, d'excuſer ſi cette aventure l'a interrompu dans ſes fonctions. Je prendrai ſoin qu'à l'avenir il ſoit mieux gardé quand je ſortirai ſeul.

Pendant tout ce tems, le Bourguemeſtre ne ſçavoit s'il rêvoit ou non d'entendre raiſonner ainſi mon ami. Le Fleuriſte reſta convaincu qu'il falloit que mon ami fut fou d'avilir ainſi ſa profeſſion. Il m'en couta environ vingt-deux livres ſterlings, pour terminer cette affaire, & je ramenai avec moi mon pauvre ami, ſuant à groſſes gouttes & hors d'haleine.

LETTRE CXXXV.

JE vous ai écrit, il y a trois jours, l'embarras de mon ami, & la maniere dont je l'en tirai. Il ignore encore comment j'en ſuis venu à bout: je crois même que s'il en étoit informé, il iroit ſe remettre entre les

mains de la juſtice, & aimeroit mieux ſubir le châtiment du crime, que d'en être échappé aux dépens de ſon caractère & de ſon bon ſens.

Je croyois cette hiſtoire entierement finie ; mais il y a quelque choſe de ſi ſingulier dans l'aventure qui y donna occaſion, que je crois que vous en apprendrez la relation avec plaiſir. Pour moi j'en ai été charmé, vous n'en ſerez peut-être pas tant affecté que moi ; car vous n'êtes pas encore devenu Naturaliſte.

Il étoit tout ſimple que je demandaſſe à mon ami, par quelle aventure il s'étoit trouvé dans ce cas, & avoit expoſé ſon caractère à une pareille accuſation. J'avois réſolu de faire tomber la converſation ſur cette matiere pendant le déjeuné, & le plus décemment que faire ſe pourroit. Mon ami, qui eſt le plus empreſſé de tous les hommes en toute occaſion, prévint mes intentions. Il étoit à mon chevet avant que je me fuſſe levé, & me parla ainſi. Vous dites que vous êtes curieux des connoiſſances naturelles. Levez-vous,

& je veux vous conduire au jardin de ce Hollandois, & vous montrer l'incident le plus étrange que j'aye jamais découvert. Je frémis en l'entendant parler de retourner dans ce fatal jardin; mais l'ardeur de connoître, l'emportoit sur toutes ses autres facultés. Il n'avoit pas assez d'égard même pour sa réputation, quoique attaquée par une accusation de vol, pour songer à se justifier auprès de moi, tant l'objet de ses recherches occupoit son attention. J'y consentis, à condition qu'il ne prendroit plus d'oignons de Tulippes. Oui, me dit-il, il faut que nous y allions; sans quoi j'aurois eu à l'avenir mauvaise idée de votre amour pour l'étude. J'envoyai demander au Fleuriste la permission de visiter encore son jardin, & lui dire que j'acheterois encore quelques oignons, & j'exigeai qu'il nous accompagnât lui même. Nous y fumes reçus avec beaucoup de politesse. Notre hôte avoit continuellement les yeux fixés sur notre sol: à mesure que nous avancions, il voulut découvrir les

oignons de quelques tulipes; mais je priai le valet du Hollandois d'en prendre la peine lui-même pour prévenir tous les inconvéniens. Le Maître du jardin rioit sous cap de la façon de juger des Tulippes par l'inspection des oignons ; & quand mon ami lui demanda le prix de plusieurs, il secouoit la tête en disant : Le pauvre Gentilhomme ! elle ne valent pas douze sols la piéce, ce sont les plus mauvaises fleurs du jardin : je vois bien qu'en effet sa tête est tournée. Entre beaucoup d'autres, mon ami en montra une d'élite : & comme elle étoit découverte, il en demanda le prix comme auparavant. Dix guinées, reprit le Hollandois avec empressement. Après avoir regardé de plus près, il secoua la tête & dit : M. vous avez été trop généreux hier pour vous tromper. C'est la meilleure fleur que j'aye ; mais je vois que le ver y a travaillé, & elle ne vaut pas un liard. Levez-la, dit-il au domestique, & donnez-la à Monsieur, elle ne vaut rien ; je n'en exigerai pas un sol. Mangé des vers !

reprit vivement, mon ami ; c'eſt ainſi que ſont toutes celles que j'ai choiſies : ſans quoi je n'en donnerois pas un denier. Mangé des vers ! les trois que j'ai priſes hier l'étoient de même, autrement je ne les aurois pas regardées. Voyez-les vous-même, ajouta-t-il, en les tirant de ſa poche, & convainquez-en vos propres yeux : c'eſt préciſément pour cela que je les ai choiſies. Il n'en fallut pas davantage pour perſuader pleinement au Hollandois que notre homme extravaguoit : il me dit honnêtement qu'elles ne pourroient plus jamais pouſſer ; & ajouta qu'il donneroit moitié de ſa fortune pour être en état de les préſerver de ce fâcheux accident.

En continuant nos obſervations, & notre promenade, mon ami m'arrêta ; Venez, venez, me dit-il, obſervez un peu cet animal. Cet animal! repliqua le Hollandois en regardant le carreau que mon ami montroit du doigt ; c'eſt une Humble Abeille, n'eſt-ce pas ? non ſurement, dit mon compagnon. Ce n'étoit pas

pas à vous que j'adressois la parole ; mais puisque vous voulez prendre part à la conversation : sçavez-vous ce que c'est qu'un humble abeille? combien a-t-elle d'aîles ? en vérité je n'en sçais rien, Monsieur, reprit le Hollandois. Je ne comptois pas non plus que vous le sçussiez, dit mon ami; dites à votre domestique d'en attraper une & regardez y.

L'insecte que mon ami avoit montré du doigt, voltigeoit pendant tout ce tems autour de l'oignon d'une des Tulippes, en bourdonnant. Le domestique revint du carreau de fleurs où il y avoit nombre de ces abeilles; il en avoit une dans ses mains, & murmuroit beaucoup contre celui qui étoit cause qu'on l'avoit envoyé, parce que l'insecte lui avoit picqué violemment la main. Le Hollandois faisoit difficulté de le toucher; mon ami voyant l'aiguillon resté dans la blessure à la main du domestique, l'assura que les abeilles n'avoient qu'un aiguillon chacune ; & la prenant par la patte, il dit au Maître du jardin de s'instruire mieux qu'il

n'avoit fait jusqu'alors, & d'examiner combien l'humble abeille qu'il croyoit avoir si bien connu jusqu'alors, avoit d'aîles. Le Hollandois mit ses lunettes, & en compta quatre. Cet animal que nous laissâmes ensuite s'envoler, & l'insecte qui étoit encore à bourdonner autour d'un oignon de Tulippe, nous parurent tous les deux de même espéce; mais mon ami n'étoit pas de cette opinion. Il nous dit de regarder toujours celui-ci avec attention, & nous prévint que bientôt nous le verrions entrer dans la terre. La prédiction étoit singuliere, j'en fus étourdi; le Hollandois en badina : néanmoins elle fut bientôt vérifiée : l'animal se posa à la base de la tige, se mit à travailler avec ses pattes de devant, en levant de tems à autre de petites parcelles de terre, & creusa encore plus avant, jusqu'à ce que nous le perdîmes de vue entierement.

Il resta sous terre environ cinq minutes, durant tout ce tems nous redoublâmes d'attention sur les assurances que nous donna mon ami

qu'il en sortiroit, & qu'alors il nous expliqueroit ce que l'animal y étoit allé faire. Tout ce procédé étoit des plus étranges ; mais il finit comme il l'avoit prédit. Mon ami épia le moment où l'insecte vint à paroître ; il le saisit avec des pinces qu'il avoit coutume de porter toujours sur lui pour ces sortes d'occasions : delà il le prit résolument dans ses doigts. Nous criâmes tous qu'il alloit se faire piquer : il en rit, & dit au Hollandois de compter les aîles : il n'en put trouver que deux, & au lieu d'avouer le triomphe de mon ami, il dit d'un grand sens froid, qu'apparemment quelques humbles abeilles avoient quatre aîles, tandis que d'autres n'en avoient que deux. Oui, repliqua le vainqueur triomphant ; quelques unes peuvent aussi avoir des aiguillons, tandis que les autres n'en ont point. Voici une humble abeille, cela, qui n'a que deux aîles & jamais d'aiguillon. Que diriez-vous à un homme qui vous soutiendroit qu'il y a des Tulippes qui ont deux fleurs sur une tige, & jamais de racines

l'un ne feroit pas plus ridicule que l'autre.

Après cela, fe tournant de mon côté : Ceci, me dit-il, eft une mouche du genre *dipterigieux*, & reffemble fi parfaitement à l'humble abeille, que l'œil a communément de la peine à en faire la diftinction. La groffeur, la couleur, la figure, le bourdonnement en volant, font exactement les mêmes; mais dans la vérité ils font auffi différens l'un de l'autre, que l'aigle l'eft du rougegorge. C'eft à lui, ajouta-t-il, qu'il faut attribuer la deftruction de ces oignons. L'œuf de cet infecte produit un ver, qui après avoir refté près d'un mois dans cet état, entre dans un état de repos fous la forme de chryfalide, comme les vers à foie & les autres chenilles. Enfuite il prend une forme aîlée parfaite, & vole comme a fait fa mere. La nature a deftiné les oignons de Tulippe pour la nourriture de ce ver, & l'inftinct qui eft le langage de la nature, a dicté cet ordre à la mere. Quoi de plus furprenant pour un œil obfer-

vateur, dit-il, que de voir parmi les multitudes du genre de chenilles, qui n'a peut-être pas moins d'un milliers d'espéces, que chacune est couvée & éclose sur un arbrisseau ou une plante particuliere qui doit lui servir de nourriture.

Chacun de ces insectes a sa feuille que la nature lui a destinée, & de laquelle seule il peut vivre. La nature a fixé son goût, formé ses organes, & peut-être déterminé son appétit, uniquement pour celle-là. Il n'a point la faculté de trouver ce végétable qui lui est nécessaire, à moins qu'il ne se trouve justement dans son chemin ; & c'est ce qui arrive constamment. La chenille du saule mourroit de faim sur le tilleul. La chenille du jasmin ne trouveroit point d'aliment sur l'orme : & celle qui mange du chou ne touche pas au tournesol : ce n'est pas que le suc d'une de ces plantes, soit en elle-même plus agréable, ni plus nourrissant que celle des autres : ce n'est point là ce qui en fait la distinction. Les plantes les plus améres sont la

nourriture favorite de quelques espéces particulieres ; l'armure la plus forte & la plus dure ne peut pas les en garantir. Les ronces & les chardons sont aussi bien garnis de leurs insectes que le lys & le lilas ; & un reptile qui mourroit de faim sur la laitue fait très-bonne chere & vit en Epicurien sur l'ortie.

Quelque étrange que cette variété de goûts, & l'attribution de certaines nourritures puisse nous paroître, quand nous jettons les yeux sur cette classe la plus basse de toute la création ; la façon dont chaque espéce jouit du lot qui lui est destiné, est encore plus singuliere. Chaque chenille provient d'un œuf de quelque espéce de papillon. Le papillon ne se nourrit de feuilles d'aucune sorte. Comment donc peut-il connoître quel arbrisseau, quel arbre, quelle plante sera la nourriture propre du ver qui doit naître de lui pour y aller déposer ses œufs ? Comme il l'ignore absolument, la main de la providence le dirige, & le conduit toujours juste. L'animal voltige sans

hésiter droit à la plante particuliere qui doit servir d'aliment à sa progéniture ; c'est là qu'il dépose ses œufs & jamais ailleurs. C'est ainsi que le Naturaliste connoît sur quelle plante il doit chercher le reptile qui dans la suite sera telle ou telle autre espéce de papillon, & jamais il ne s'y trompe. La jeune couvée trouve par ce moyen devant ou auprès d'elle, une nourriture qu'il ne lui eût pas été possible sans cela d'aller chercher ; & elle s'en nourrit jusqu'au tems de repos où elle doit essuyer une transformation qui la rende semblable à ses parens ; arrivée à ce point, elle fait comme ont fait ses parens. Déterminée, sans sçavoir pourquoi ni comment elle suit les mêmes traces en faveur d'une postérité qu'elle ne connoît point, & dont elle n'aura jamais aucune connoissance ; & enfin elle périt après avoir jetté les fondemens d'une postérité qui doit la remplacer.

Comme la nature dans toutes ces espéces a fixé la route pour nourrir les jeunes qui doivent succéder, elle

a pris le même ſoin pour ceux de cette petite mouche; mais elle lui a donné une tâche plus difficile à remplir pour la leur procurer. Une racine placée à quelque diſtance ſous terre eſt la nourriture convenable aux petits qui doivent naître de ſes œufs. La nature qui a reglé ce point par ſa loi ſuprême, a enſeigné à cette mouche la maniere de loger la ſource de ſa poſtérité dans un lieu convenable. Elle ſe pratique un paſſage ſous terre, elle entame la racine, & dépoſe un ſeul œuf dans la plaie. Cela fait, elle revient de nouveau à la ſurface, pour répéter la même opération ſur un autre oignon; & de cette maniere une ſeule mouche va piquer un grand nombre de racines. L'œuf logé dans la plaie de cette racine, éclot dans ſon tems: le ver qui en eſt produit, ronge la racine juſqu'au cœur: il ſe nourrit de ſon ſuc & même des membranes, & des parties les plus ſolides, juſqu'à ce qu'il ſente approcher le tems de ſon repos. Alors il ſe fait un paſſage hors de l'oignon à quelque endroit

vers le sommet, & reste couché sur la surface de la terre dans un état de repos, d'inaction & de mort apparente, couvert d'une espéce de coque formée de sa propre peau desséchée ; jusqu'à ce que le tems étant arrivé, cette coque se déchire, & on en voit sortir une mouche semblable en tout à ses parens.

Le Hollandois regardoit notre Orateur avec un étonnement très-plaisant ; il me dit tout bas qu'il parloit avec bien du bon sens, du moins en apparence, quoique ce qu'il avoit dit fut autant de folies & de pures chimeres. Nous poursuivîmes la découverte : & en considérant plusieurs des oignons picqués dans différens états, il nous en montra quelques-uns où la piqure étoit nouvelle, d'autres dans lesquels le ver étoit déja éclos, & s'étoit fait, en rongeant, un passage jusqu'à la partie intérieure de l'oignon ; d'autres enfin qui avoient un second trou par où le ver s'étoit échappé. Tout cela étoit régulier à tous égards; la piqure faite par la mouche pour le logement de l'œuf, étoit

toujours à la base de l'oignon; de forte que la tâche que la nature a donnée à la mere insecte, étoit plus difficile que nous ne l'avions cru d'abord, puisque non-seulement elle devoit se faire un passage à l'oignon, même jusqu'à son fond. Quand la piqure étoit petite, l'oignon étoit encore sain. Quand le trou étoit plus grand, l'oignon étoit toujours rongé, & dans un état de corruption. Quand il n'y avoit point d'autre ouverture à aucune partie de la surface, le ver se trouvoit toujours au-dedans: quand il y en avoit une autre, on n'y trouvoit aucun insecte. Mon ami avoit prédit tout cela, & l'ouverture des oignons le confirmoit toujours. Toutes les fois qu'il nous dit à la vue du second trou que le ver étoit sorti, nous trouvâmes quelque part aux environs une coque séche, qui étoit ou entiere avec les rudimens de la mouche en dedans, ou vuide, lorsque la mouche étoit sortie.

Il n'y avoit pas moyen de nier, ni de douter d'aucunes circonstances de cette scéne surprenante qu'il nous

avoit développée auparavant. Le Hollandois le regardoit avec ſurpriſe. Pour lui il finit par lui dire ; Quoique vous ne le méritiez pas, je vais vous faire voir à quoi un Naturaliſte eſt bon. Ordonnez à votre domeſtique de tuer tout ce que vous appellez des humbles abeilles, à meſure qu'il les trouvera autour de vos carreaux, & vous n'aurez plus d'oignons mangés des vers. J'étois enchanté du diſcernement & de la candeur de mon ami : nous nous ſéparâmes, & le Hollandois me proteſta que jamais il ne lui arriveroit de diſputer de ſageſſe avec un fol, eût-il cent ans à vivre.

LETTRE CXXXVI.

ETes-vous curieux ainſi que moi, de l'étude auſſi utile qu'amuſante : qui occupe toute l'attention de notre ami, & qui attire même une bonne partie de la mienne ? Je crois que non : vous avez pourtant quelque goût pour cette ſcience ; ainſi ne

vous ennuyez pas, & permettez-moi de continuer.

Quoique nous ayons terminé l'affaire du Hollandois, je n'ai pas encore épuisé le sujet que son jardin nous a fourni. Mon ami alloit se retirer dans son appartement avec ses oignons, ses mouches & ses vers; car il en avoit rassemblé beaucoup de chaque. J'étois enchanté de la découverte; & je le priai de m'admettre à ses observations jusqu'au bout. Rien ne fait tant de plaisir à un vrai sçavant, que d'instruire les autres, de les voir empressés à acquerir des connoissances. Il plaça toutes ces boëtes sur la table avec transport, & commença à en tirer tout ce qu'elles renfermoient.

Sa coutume est toujours de commencer par la premiere origine de son sujet, & de le suivre jusqu'au bout; il choisit dans toute sa pacotille, un oignon qui sembloit avoir été à peine effleuré. Pour moi je l'aurois jugé tout-à-fait sain. Il prit aussi pour y opposer, un de ceux qui étoient le plus endommagés. Il me

montra le trou par où le ver s'étoit fait un paſſage pour en ſortir. Remarquez bien ſa poſition, me dit-il, & examinons celui-ci au même endroit, nous verrons bientôt ſi j'ai raiſon de ſuppoſer qu'il a été touché. Je le viſitai tout autour; je cherchai avec ſoin l'endroit ſemblable à celui où étoit le trou dans l'autre, & je n'y découvris qu'une petite tache. Un Naturaliſte ne va jamais ſans loupe; il m'en prêta une pour aider mon œil; & je découvris par ſon ſecours que ce que j'avois pris pour une tache, étoit un petit trou rond, creux, & garni dans ſon milieu d'une protuberance blanche & oblongue. Le trou que vous voyez, me dit mon ami, eſt celui que le papillon a fait pour dépoſer ſon œuf; ce corps blanc eſt l'œuf; ferme comme il paroît, je vais bientôt le tirer de-là. En effet, ayant taillé la pointe d'un curedent, plus fine qu'à l'ordinaire, il s'en ſervit pour écarter l'œuf tout entier. Nous ne fûmes plus ſurpris de ce qu'il y étoit ſi fermement attaché; la raiſon en fut ſenſible. Il étoit

garni de deux pointes fort déliées à l'autre bout, que l'infecte avoit fait entrer à force dans le corps de la racine en le dépofant.

L'œuf n'avoit rien autre chofe de fingulier; il paroiffoit uni & luifant à la furface, & étoit auffi blanc que du marbre. Enfuite nous paffâmes à l'examen de l'autre racine, dont le trou pratiqué à fa bafe étoit un peu plus grand. Nous y vîmes la coque de l'œuf vuide; mais toujours adhérente par les deux pointes enfoncées dans la racine. En remontant un peu plus loin dans cette ouverture, nous vîmes le ver qui en étoit forti. Il étoit encore fort petit, & fe faifoit un paffage en rongeant dans le corps de la racine avec beaucoup de viteffe.

Il étoit inutile de chercher à examiner ce petit animal vorace. Mon ami entama enfuite un oignon dont le trou étoit le plus grand, & qui cependant n'avoit point de feconde ouverture. Nous trouvâmes au centre l'animal deftructeur, très-commodément placé, parvenu à fa plei-

ne croiſſance, & jouiſſant de ſon exiſtence, avec une nourriture abondante autour de lui.

Il étoit en état d'être examiné, & nous le tirâmes dehors; il étoit long d'un pouce & fort gros à proportion. Son corps eſt annelé, ou composé, comme celui d'un ver ou d'une chenille, de quantité d'anneaux, & d'une couleur de chair vive: les anneaux ne ſont pas fort larges, mais élevés dans le milieu. Ses deux extrémités ſont menues à proportion de la groſſeur du milieu, & à peu près égales, de ſorte que quand il eſt en repos, il n'eſt pas facile d'en diſtinguer la tête & la queue; mais ſitôt qu'il remue, on les connoît aiſément: la tête qui dans l'état de repos eſt renfoncée dans le corps, en ſort alors & ſe montre d'une façon fort ſurprenante. On voit de chaque côté une tache ronde, noire, luiſante, petite & ſortante, & ayant toute l'apparence d'un œil. A ſon extrémité eſt la bouche qui eſt petite & ronde, & qui, de même que toute la tête, eſt capable de rentrer & de ſortir

quand l'animal le veut. Près de sa bordure il y a deux crochets solides & bruns, d'une substance très-ferme, & pointus par le bout. Chacun est fixé à sa base sur une petite éminence charnue qui sort des côtés de la tête au-dessus de la bouche. Plus haut & dans la même direction, on voit encore deux corps raccourcis, assez ressemblans aux cornes d'un limaçon, mais d'une forme différente ; ils sont arrondis & épais, & chacun d'eux se partage en deux parties fourchues par le bout. Telle est la structure de la tête de cet animal, qui est un simple ver, destiné à passer toute sa vie, excepté le dernier jour ou seulement quelques heures, enseveli dans le centre d'une racine enfoncée dans la terre. Ses yeux, s'il en a, ne lui sont pas d'un grand usage ; celui des cornes n'est pas aisé à déterminer, il s'en sert probablement pour sentir les parois du trou dans la racine, afin de déterminer le côté de la racine où il y a le plus de jus, ou la partie la plus propre pour sa nourriture actuelle. A l'égard des crochets pointus, leur

fonction est plus apparente ; ils servent, quand le ver se meut, à traîner son corps ; il s'accroche par leur moyen, & ensuite tire tout son corps en avant. Ils lui sont aussi d'un grand secours en mangeant ; ils déchirent, & broyent les morceaux de la racine, afin que la bouche qui n'est qu'un trou rond d'une structure fort simple, & fort petite, soit en état de les avaler ou d'en succer le jus. Il y a sur son dos au-dessous du derriere de la tête une petite plaque ovale, placée en travers, garnie de deux trous ronds ; pareillement à l'extrémité postérieure du corps, immédiatement au-dessus de la queue, il a sur le dos, une autre plaque semblable garnie aussi de deux trous. Leur usage est fort extraordinaire, & différent de tout ce que nous voyons dans les animaux plus gros ; c'est par-là qu'il respire. Il faut se rappeller que cet animal n'est, pour ainsi dire, qu'un étui ou écaille, contenant le corps tendre d'un autre qui doit croître & durcir au dedans. L'usage de la partie la plus foible de l'animal n'est que

pour ſe mouvoir & manger : & afin de pouvoir remplir ce dernier objet ſans interruption, la fonction de reſpirer eſt dévolue à des organes détachés, & placés loin du paſſage des alimens ; l'animal attire & repouſſe l'air continuellement par ces quatre ouvertures, tandis que la bouche eſt occupée à manger.

Dans bien des animaux l'action d'avaler les nourritures gêne fort la fonction de reſpirer dans le même tems ; dans quelques-uns ces deux actions ſont incompatibles, & ſi elles ſe font par le même organe ou par des paſſages fort voiſins, elles ſont changées pour le tems & la maniere, ou ſeroient abſolument impratiquables. Chez nous qui avons la faculté de couper les alimens par morceaux, ou chez les animaux ſauvages qui ont des ongles pour les déchirer, nous n'avalons pas les morceaux aſſez gros pour empêcher la reſpiration de ſe faire en même tems par un autre canal placé le long du goſier ; ou bien ils paſſent vîte, & dans les intervalles d'une reſpiration

à une autre. Il n'en est pas de même de l'espéce du serpent, dont la nourriture est souvent grosse & qui est obligé de l'avaler toute entiere. Le serpent respire comme nous par les poumons, & il n'y a point d'autre communication avec ces poumons que par la bouche & le long du gosier. Or une souris quoiqu'elle ait quelquefois le corps plus gros que ce reptile, en devient souvent la proie. L'animal qui n'a point l'assistance de jambes, est obligé de l'avaler toute entiere. Pour cet effet, il lui humecte le corps tout autour avec sa propre salive ou sa bave, & prenant la tête la premiere, la fait entrer tout entiere peu à peu ; cette opération est souvent l'affaire de plusieurs heures ; pendant lesquelles il a le col bien plus tendu qu'à l'ordinaire, & toute la cavité en est remplie par cette proie ; mais, dira t-on, cela doit être bien douloureux pour le serpent ? Tout au contraire : pour nous cela le seroit ; pour ce reptile c'est sans difficulté un plaisir, & un plaisir très-sensible. Il doit jouir pendant long-

tems de l'avantage de ſavourer ſon aliment, avec autant de délices que nous faiſons le morceau le plus delicat tant qu'il eſt dans notre bouche ; & ſans que la choſe ait aucune ſuite déſagréable. Ce qui rendroit cette opération pénible pour nous & peut-être mortelle, ſeroit l'impoſſibilité de reſpirer pendant tout le tems que notre goſier demeureroit ainſi tendu. Le ſerpent à la vérité ne reſpire pas plus que nous alors ; la nature qui a pourvu à tous ſes beſoins pour la vie, lui a donné la faculté de ne pas reſpirer d'une maniere momentanée, comme nous, mais de loin en loin ; ainſi quand il a reſpiré une quantité d'air aſſez ample, le ſang circule ſans gêne dans ces animaux, & ils peuvent ſatisfaire à tous les beſoins de la vie, ſans reprendre haleine, durant tout le tems qu'ils ſont occupés à engloutir leur proie.

En général la nature remplit plus d'un objet, par un ſeul moyen, dans l'œconomie du regne animal ; c'eſt ce qui arrive dans le cas préſent. La

diſtance qu'il y a entre une reſpiration & la ſuivante, ſert non ſeulement pour avaler une nourriture que cet animal ne peut pas déchirer en piéces; cela rend auſſi l'eau un élément qui lui convient en quelque ſorte auſſi bien que l'air. Au moyen de ce ſecours que la nature leur a donné pour reſpirer, les animaux amphibies ſe retirent dans les rivieres & les étangs, pour y chercher leur ſureté ou y trouver de quoi vivre; ils reſtent long-tems ſous l'eau ſans danger d'être ſuffoqués. Ce ne ſont pas encore là les ſeuls objets qui ſe trouvent remplis par ce moyen.

Le ver que nous examinons, en tire encore bien d'autres avantages. Il doit ſe trouver un tems, où cette enveloppe maintenant animée, cet étui de l'inſecte qui y eſt renfermé, qui ſe meut actuellement & qui mange, doit devenir une coque ſeche, bouchée de toutes parts, & qui n'aura plus d'autre uſage que de défendre le tendre animal renfermé, juſqu'à ce que ſes membres ſoient



durcis, & en état de résister aux accidens & aux injures de l'air. C'est une affaire de plus d'un jour, & durant tout ce tems, l'animal renfermé respire, quoiqu'il paroisse sans vie. Or cela se fait par ces organes, quoique la chose ne fut pas possible par la bouche.

Mon ami ayant expliqué la croissance du ver depuis l'œuf de sa mere, continua ses recherches jusqu'à l'état de repos, dont j'ai déja parlé. Comme l'animal n'éprouve pas cet état dans la racine, il étoit inutile de le questionner ici sur ce sujet. Il choisit une racine, qui outre la premiere ouverture vers le fond, en avoit encore une autre vers le haut. Il l'ouvrit aussi pour démontrer la vérité de ce qu'il avoit avancé, sçavoir qu'il ne s'y trouvoit plus de ver, dès que le second trou paroissoit. Pour le présent, dit-il, l'animal s'est fait jour pour sortir. Quand il est en liberté, il rampe quelques heures sur la surface de la terre, après quoi il se raccourcit. Sa tête & sa queue se retirent en dedans, & les deux extré-

mités du corps deviennent obtuſes & arrondies, & auſſi groſſes que le milieu. Alors il reſte parfaitement tranquille; la couleur de ſa peau ſe change en une couleur chatain brun, & peu-à-peu elle devient ſéche & dure comme du bois. Il ne faut que vingt-quatre heures pour opérer ce changement. Alors l'animal eſt, ce qu'on appelle, dans l'état de nimphe ou de chryſalide. Il eſt ſans mouvement; il paroît comme mort; & deviendroit la proie de mille petits inſectes qui le dévoreroient, ſans cette peau endurcie qui lui ſert de défenſe, & d'un bouclier impénétrable à leurs dents, trop foibles pour l'entamer.

Mon ami tira alors pluſieurs de ces chryſalides qu'il avoit ramaſſées auprès de ces oignons piqués, & me promit que de chacune il ſortiroit dans ſon tems des mouches parfaites, ſemblables en tout à celles qui avoient piqué la racine. Elles étoient plus courtes & un peu plus renflées que le ver dont elles avoient été formées, & en effet ne lui reſſembloient preſque en rien. Les rides annulai-

res qu'on leur voyoit sur le corps, étoient plus profondes & plus apparentes, & la peau beaucoup plus polie & d'une couleur différente.

Pendant tout ce tems l'animal est vivant sous cette forme ; & il croît en effet sous cette fortification, jusqu'à ce qu'il ait acquis sa pleine maturité. Il faut donc qu'il respire dans cet état aussi bien que dans tout autre. Deux de ces ouvertures destinées à cette fonction, peuvent lui servir dans cet état de repos ; & conséquemment, quoique la bouche soit effacée, puisque l'animal n'a plus besoin de manger, les deux ouvertures du devant qui servoient à la respiration, sont restées ouvertes. Elles s'élevent en forme de petits tubes, & font une paire d'éminences courtes qui ressemblent à des cornes placées à la partie supérieure de cette enveloppe dure.

Mon maître pour l'œconomie curieuse de la vie de cet insecte & de ses métamorphoses, ouvrit avec des ciseaux fort pointus, une des coques les plus nouvelles formées. Il

m'avoit dit de ne point être surpris, ni de croire qu'il se fût trompé sur rien de ce que j'y verrois. Il avoit eu raison de prendre cette précaution : mais il paroît être instruit de tous les secrets de la nature ; & en effet il l'a étudiée si long-tems, qu'il n'y a plus rien de nouveau pour lui dans tous ses ouvrages. Tout ce qui paroissoit au dedans de cette coque, où je devois attendre de voir une mouche parfaite, se réduisit à une petite quantité de liqueur blanche, semblable à une crême épaisse. Il appella le secours du microscope, afin que je pusse m'assurer, par son moyen, qu'il n'y avoit encore d'apparence visible de rien autre chose qu'un simple fluide. D'après cette observation, plein de confiance dans la certitude de son présage, il commença à s'étendre sur les progrès de la tribu des insectes aîlés, depuis l'œuf jusqu'à cette forme parfaite ; il combattit les erreurs vulgaires, & m'instruisit de l'histoire de ce petit monde. Mais je vous ai lassé, je me suis lassé moi-même. J'ai encore une

raison de plus pour m'arrêter ici. J'ai besoin de mon maître près de moi, pour voir si je ne fais point de méprises, en vous transmettant sa harangue sur ce sujet important. Vous voyez que je suis intéressé moi-même dans les peines que je prends pour vous amuser; tandis que je présente à votre imagination le résultat de mes remarques & de ses instructions, je les inculque de plus en plus dans ma mémoire. Mon ami assidu, est actuellement dans sa chambre; c'est pourquoi je m'arrêterai jusqu'à ce que nous puissions nous rejoindre, & vous aurez dans ma prochaine lettre la conclusion de cet incident important, causé par un oignon de Tulippe.

LETTRE CXXXVII.

VOus avez entendu parler de la métamorphose des insectes, me dit mon ami, d'un ton de précepteur; le terme est pompeux & emphatique; mais comme presque tous

les autres grands mots, il ne signifie rien ; ou, ce qu'il y a de pis encore, il renferme une erreur. On vous a dit que la chenille, après avoir resté un certain tems dans cet état, se change en papillon ; & que les *cossi*, ces vers blancs, tirés du bois pourri après un certain tems, se transforment de la même maniere en escarbots : cette façon de parler rend mal la vérité de la chose.

Il seroit étrange en effet que la nature eût créé un animal pour le transformer ensuite en un autre. La Providence alors ne feroit pas moins que la dépense de deux créations. On ne sçauroit expliquer comment cette opération surprenante pourroit se faire ; non plus qu'à quelle intention elle se feroit. L'insecte a-t il reçu le pouvoir de changer quand il veut sa propre forme, & de passer ainsi de l'état de reptile à celui d'un animal aîlé ? Comment peut-il le faire ? Par quels moyens ? Par l'assistance de quels organes ? ou si la chose est impossible, comme elle le doit paroître à tout homme de bon

ſens, où cette puiſſance réſide-t-elle? Quelqu'autre créature contribue-t-elle à l'exercer? Non. L'air a-t-il la faculté de rien faire de ſemblable? Cette ſuppoſition ſeroit abſurde & ridicule.

Souvent la vérité ne ſe préſente pas d'abord; mais elle n'eſt pas inacceſſible à l'examen. Les yeux ne ſont pas capables de comprendre en un moment ce qui eſt l'ouvrage de pluſieurs jours, ni de voir d'un ſeul regard ce qui ne s'opére que lentement; mais avec de l'aſſiduité & de la patience, on parvient à découvrir une choſe; & l'art nous prête des ſecours pour en expliquer une autre. Il n'y a point de changement, point de métamorphoſe de l'animal dans aucune partie de cette opération ſurprenante. Ce n'eſt qu'un développement lent & ſucceſſif de parties, qui ſont d'une fineſſe & d'une délicateſſe infinie. La chenille n'eſt point transformée en papillon, le *coſſus* en eſcarbot, ni ce ver dans l'abeille que vous en voyez naître. Souvent les différens animaux qui

doivent paroître, exiſtent d'abord ſous d'autres formes. Le papillon eſt vivant dans la chenille, l'eſcarbot dans le *coſſus*, l'abeille dans le ver; & tout ce qui doit s'opérer en eux, eſt le développement de leurs parties intérieures & le dépouillement des obſtacles extérieurs, qui étoient néceſſaires pour la défenſe de ces animaux encore tendres, & qui devoient être écartés, lorſqu'ils ſont devenus capables de ſupporter le grand air & de faire leurs fonctions.

Y a-t-il quelqu'un en état de ſuivre, même à l'égard d'animaux plus grands, les premiers rudimens du Poulet, depuis le petit point ſaillant qui eſt dans l'œuf? L'imagination a eu plus de part que la vue, dans les découvertes qu'on a prétendu y avoir faites. Le ſecours de bons miſcroſcopes peut auſſi nous conduire juſqu'aux rudimens de ces animaux plus petits dans leur œuf: & ſi l'imagination nous prêtoit auſſi ſon aide, nous pourrions les ſuivre, ou imaginer que nous les ſuivons dans tout le

cercle de leur exiſtence & dans leurs états différens : la raiſon fera encore plus. Voici comment le tout ſe paſſe.

Il eſt d'obſervation générale & univerſelle, que tous les inſectes du genre aîlé ne ſont pas produits dans leur état parfait en ſortant de l'œuf. C'eſt un point commun à tous les inſectes qui n'ont point d'aîles, d'être dans leur état de perfection en ſortant de l'œuf. L'arraignée eſt arraignée, le poux eſt un poux ; & quelque choſe que des Charlatans en hiſtoire naturelle ayent pu avancer ſur les vers velus, la puce eſt puce au ſortir de l'œuf. Au contraire le papillon au ſortir de l'œuf eſt une chenille, un animal qui vit peu de tems & qui a les pattes charnues ; un eſcarbot en naiſſant eſt un *coſſus*, c'eſt à-dire un ver à ſix pattes longues & dures. La mouche eſt un ver qui n'a point de pattes, ou qui n'a que de petites pinules pour lui tenir lieu de jambes. L'œuf contient les rudimens de chaque partie de la mouche future, qui eſt parfaitement

la même sous cette forme, que dans la mere. La seule différence consiste en ce que dans les autres, les parties comparativement plus grossieres & plus dures, sont nues sous l'enveloppe qui les couvre, & que dans celles-ci, les parties plus tendres & plus délicates, les aîles, les yeux faits en réseaux & les antennes, car rien de tout cela ne paroît sous l'état de reptile, se trouvent couvertes dans l'œuf par une peau, laquelle a une embouchure qui communique avec l'estomac de l'insecte renfermé, & a des jambes, qui, quoique différentes de celles de la forme renfermée, cependant communiquent avec elles au moyen des fibres de leurs muscles qui y sont continuées, & servent à l'animal, pour se porter vers la nourriture qui lui est nécessaire pour le soutien de ce qui est renfermé au dedans.

Tel est l'état où se trouve la mouche future, éclose d'un œuf déposé par la mere; toutes les parties d'un animal, semblable à la mere, existent dans le jeune fœtus. Trop délicates

cates pour ſupporter le grand air, elles ſont renfermées dans une eſpéce d'écorce, ſous laquelle elles ne font rien voir de leur propre forme. L'animal qui eſt au-dedans, groſſit, & l'enveloppe extérieure s'élargit en même tems; les parties s'élargiſſent & ne s'endurciſſent point. Si on éventre une chenille quand elle a acquis toute ſa groſſeur, un œil curieux, aidé de bons verres, découvrira toutes les parties de la production future, dans laquelle l'ignorance & l'erreur ſuppoſent qu'elle ſe transforme. Quand les parties ſont parvenues ainſi à leur juſte grandeur & à leurs proportions, il ne leur reſte plus qu'à acquérir la dureté qui leur convient. Cela ne peut pas ſe faire, tant que l'animal eſt en mouvement; il faut ou que les parties ſoient briſées dans les différentes convolutions de l'enveloppe étroite qui les renferme, ou que par leur fermeté & leur roideur, elles rendent ce mouvement impoſſible. L'état de repos eſt donc néceſſaire aux parties pour acquérir leur dureté, après avoir acquis toutes

leurs proportions. Il leur falloit, pour acquérir ces proportions, de la nourriture & des alimens; mais il ne leur en falloit point pour les endurcir. Donc il leur faut un état de tranquillité absolue, où elles n'ayent point du tout de nourritures. Or cet état leur est donné sous la forme de nymphe ou chrysalide. Vous voyez, dans cette coque séché, un corps immobile à toute impulsion spontanée, un corps incapable de prendre des alimens; on n'y apperçoit pas même les organes propres à cette fonction. Telle est la situation sous laquelle les aîles, les yeux & toutes les autres parties, ayant atteint leur maturité, peuvent, dans un certain tems, acquérir la dureté nécessaire, pour résister aux impulsions de l'air, & sous laquelle ce procédé est caché à tous les yeux. Tout informe que paroît l'animal dans cet état fluide, que vous avez vu dans la coque que j'ai ouverte devant vous, il vit, il respire par les organes que je vous ai fait entrevoir; & à mesure que ses parties acquiérent plus de solidité, il

reçoit des forces & une vie plus assurée; il commence à se mouvoir & à remuer dans sa prison au bout d'un certain tems; enfin il déchire sa coque & se met en liberté.

La nature, prévoyante en ceci comme en tout ce qui concerne l'œconomie animale, ne s'est pas contentée de lui donner le principe de vie, & de pourvoir à l'accroissement de son corps & de ses forces, elle a encore formé la coque, propre à résister à ses impulsions simplement, tant que l'animal n'est pas en état de supporter l'air; sitôt que ses efforts sont assez violens pour amener ce moment, la coque, formée de ce qui étoit précédemment la peau du ver, n'étant plus en état de leur résister, se brise & laisse sortir librement le prisonnier qui n'a plus de besoin de rester renfermé.

A cet endroit de sa harangue, mon ami prit une des coques entieres; & la tournant de tous les sens, me fit observer une espéce de couvercle, comme qui diroit, de quelque ouverture différente, & cepen-

dant continué avec le reste ; & après m'en avoir tracé le tour & la figure, il continua ainsi. La nature a non-seulement pourvu au déchirement de la coque dans sa saison marquée ; elle a encore voulu que la chose se fît d'une maniere convenable. La coque a une partie bien moins forte que le reste ; c'est précisément contre cette partie que l'animal exerce ses plus grands efforts. Il lui falloit de la force & de la dureté pour défendre l'enveloppe contre la dent des insectes, qui étoient trop grands & trop vigoureux, pour que l'animal renfermé pût les vaincre. La nature a fourni la défense, & elle a obvié aux mauvaises suites. C'est par sa respiration que l'animal a reçu la faculté de rompre sa prison. Je vous ai fait voir les organes de cette respiration. Ces deux cornes qui avancent sur l'enveloppe, communiquent avec la cavité de leur poitrine ; elle prennent autant d'air à la fois que l'animal est capable d'en attirer ou d'en recevoir. Dès qu'il en inspire une plus grande quantité, il faut que

ſa poitrine ſe gonfle. Ce gonflement, au dedans des bornes d'une enveloppe étroite, ſe trouve trop conſidérable, pour que la coque puiſſe le ſupporter. Tel eſt le moyen que la nature lui a donné pour la déchirer. Cette peau qui couvre une ouverture, ſe trouve préciſément audeſſus du derriere de la poitrine, qui doit ſe gonfler & s'étendre. Sa jonction, avec le reſte de la coque, eſt la partie la plus foible de toute cette machine; & comme c'eſt là que ſe fait le plus grand effort, l'animal n'eſt pas plutôt en état de paroître au grand air, que ſa force devient ſupérieure aux obſtacles. Cette couverture ſe détache, s'écarte & laiſſe une ouverture, par où ſort l'inſecte nouveau né: il ſe repoſe ſur les reſtes de ſa coque, juſqu'à ce que le ſoleil & l'air ayent épanoui & ſéché ſes aîles; alors il la quitte pour toujours, s'envole, & va chercher un autre inſecte de ſon eſpéce, pour jetter les fondemens d'une nouvelle poſtérité.

Telle eſt, conclut ce démonſtra-

teur des ouvrages & des opérations de la nature, telle eſt la véritable explication de ce prétendu miracle, qu'on a répandu dans le monde avec tant d'emphaſe, ſous le nom de métamorphoſe des inſectes ; vous allez le voir par vous-même plus diſtinctement que je n'ai pu vous le décrire. L'animal, continua-t il, à qui cet Hollandois eſt redevable de la deſtruction de ſes tulippes, & vous de l'ample dédommagement de cette diſcuſſion, eſt occupé pendant pluſieurs mois à travailler ; en conſéquence, comme dans les climats chauds on voit en même tems & ſur le même arbre, des boutons, des fleurs & des fruits, dans tous leurs différens états juſqu'à la maturité parfaite, de même auſſi, en examinant de bien près ces chryſalides, je ferai en état de vous faire appercevoir les progrès de l'animal, depuis le premier inſtant qu'il entre dans cet état de repos, où il n'eſt, comme vous l'avez déja vu dans celle que j'ai déja ouverte, qu'une maſſe informe de gelée, juſqu'à la maturité de la mou-

che parfaite, & prête à prendre ſon eſſor dans la région de l'air.

Le diner qu'on nous vint annoncer, interrompit mon ami, & l'empêcha, pour ce moment, d'effectuer ce qu'il avoit projetté. L'heure du repos me rappelle qu'il n'eſt pas tems maintenant de vous raconter la ſuite du diſcours de mon ami : vous avez vu ſa harangue : & vous en aurez été charmé ainſi que moi. Dans un autre moment, je vous manderai le réſultat de nos opérations ultérieures, & je finirai par là cette longue diſſertation ſur un ſujet ſi mince.

LETTRE CXXXVIII.

MOn hiſtoire de vers vous ennuyera peut-être; mais après avoir exercé votre patience, en liſant cette rélation juſqu'ici, il ne faut pas vous rebuter ſi près de la concluſion.

Il eſt ſingulier de voir comment l'habitude contribue à former les hommes pour la recherche des myſ-

tères de la nature. Mon ami étala ſur une feuille de papier blanc, quantité de chryſalides de la mouche, dans les différens périodes de leur maturité. Il avoit acheté du Jardinier, ſa partie adverſe, tout ce qu'il en avoit pu ramaſſer autour des oignons de fleurs. Le Hollandois avoit ordonné à cet homme de les ramaſſer, & les avoit condamnées à périr dans les flammes, comme un ſacrifice aux mânes de ſes fleurs qu'elles avoient fait périr; mais les Hollandois font argent de tout. Il vendit cher à mon ami, ce qu'il avoit eu deſſein de détruire, & nous ne fûmes pas fâchés de les lui payer.

Mon maître me fit bien voir dans cette occaſion, que l'exactitude à obſerver, s'acquiert par l'habitude. Toutes ces nymphes me paroiſſoient ſembiables; pour lui il diſtinguoit facilement les différences des plus avancées d'avec les autres. Il fit pluſieurs petites boëtes de papier & commença à trier ſon tréſor, & à mettre, dans des boëtes particulieres, celles qu'il jugea à propos de ſépa-

rer : quand il eut fini, il ſe mit à rire, de ce que ma vue me ſervoit aſſez mal pour me les faire croire toutes ſemblables. Il y avoit en effet des différences évidentes de couleur entre celles de chaque aſſortiment : mais entre les extrêmes il y en avoit autant que du noir au blanc.

Vous voyez, me dit-il, que ces choſes que vous avez cru ſemblables, ſont fort différentes. L'état de repos où ſont ces animaux, dure pluſieurs jours ; & pendant tout ce tems, l'enveloppe ou coque qui les couvre & qui eſt d'abord d'un brun couleur de noiſette, devient de jour à autre plus foncée, juſqu'à ce qu'elle ſoit preſque noire. Il me fit remarquer toutes ces gradations dans ſes différens aſſortimens, & m'expliqua, par ce moyen, combien chacune avoit déja de jours, & par conſéquent combien elle en avoit encore à reſter dans cet état. Il commença par ouvrir celles qui n'avoient qu'un jour ; nous n'y apperçumes qu'un fluide ſans aucune forme. Nous fîmes enſuite la même opération ſur

celles de deux jours ; nous y découvrîmes quelques filamens comme des traits que fait un pinceau ; mais si irréguliers, qu'on n'y pouvoit rien distinguer. Celles de trois jours nous offrirent les mêmes lignes qui marquoient, d'une maniere vague, la figure de la tête, de la poitrine & du corps de la mouche. En ouvrant celles de quatre jours, toutes ces choses nous parurent bien plus distinctes. Le contour des différentes parties étoit marqué d'une façon plus précise ; nous ne voyions encore aucunes traces ni apparence de jambes, d'aîles, ni d'aucunes des autres parties les plus déliées. Celles de cinq, de six & de sept jours, offroient des traits toujours plus visibles, & toujours moins de liqueur. Une du huitieme jour nous montra toutes les parties passablement raffermies ; & enfin dans une autre, que nous jugeâmes avoir neuf jours, nous apperçûmes du mouvement. Cependant tout nous avoit semblé dans un repos parfait ; & les embrions que nous avions mis à l'air

avant leur tems, ressembloient plutôt aux traits de la superficie d'une momie d'Egypte, qu'aux partiesd'un corps destiné à jouir de la vie. J'avois fort bien suivi cette production, depuis sa plus petite apparence visible jusqu'à ce moment, il me sembloit qu'il y eût beaucoup de chemin à faire de cet état, le plus parfait que j'eusse encore vu, jusqu'a la vie réelle. Je le pensois du moins; mais mon maître enjugeoit tout autrement. Il me dit que l'état le plus prochain seroit celui de l'animal, prêt à se forcer une route à travers sa coque pour s'élancer dans l'air; en effet il ne me trompoit pas. Il en choisit dans le nombre des plus mures, une qui paroissoit un peu plus brune que les autres, & qui avoit tous les signes d'être bientôt prête à briser son enveloppe. Il l'ouvrit comme les autres. Nous y découvrîmes l'animal exactement formé comme dans la derniere, mais plus séche & plus ferme, d'une couleur plus forte, & sans qu'il y restât du tout de liqueur autour. Cepen-

dant on ne lui voyoit ni aîles, ni jambes, ni tête. Ce n'étoit qu'une masse informe, dont le corps & la poitrine ressembloit en gros à l'animal de l'œuf duquel il avoit été produit; mais rien de plus. Tout en m'expliquant ceci, il tressaillit comme de surprise, & me dit qu'il avoit vu remuer une des nymphes de la même boëte. Il la sépara d'avec les autres, & la mit sur une feuille de papier, & nous mettant à cette table en situation de pouvoir bien voir, nous en examinâmes les mouvemens.

Il me fit bientôt remarquer le même mouvement qu'il avoit apperçu. C'étoit un gonflement & un soulevement de cette partie de la coque, où étoit le couvercle, qu'il m'avoit fait remarquer long-tems auparavant. Tout ce qu'il m'en avoit dit, se vérifia de point en point. Bientôt le couvercle se dilata par un côté, & ensuite par-tout; il se fendit, & le bout du tronc ou de la poitrine de la mouche parut à l'ouverture.

Les distensions de cette partie, qui

avoient fait sauter le couvercle, continuerent ; la coque se fendit par le milieu du dos, & nous vîmes paroître de plus en plus la partie inférieure du corps de l'animal. Il me paroissoit fort étrange pendant tout ce tems de ne voir aucune apparence de tête ; l'extrémité supérieure de la poitrine sembloit tronquée, comme si réellement on en eût retranché la tête. Bientôt nous découvrîmes une jambe sur le devant, que l'animal tira de la coque. Une minute après il en sortit une autre du côté opposé ; ces deux pattes servirent alors à l'animal pour l'aider à se débarrasser de sa prison. Bientôt après nous en vîmes sortir une autre paire. Celles de derriere sembloient aider à pousser la portion postérieure du corps hors de la coque ; car elles ne se dégagerent que quand tout le corps fut sorti. Elles sortirent enfin l'une après l'autre, & alors tout le corps se trouva en liberté.

La position d'un enfant dans la matrice de sa mere, a toujours été regardée comme une chose surpre-

nante. Mais l'arrangement de ses parties n'est pas à beaucoup près si merveilleux que celui des parties de cet insecte dans sa coque pour y trouver leur place. L'animal marcha lentement & foiblement; mais il marchoit, & toujours on ne voyoit ni tête ni aîles. J'étois tenté de croire que c'étoit un monstre dans son espéce: mon ami rioit de mon peu d'expérience. Le soleil luisoit sur l'animal, & à chaque moment on le voyoit plus vif & plus animé. Enfin comme les distensions & les contractions de la poitrine, causées par la même respiration violente qui avoit rompu la coque, continuoient toujours, nous vîmes enfin paroître sur le haut une paire d'antennes courtes, & le sommet d'un front velu d'où elles sortoient. Bientôt après nous apperçumes deux grands yeux faits en reseaux, & enfin toute la tête. J'étois disposé à croire que la tête naissoit de la poitrine après que l'animal étoit sorti de la coque: mon ami acheva de m'instruire. La tête avoit été ren-

fermée dans l'intérieur de la poitrine, tout le tems que l'animal étoit resté dans sa coque; & elle en étoit sortie maintenant par un effet de ces gonflemens causés par la respiration, de même que toute la poitrine elle-même étoit sortie ainsi de la coque.

Il ne manquoit plus maintenant à l'animal que des aîles pour le rendre une mouche parfaite. Il marchoit, il jouissoit de l'air & du soleil, sans aucune apparence qu'il dût jamais voler. Mon ami m'instruisit à ce sujet comme il avoit fait sur le reste, en me mettant à portée de faire les observations moi-même. Les aîles, me dit-il, sont la partie la plus tendre & la plus délicate de toute la machine; elles sont les dernieres à se développer; comme toutes les autres parties, elles existent dans leur propre place. Considérez, dit il, en me les montrant avec un poinçon, deux petites protubérances près du haut de la poitrine. Tenez vos yeux attachés dessus; c'est leur tour à entrer en jeu; vous verrez

que cet animal ne manque point d'aîles.

Comme nous regardions ces parties, je vis une belle peau qui commençoit à s'élancer du bord postérieur d'une d'elles. Jusques alors elles m'avoient paru deux masses informes, grosses comme la tête d'une petite épingle; ce que j'en voyois sortir me donna de nouvelles attentes. Elle s'accrut; une autre pellicule semblable s'élança aussi de l'autre élévation, & peu-à-peu les aîles acquirent leur juste grandeur. Si sa tête m'avoit semblé croître du sommet de la poitrine, les aîles me sembloient à plus forte raison, sortir des côtés de ces petites protubérances, en même tems que nous les regardions; mais en effet ce n'étoit pas plus une production instantanée, que l'autre. Ces protubérances grossieres n'avoient été formées que de ces aîles, qui étoient repliées dans ce petit espace d'une façon très-surprenante; & ce que je regardois comme leur croissance, n'étoit que leur développement successif.

L'animal n'eut pas plutôt senti que ses aîles avoient toute leur étendue & leurs proportions, qu'il commença à les agiter & à s'en servir. Après quelques balancemens inutiles, tels que ceux d'un coq qui secoue ses aîles sans perdre terre, l'animal quitta l'enveloppe où il avoit été si long tems renfermé, & s'éleva dans l'air. Mon ami est, de tous les hommes, celui qui a le caractère le plus doux: il étoit fâché de tuer un animal qui nous avoit si bien amusé, & de le priver de cette vie dont nous avions observé les progressions avec tant de soin & de plaisir. Mais il nous restoit à comparer cette mouche nouvellement produite, avec celle qui avoit déposé l'œuf; sa douceur céda au violent desir qu'il avoit de me convaincre, qu'il ne m'avoit rien avancé que d'exactement vrai. La mouche s'attacha tout naturellement aux fenêtres, & tandis qu'elle s'efforçoit inutilement d'y trouver un passage, il la tua.

Il avoit conservé avec grand soin la mouche qu'il avoit attrappée sor-

tant de l'oignon qu'elle avoit endommagé. Il ouvrit la boëte où il l'avoit ſerrée & les jettant toutes les deux ſur la table, il me demanda ſi je pourrois diſcerner la vieille, d'avec la nouvelle. Sans l'éclat des coûleurs de la plus jeune, je n'aurois jamais pu la diſtinguer d'avec la plus ancienne. Tous les animaux aîlés ſortent de la chryſalide dans toute leur groſſeur & leur état de perfection. Ils ont paſſé leur enfance ſous une autre forme, & dès qu'ils paroiſſent dans leur dernier état, ils ſont déja capables de multiplier leur eſpéce. Après cela ils ſont expoſés à différens accidents & perdent beaucoup de leur beauté : de ſorte que pour les avoir tels, il faut les prendre comme nous avions fait celui-ci, préciſément au ſortir de la coque.

J'ai obſervé dans la premiere de ces lettres, que cette mouche reſſembloit ſi parfaitement à l'humble abeille qu'on ne pouvoit pas en connoître la différence à la vue. C'eſt une des plus petites eſpéces de cet

infecte à qui elle reffemble. Mais fi j'avois vu dans ce tems-là la mouche parfaite, qui s'eft développée en ma préfence, j'aurois ajouté de plus qu'elle l'emporte fur toutes les autres en beauté.

Fin du Tome IV.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un livre qui a pour titre : *Voyage en France, en Italie & aux Iſles de l'Archipel:* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 10 Décembre 1762.

LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur NYON, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public des Ouvrages qui ont pour titre : *les Voyageurs Modernes, traduits de l'Anglois par M. Depuiſieux. Voyage de l'Italie & de l'Archipel en forme de Lettres, traduit de l'Anglois, par le même,* s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permet-

tons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soyent, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en

vente, les manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DELAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DELAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; voulons qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion; & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le huitiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-neuf, & de notre regne le quarante-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1924, Fol. 17, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 28 Septembre 1759.

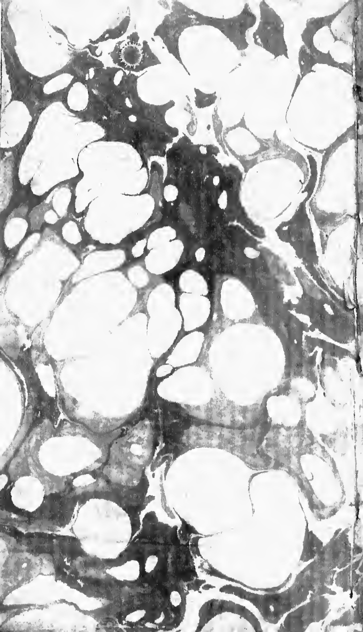
G. SAUGRAIN, Syndic.

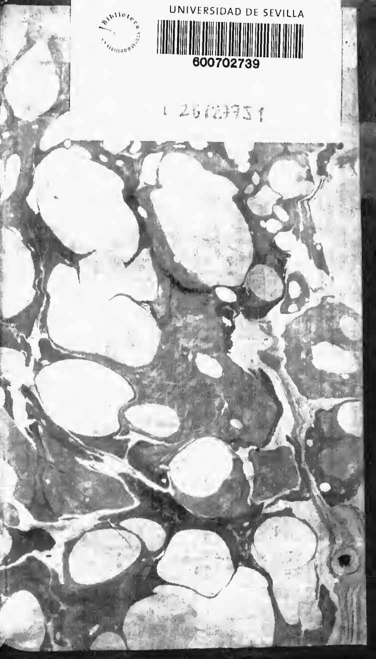
J'ai cédé à M. Charpentier, le préſent Privilége pour le Voyage de l'Italie & de l'Archipel ſeulement, pour, par mondit ſieur, en jouir comme de choſe à lui appartenante. A Paris le 1 Décembre 1762.

Signé, NYON.

Regiſtré la ceſſion ci-jointe, ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 408. Fol. 357, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 9 Décembre 1762.

LEBRETON, Syndic.




Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600702739
1 26729751

